
THE KILLER : le polar selon JOHN WOO !
IMPACT
56
SHARON STONE dégaine la première dans THE QUICK AND THE DEAD
KEANU REEVES, messager de l'apocalypse dans JOHNNY MNEMONIC
PIERCE BROSNAN, un Bond en avant dans GOLDENEYE
Entre RoboCop et l'Inspecteur Harry, SYLVESTER STALLONE est le
JUDGE DREDD
Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts
Suisse : 8 F
M 3226 - 56 - 25,00 F-RD

SOMMAIRE



JUDGE DREDD : P. 8.



JIM WYNORSKI : MONSTRES RINGARDS ET GROS NÉNÉS : P. 36.

IMPACT 56, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

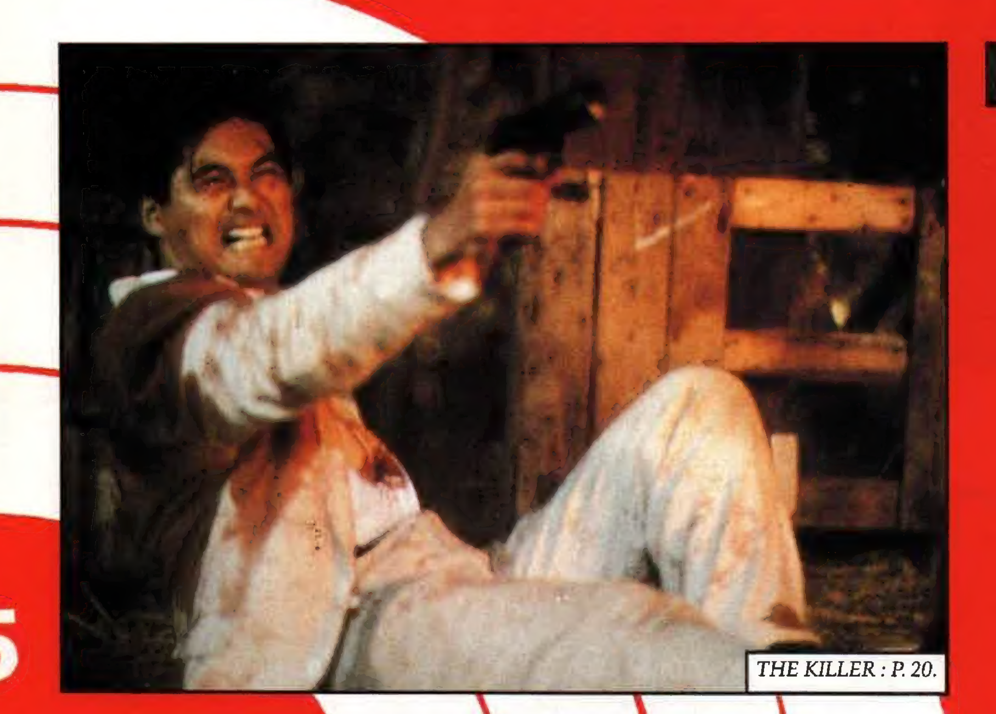
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Alexis Dupont-Larvet - Bill George - Cyrille Giraud - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier

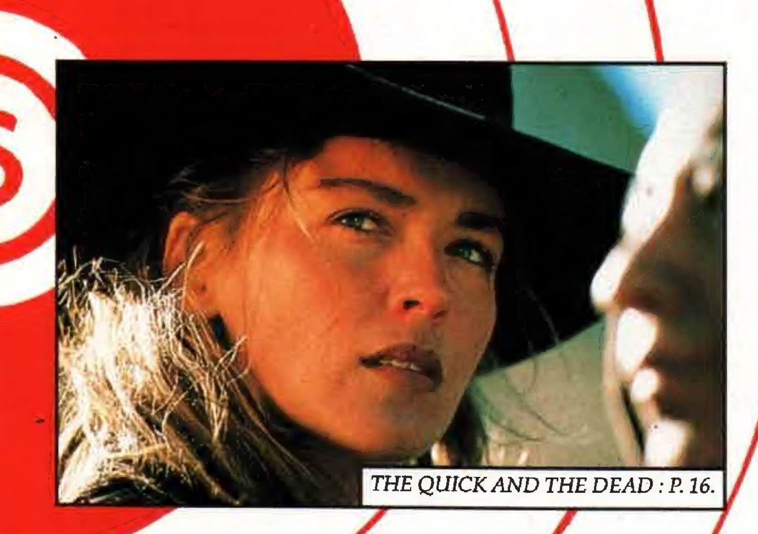
maquette Vincent Guignebert

composition The New Beautiful Matos **photogravure** AMG **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépot légal** avril 1995
commission paritaire n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°56** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Stéphanie Azérad - Bruno Barde - Marianne Capian - Carole Chomand - Clarisse Coufourier - Joël Dangol - Michèle Darmon - Nathalie Dauphin - Laurent Erre - Sylvie Forestier - François Frey - Shelly Josias - Anne Lara - Pascal Launay - Laurence Laurelut - Elzabeth Meunier - Sandrine Meunissier - Laurette Monconduit - Christine Nicolay

ÉDITO


THE KILLER : P. 20.


THE QUICK AND THE DEAD : P. 16.


SONATINE : P. 30

Les sujets à polémique ne manquent pas ces temps-ci. On pourrait brocarder allégrement les maires "mères la pudeur" qui interdisent les affiches de **Prêt-à-Porter** et **Harcèlement** dans leur fief. Les diffuseurs des films attaqués se félicitent d'ailleurs de leur intervention musclée car la démarche aboutit inévitablement à de jolis coups de pub gratuits. On pourrait aussi s'interroger sur les derniers Oscars qui ont couronné, récompensé, plébiscité **Forrest Gump**. Un film estimable certes, mais à ce point "politiquement correct" qu'il en devient gênant de gentillesse, de bonnes intentions conservatrices. Mais les Américains aiment filer la médaille à ceux qui représentent le mieux leurs valeurs. Surtout lorsque l'émissaire est un benêt dont le Q.I. plafonne à 70. Soyez simplet, soyez heureux. D'ailleurs, Jodie Foster, pourtant douée d'un fort quotient intellectuel, revendique aussi, dans **Nell**, cette imbécilité heureuse !

Quoiqu'il en soit, au moment où le Festival de Cannes programme une biographie du plus mauvais réalisateur de tous les temps (le légendaire Ed Wood vu par Tim Burton) et un western-spaghetti hollywoodien (un **The Quick and the Dead** que n'aurait pas renié Enzo Castellari, Sergio Corbucci et autres artisans du genre), notre actualité est au polar. Les bons se faisaient rares sur les écrans depuis un moment, mais voilà que parallèlement au Festival du Film Policier de Cognac, quatre ambassadeurs du bien flingué débarquent sur les écrans. Quatre vrais films qui ne cherchent pas d'alibi pour masquer leur appartenance au genre. Quatre films qui se disent polars. En des temps où les cinéastes cherchent à noyer le poisson en essayant de le dégager de la tutelle d'un créneau, parce que c'est honteux d'y œuvrer, surviennent **The Killer, Last Seduction, Sonatine** et **Petits Meurtres entre Amis**. Quatre films, quatre personnalités, quatre styles. Romantisme, film noir, film de yakuza révisionniste, thriller sarcastique. Ainsi vont respectivement le Chinois de Hong Kong John Woo, l'Américain John Dahl, le Japonais Takeshi Kitano et l'Écossais Danny Doyle. Aussi différents que soient ces films, ils se retrouvent providentiellement regroupés dans le même panier lorsque Quentin Tarantino affirme les aimer, voir les idolâtrer. *«Nous ne sommes pas identiques, mais nous allons assurément dans la même direction»* dixit le cinéaste de **Pulp Fiction** (flirtant avec les 100 millions de dollars de recettes aux Etats-Unis !). Ses propos n'incluent pas **Petits Meurtres entre Amis**. Pas vu. Ce n'est pas mentir que de dire qu'il adorerait ce petit film pas toujours parfait, mais jouissif et cruel. A ce quarté et à la "bénédiction" de Tarantino, impossible de ne pas adjoindre le sulfureux **Killing Zoé**.

Il semble que le néo-polar vient de naître des cendres du bon vieux polar. On appelle ça le renouvellement d'un genre.

Marc TOULLEC

Aids & guns

Bien que sa carrière aux Etats-Unis ait été des plus discrètes, **Killing-Zoé** vient de faire un émule au rayon de la série B de luxe. Il s'agit de **The Immortals**, première mise en scène cinéma d'un réalisateur télé plutôt doué, Brian Grant. L'histoire s'articule autour de Jack, gérant d'un night-club et meneur d'un gang de braqueurs dont les membres, de divers horizons, se cachent le visage grâce à un masque de Pinocchio. Pour bien démarquer le complice de Quentin Tarantino, deux des malfrats, Tim et sa copine Kerry, sont séropositifs tandis que Jack avoue qu'une leucémie limite son espérance de vie à peu de temps ! Reste que **The Immortals**, malgré l'influence indéniable de **Killing Zoé**, ménage des péripéties plus proches du film d'action classique que du pamphlet nihiliste. Informés de leur "travail" par des instructions dont ils prennent connaissance au dernier moment, les truands frappent par groupes de deux. L'un d'entre eux commet l'erreur de voler l'argent de la Mafia, faux pas qui conduit toutes les recrues droit au cimetière. Du suicide ? Pas dans le sens classique du terme car avant de passer à l'offensive les huit malfrats révèlent être tous atteints d'un Sida au stade terminal. Notamment interprété par Eric Roberts, la superbe Tia Carrere (la bombe humaine de **True Lies**) et Tony Curtis, **The Immortals** sort tout de même de la routine du genre.

Expresso



Monsieur plus

Il avait promis de se calmer, mais cette promesse, Jackie Chan n'en a que faire. Dans **Rumble in the Bronx**, la méga-star de toute l'Asie surpasse les exploits déjà délirants d'un **Opération Condor**. Ainsi, la dernière demi-heure de ce polar jette dans les rues du Bronx (Vancouver remaquillé en fait) un aéroglisseur de jolie taille, appareil qui provoque des carambolages homériques, des collisions mémorables. Mis en images par le très dévoué Stanley Tong (**Police Story 3**), **Rumble in the Bronx** présente un flic de Hong Kong se rendant au mariage de son oncle dans l'un des quartiers les plus chauds de New York. Alors qu'un gang d'allumés notoires dévaste le régulièrement le magasin de sa sœur, le flic se heurte à des fripouilles en complets vestons désireux de retrouver la poignée de diamant dérobés par un truand minable. Où se trouvent les pierres si convoitées ? Dans le coussin du fauteuil roulant d'un gamin paraplégique que ce bon Jackie Chan prend sous sa protection ! Voilà pour l'alibi de ce polar qui passe de la violence la plus outrancière (les affreux passent un gêneur au broyeur industriel) à des cascades dans la veine du dessin animé et la destruction loufoque d'une supérette.
Succès considérable dans toute l'Asie, **Rumble in the Bronx** sera le premier film de langue non anglaise (**Le Chinois** et **Le Retour du Chinois** sont américains) à bénéficier d'une vaste sortie commerciale aux Etats-Unis. Pas moins de 1000 écrans lui seront alloués par la firme. Jackie Chan sur les rangs pour épingler Arnold, Sly et cie au nirvâna du box-office ?


Jackie Chan dans RUMBLE IN THE BRONX

EXPRESSIMO

● Directement après **Mission Impossible**, Brian de Palma pourrait bien se mettre au volant de **Crash**, un film dont le thème est une course automobile particulièrement meurtrière. Un **Crash** à ne pas confondre avec celui de David Cronenberg d'après un roman de Jim G. Ballard. Le projet est une production *Lumière*, une société française très active sur le marché international.

● Encore une série télé légendaire passant le cap du grand écran. Tandis que s'achève actuellement le tournage de **Mission Impossible**, le producteur John Davis négocie avec *Universal* en vue d'une adaptation cinéma d'***Opération Vol***, feuilleton des seventies où Robert Wagner et Fred Astaire jouaient les pilotes d'élite au service de la police. Michael Douglas reprendrait le rôle tenu de 1968 à 1970 par Robert Wagner.

● Déjà planifié depuis un moment, **Le Saint** de Phillip Noyce semble prendre corps. C'est sur Mel Gibson que les producteurs ont jeté leur dévolu pour succéder à Roger Moore et Ian Ogilvy dans les vestons de Simon Templar. Initialement contacté pour incarner le héros de Leslie Charteris, Hugh Grant (très convoité depuis **Quatre Mariages et un Enterrement**) mettra en fait son talent au service du méchant de l'histoire.

● Arnold Schwarzenegger continue d'accumuler les projets. Avant de reprendre un rôle mythique tenu par Errol Flynn dans **Captain Blood**, l'actionnaire de la chaîne *Planet Hollywood* figurera dans **Eraser**, une réalisation Chuck Russell (**The Mask**). Dans ce thriller, Arnold endosse la personnalité d'un Marshall chargé de la protection des témoins menacés de représailles. Son adversaire : un ripoux très haut placé dans l'appareil d'État. Egalement sur les tablettes de la mégastar : des **Croisades** toujours en quête d'un studio, le remake de la **Planète des Singes** par Oliver Stone (qui, quant à lui, attaque une biographie de Richard Nixon avec Anthony Hopkins dans le rôle titre), et un **Sergent Rock** qui remonte au créneau après des années de réécriture de son scénario.

● Piteux dans le western (**Tombstone**), George Pan Cosmatos (**Rambo II, Leviathan**) s'attèle à un thriller genre **Dans la Ligne de Mire**. Il s'agit en effet pour un conseiller gouvernemental (Charlie Sheen) de sauver la vie du Président des Etats-Unis traqué par une horde d'assassins d'élite. Souhaitons au cinéaste d'origine grecque de retrouver la pêche de son très efficace **Pont de Cassandra**.

● Après que deux de ses projets (les biographies de James Dean et de Ferrari) soient tombés à l'eau, Michael Mann (**Le Dernier des Mohicans**) se rabat sur le polar avec **Heat**, une histoire de flics véreux. Sa distribution s'annonce fastueuse : Val Kilmer, Robert de Niro (les méchants) et Al Pacino (le gentil).

● Nabab du film d'action, le producteur Joel Silver se montre généreux envers son monteur préféré Stuart Baird (**L'Arme Fatale, Demolition Man**). Il lui offre la mise en scène de **Executive Decision**, un thriller dont le héros (Kurt Russell) est un agent des services secrets tentant d'éliminer des terroristes lors d'un détournement d'avion. Ecrit par Jim & John Thomas (scénaristes de **Predator**), **Executive Decision** sera également interprété par Tommy Lee Jones, mais pas dans le rôle du méchant, assure la production.

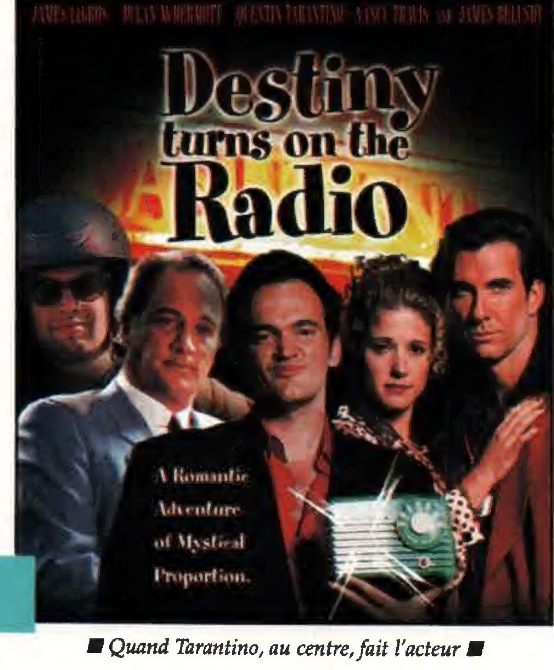
● Alors que la séquelle ferroviaire de **Piège en Haute Mer** n'a pas encore pointé le museau d'une locomotive sur les écrans, *Warner Bros* et Steven Seagal songent déjà à une deuxième suite aux aventures du cuistot cogneur. Décrit comme un **Speed** high-tech, le film, pour l'instant titré **Pandora**, concerne le vol d'un super ordinateur contenant tous les secrets de la défense du territoire américain par un groupe de terroristes internationaux. Au responsable de la sécurité de la base (Steven Seagal bien sûr), flanqué d'une secrétaire intérimaire, de ruiner les plans des affreux.

● Association prévisible entre Oliver **Tueurs Nés** Stone et le scénariste Joe **Basic Instinct** Eszterhas pour **Wild Horses**, un thriller basé sur un article publié dans la revue américaine *Vanity Fair*. Il concerne la disparition aussi soudaine que mystérieuse de Helen Voorhes Brach, une riche excentrique appartenant à la haute bourgeoisie de Chicago. La piste empruntée par les duettistes amène un procureur à démanteler un réseau de magouilleurs de courses hippiques, lesquels vendent des chevaux faiblards sur les champs de courses à de riches rombières. Autant Oliver Stone que son illustre scénariste souhaitent orienter **Wild Horses** dans la même direction qu'un **Chinatown**.

● Lassé des tergiversations sur un budget délirant, Jan de Bont (**Speed**) abandonne **Godzilla** en faveur de **Twister** d'après un scénario de Michael Crichton et de sa femme Anne-Marie. **Twister** décrit les ravages causés par une gigantesque tornade. *Industrial Light and Magic* se charge des effets spéciaux et Bill Paxton (qu'**Apollo 13** devrait propulser très haut) sera l'homme de la situation.

Quentin Tarantino : le programme 95

Presque un an après la Palme d'Or de **Pulp Fiction**, après quelques mois de repos, Quentin Tarantino refait surface sur tous les fronts. Il s'apprête à tourner, en tant que comédien uniquement, **Hands Up** de la Française Virginie Thévénet (**La Nuit Porte-Jarretelles**). Là, le cinéaste le plus bavard de tous les temps incarne Dave, un bootleger minable mais sympathique. Il tombe amoureux de Jules, une jeune Française (Vanessa Paradis ?) accroc de sadomasochisme qui lui attire bien des ennuis.
Avant **Hands Up**, Tarantino aura mis la touche finale à **Four Rooms**, un film à sketches qu'il signe en compagnie de Allison Anders (**Mi Vida Loca**), Alexandre Rockwell (**Somebody to Love**) et Robert Rodriguez (**El Mariachi**). Les quatre histoires de **Four Rooms** tournent autour d'un garçon d'hôtel novice (Tim Roth). Dès qu'il ouvre la porte d'une chambre, ses occupants lui racontent le pourquoi de leur présence dans les lieux. Allison Anders évoque le cas de sorcières menées par Madonna se réunissant tous les ans pour ressusciter leur grande prêtresse. Alexandre Rockwell se base sur la jalousie d'un client, convaincu que sa femme le cocufie en compagnie du chasseur. Dans la troisième chambre, Tim Roth sert de babysitter à la fille d'un couple de gangsters qui dissimule dans le matelas de leur lit le cadavre d'une prostituée. Quentin Tarantino boucle la ronde avec l'étrange compétition à laquelle se livrent deux joueurs invétérés (dont Bruce Willis). Les paris consistent à allumer dix fois de suite son briquet (!!!), une opération pas aussi aisée qu'il y paraît. A chaque manche foireuse, le perdant se voit dépossédé d'un doigt, amputation dont le garçon d'étage doit se charger ! "*Une comédie cinglée à la Jerry Lewis*", telle est la définition que donne Quentin Tarantino de **Four Rooms**. **Destiny Turns on the Radio** mêle également les genres avec une ironie similaire. Réalisé par un certain Jack Baran, le film conte les déboires d'un taulard fraîchement libéré dont le magot et la petite amie lui font cruellement défaut. À Quentin Tarantino de personnifier dans ce polar un truand particulièrement causant !
De manière plus vague et plus lointaine, Quentin Tarantino sera aux commandes d'une adaptation cinéma de la série *Des Agents très Spéciaux*. Pourvu que son intérêt pour Napoléon Solo et Illya Kuryakin dure plus longtemps que celui accordé à Modesty Blaise. Y'a également dans l'air un certain **From Dust Till Dawn**, histoire de gangsters en cavale affrontant des vampires, mais que Quentin Tarantino se contentera de produire et d'écrire, la mise en scène allant à son complice de **Four Rooms**, Robert Rodriguez.



■ *Quand Tarantino, au centre, fait l'acteur* ■



■ *Tim Roth dans FOUR ROOMS* ■

De la suite dans les idées

Alors que la série **Kickboxer** atteint son tome 5, Mark Dacascos remplaçant Sasha Mitchell lui-même remplaçant de Jean-Claude Van Damme, que **Cyborg** parvient à son troisième épisode (sans grand rapport avec l'original), que **Karaté Tiger** a avorté d'un **Karaté Tiger 2** (où le géant blond Matthias Hues reprend le poste de Van Damme), des producteurs malins reprennent en main les séquelles laissées vacantes par le Belge bastonneur. *Imperial Entertainment* mise sur **Lionheart 2** (alias **Full Contact**), proposé à la vente alors que ni vedette ni scénario ne sont encore prêts. Mais les offres, nombreuses, des distributeurs devraient précipiter la production du film. Chez *PM Entertainment International*, les choses vont nettement plus vite avec **Bloodsport II** réalisé par l'illustre Alan Mehrez et interprété par Daniel Bernhardt (un athlète fourvoyé dans **Future War**, une série Z où un Terminator en cuir noir tient en laisse un petit dinosaure pisteur !). Avec également Pat **Karaté Kid** Morita et James Hong, deux habitués du genre, cette séquelle ne prend guère de risques : elle se déroule durant un tournoi annuel d'arts martiaux où s'affrontent des lutteurs usant de techniques aussi exotiques que différentes. Rien de neuf sous le soleil des kickboxers donc. **Karaté Tiger, Kickboxer, Cyborg, Bloodsport, Full Contact**... Mais restent encore **Coups pour Coups, Double Impact** et **Universal Soldier** susceptibles de fournir des suites, sans leur vedette originelle. Le pire : même si Van Damme brille par son absence, les diffuseurs, vidéo surtout, se battent pour acquérir les droits de ces films aux limites de la légitimité.

TELEVISION

○ C'est l'époque des "pilotes d'automne", ces téléfilms qui passeront tout le printemps et même au début de l'été en espérant plaire assez au public pour décrocher la timbale : la production d'une série régulière. Parmi les candidats, on trouve :

- ***Prowler***, une série policière où Scott Bakula, le héros de ***Code Quantum***, interprète un flic chargé des affaires les plus macabres.

- ***The Client***, adapté du roman de John Grisham et du film de Joel Shumacher. Patricia Wettig reprend le rôle laissé vacant par Susan Sarandon.

- ***American Gothic***, produit par Sam Raimi et Robert Tappert, où une petite ville de province est dirigée par un shérif démoniaque.

- ***Space***, un space-opera par les producteurs d'***Aux Frontières du Réel***.

-***White Dwarf***, une histoire de science-fiction produite par Francis Ford Coppola.

- Le retour de Don Johnson dans un rôle de flic : le pilote n'a pas encore de titre mais c'est un des producteur de ***New York Police Blues*** qui chapeaute le projet.

- ***The Conversation***, d'après **Conversations Secrètes** de Coppola avec Kyle McLachlan dans le rôle principal.

- Mais parmi tous ces projets, l'événement reste un petit sitcom, ***Champs***, dont la particularité est d'être la première production *Dreamworks SKG* (le studio créé par Spielberg, Geffen et Katzenberg) à être présentée au public.

○ Gros succès d'audience pour le première épisode de ***The Outer Limits***. Cette nouvelle version de la fameuse série anthologique ***Au-delà du Réel*** réutilise les histoires des épisodes des années 60 en les remettant au goût du jour grâce à des effets spéciaux de qualité et des maquillages bien gore assurés par *KNB*.

○ Chez *MGM*, ils ont eu une idée étrange : transformer **Poltergeist**, le film de Tobe Hooper produit par Spielberg, en une série télé. Rien n'est encore décidé pour le moment au niveau des scénarios mais le projet fait son chemin.

○ Tom Clancy, auteur de «Danger Immédiat», «A la Poursuite d'Octobre Rouge» et «Jeux de Guerre», écrit pour la télé. Il signe ainsi le script d'un téléfilm en deux parties, **Tom Clancy's Op Center**, un thriller international situé dans une base de renseignement top-secrète. Harry Hamlin (***La Loi de Los Angeles***) y est un espion embarqué dans une affaire de trafic d'arme nucléaire.

○ Gerald McRaney et Jameson Parker ont repris leur rôle des deux frères détectives Simon et Simon, dans un nouveau téléfilm inspiré de la série qui a fait leur gloire au début des années 80.

EXPRESSIMO

● Abel Ferrara et les frères Coen reviendront en cette année 95 à leurs premières amours, le thriller. Ce sera **The Funeral** pour Abel Ferrara, histoire de vengeance : un homme sort les sulfateuses pour punir des malfrats d'avoir refroidi son jeune frère, lui-même petit dernier d'une famille honorable de la Mafia.
Les frères Coen, quant à eux, préparent actuellement **Fargo** avec Frances McDormand (**Sang pour Sang**) et Steve Buscemi (**Reservoir Dogs**). Là, un couple kidnappé tente de s'arranger avec leurs ravisseurs pour ramasser une partie de la rançon, argent avec lequel ils souhaitent se lancer dans les affaires. Mais l'opération ne tourne pas exactement comme prévu...

● Voilà qui devrait faire plaisir aux nostalgiques de la "black exploitation" des seventies, autrement dit la série B destinée à un public Noir, interprétée presque exclusivement par des Noirs et où les Blancs écopent toujours des rôles de salauds. Bien que couleur camembert, Larry Cohen, un artisan du genre (**Black Caesar, Le Parrain de Harlem & Casse sur la Ville**) remet ça aujourd'hui avec **War Zone**, interprété par trois ténors dans ce domaine : Fred Williamson, Jim Brown et Pam Grier, inoubliable «Coffy, Panthère Noire de Harlem». L'argument donne généreusement dans la guérilla urbaine avec un groupe d'honnêtes citoyens prenant les armes pour chasser dealers et camés de leur quartier.

● Kiefer Sutherland et Lawrence Fishurne tiendront la vedette de **Double Cross**, le nouveau film de Sidney Lumet. Sutherland fils y interprète un terroriste raciste accusé d'avoir posé une bombe dans une église d'un quartier black. A son procès, il est défendu par un avocat de couleur (Lawrence Fishburne). Un sujet brûlant comme les affectionne le réalisateur du **Prince de New York**.

● Johnny Depp, extraordinaire Ed Wood devant la caméra de Tim Burton, sera le héros de **Nick of Time**, le nouveau film de John Badham (**Tonnerre de Feu, Wargames**), un thriller basé sur la même trame que **L'Homme qui en Savait trop** du gros Hitch.

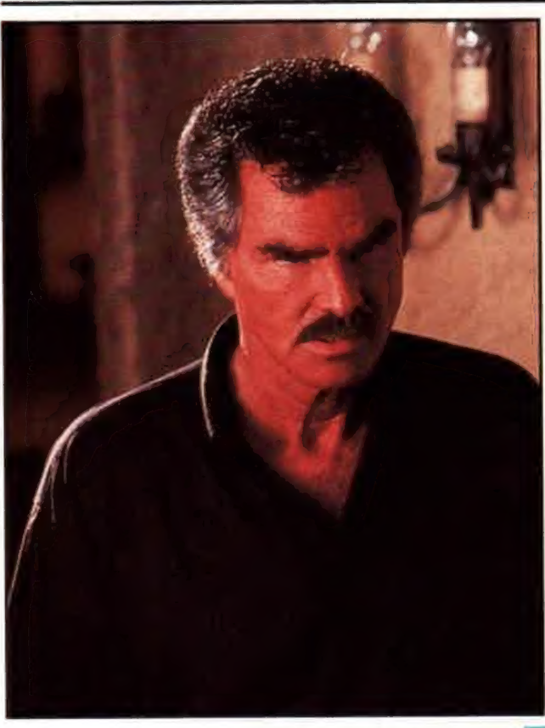
● Sandra Bullock (**Demolition Man**) en cambrioleuse de charme dans **Two if by Sea**. Avec Dennis Leary, elle forme un couple de voleurs de petit calibre qui se retrouve avec un tableau de Matisse sur les bras et beaucoup d'ennuis en perspective.



■ *Van Damme en papa musclé dans SUDDEN DEATH* ■

Baston on ice

Désormais confortablement installé au box-office américain avec près de 40 millions de dollars de recette par film, Van Damme remet le couvert avec Peter Hyams, réalisateur de **TimeCop**. Les deux hommes s'étant entendus comme larons en foire, les voilà de nouveau réunis pour les besoins de **Sudden Death**, un spectaculaire thriller qui s'inscrit dans la mouvance de **Piège de Cristal** et de **Piège en Haute Mer**. L'action prend pour cadre un match de hockey sur glace auquel assistent 17.000 personnes et le Vice-Président des Etats-Unis. Alors que tout semblait parfaitement se dérouler déboule dans les tribunes une horde de terroristes d'élite. Tandis que les autorités statuent sur leur marchandage à base de milliers de vies humaines, McCord (Van Damme), un agent de sécurité traumatisé par une tragédie qui lui a valu d'endosser l'uniforme de vigile, se décide à intervenir, d'abord pour sauver son gamin pris en otage, ensuite pour vaincre une fois pour toutes ses démons intérieurs. S'engage alors un jeu du chat et de souris dans les combles du stade. L'originalité n'étant pas le fort de cet argument (logiquement, le vilain incarné par Powers Boothe devrait ressembler comme un frère à Alan Rickman de **Piège de Cristal**), **Sudden Death** promet de se rattraper par une pléthore de péripéties musclées. Sortie française en novembre prochain.
Passé le bouclage de **Sudden Death**, Peter Hyams épinglera de nouveau les terroristes dans **Suspension**. Après la patinoire, le cinéaste s'installe sur le pont George Washington de New York, où des vilains profitent d'un gigantesque embouteillage pour bloquer les issues et prendre quelques centaines d'automobilistes en otages.





■ *Burt Reynolds & Angie Dickinson dans THE MADDENING* ■

Brute Reynolds !

Dans les années 70, il trônait auprès de Clint Eastwood et Charles Bronson sur l'Olympe des méga-stars du film d'action. Mais depuis une dizaine d'années, la vedette consacrée par **Délivrance** mange son pain noir. Revenu à la télévision à l'occasion de la série ***Stryker***, il tente un ultime come-back auprès de son public avec **Un Flic et Demi**. Un bide. Il s'appelle Burt Reynolds, star déchue. Fini de jouer les héros sur un créneau désormais occupé par Arnold, Stallone, Steven Seagal et autre Van Damme. Reynolds vient seulement de le comprendre. **The Maddening** en fait la démonstration. Pour la première fois de sa carrière, Burt Reynolds joue un méchant, un dingue hanté par le fantôme ricanant de son père. Une brute épaisse qui cogne les femmes, les viole, malmène les enfants, tue les flics. Roy Scudder est cette brute, garagiste de son état. Plutôt serviable au demeurant, il dépanne Cassie Osborne qui fuit, en compagnie de sa fillette Samatha, son mari. Séquestrée, Cassie (Mia Sara) bénéficie des soins attentifs de Georgina Scudder (Angie Dickinson), épouse très soumise de Roy. Progressivement, la captive découvre que son calvaire s'enracine dans une tragédie passée, au meurtre de leur fille et de son enfant. Une tragédie que les Scudder répètent à la première occasion.
Ayant passé l'âge de jouer les flics coriaces, Burt Reynolds excelle dans le registre de la folie furieuse, surtout lorsqu'il boxe méchamment Mia Sara. Mis en images par Danny Huston (fils de John et réalisateur de **Mr. North** avec Robert Mitchum), **The Maddening**, thriller efficace et carré, prouve que l'interprète de son vilain-vedette possède encore quelques solides ressources.

Le radeau de la méduse !



■ *Geena Davis & Matthew Modine dans CUTTHROAD ISLAND* ■

Avant même le premier tour de manivelle, **Cutthroad Island** fait des vagues dans le landerneau hollywoodien. Le départ tumultueux de Michael Douglas menace directement le projet. Et l'arrivée de Matthew Modine pour le remplacer ne console pas, loin s'en faut, les banquiers qui misent quelque 80 millions de dollars sur ce film de pirates dans la tradition. Les scores médiocres du déjà monumental **Pirates** de Roman Polanski, une production européenne, ne contribuent pas à les rassurer. Pas plus que l'ajournement de **Mistress of the Seas** de Paul Verhœven et l'attente prolongée du remake du **Captain Blood**... Les projets concurrents attendent patiemment les chiffres de **Cutthroad Island** avant de prendre la mer. Renny Harlin, quant à lui, croit inconditionnellement à **Cutthroad Island** où il dirige son épouse de vedette féminine, Geena Davis. Il croit tellement à cette remise au goût du jour du film d'aventures maritimes qu'il ponctionne plus de deux millions de dollars sur son salaire pour financer les incessantes réécritures du film (histoire également de donner plus d'importance au personnage de Geena Davis suite au départ de Michael Douglas), pour boucler les séquences d'action en panne faute de liquidités (mais il lui reste tout de même encore dans les deux patates en poche). Courageux de la part du réalisateur de **Cliffhanger** qui, dès le premier jour de tournage, vire manu militari le vétéran Oliver Reed, alcoolique notoire, qui déboule ivre mort sur le plateau. S'ensuit une série d'accidents qui vont de la planche que reçoit Matthew Modine en pleine tête à la jambe cassée du directeur de la photo. La chasse au trésor caché sur une île, dont Shaw (Matthew Modine) doit déchiffrer la carte écrite en latin, ne saurait être plus animée. Même si cavalent à ses trousses, et à celles du flibustier Morgan dont le personnage de Geena Davis est la fille, l'intégralité de la marine anglaise des Caraïbes et les équarrisseurs du pirate Drawg (Frank Langella). Enjeu principal de **Cutthroad Island** : la survie de *Carolco*, dont le compte en banque vire au rouge malgré les succès de **Terminator 2** et **Basic Instinct**. Bien que fragile financièrement donc, *Carolco* prépare discrètement un **Rambo IV** d'après un script qui demande à être adapté afin d'y intégrer le personnage de Sylvester Stallone, «Blood Ties». «Blood Ties» montre un vétéran du Vietnam, du genre traumatisé et solitaire, traqué par un assassin mystérieux, lequel finit par décliner son identité ; il est le fils de celui qu'il essaie d'abattre. ■



■ *Brad Pitt dans SEVEN* ■

Les 7 péchés capitaux

Silencieux depuis trois ans, David Fincher, l'esthète de **Alien 3**, réapparaît enfin. Sans doute déçu que son **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** avec Charles Dance ait été ajourné, le jeune cinéaste revient avec un thriller qui s'inscrit dans la mouvance actuelle des tueurs en série. Celui de **Seven** frappe à New York, inspiré par les «7 Péchés Capitaux» des «Enfers de Dante» : la jalousie, la gourmandise, la luxure, la paresse... Le tueur affiche ouvertement sa culture. Deux flics, le vétéran Somerset (Morgan Freeman), à une semaine de la retraite, et le jeune et impulsif Mills (Brad Pitt) se lancent à ses trousses. Bien que les indices soient minces, ils dressent une liste de suspects où un certain Jonathan Doe arrive en tête. Redoutablement intelligent et manipulateur de grande classe, Doe propose un marché aux deux policiers. Il accepte d'être pris en flagrant délit si ceux-ci l'escortent jusqu'à ses deux dernières victimes. Convaincus qu'ils coffreront le psychopathe avant qu'il ait eu le temps d'éliminer les représentants de l'envie et de la colère, Somerset et Mills répondent affirmativement à son offre. Un gros risque car, entre les mains de Jonathan Doe, ils ne pourraient être que de simples jouets...
Diabolique, l'intrigue de **Seven**. Elle s'inspire à vrai dire du Zodiaque, tueur en série qui opéra dans la région de San Francisco au début des seventies, un tueur qui fila entre les mailles pourtant serrées des filets tendus par la police. À cette histoire rédigée par Andrew Kevin Walker (qui planche actuellement sur une version ciné des X Men), David Fincher apporte un sens visuel digne de **Alien 3**, des images crépusculaires, sombres et pluvieuses, dont une poursuite dans les rues de New York sous une pluie battante constitue l'un des clous. S'il tient toutes ses promesses, et elles sont nombreuses, **Seven** pourrait bien être l'égal d'un **Silence des Agneaux.**

La mélodie des sulfateuses

Voici deux ans à peine, Robert Rodriguez fait sensation avec **El Mariachi**, un polar chicanos tourné, selon lui, pour la somme record de 7.000 dollars. Depuis, l'homme-orchestre complet de cette production minimaliste s'est mis à jouer dans la cours des grands. Bon pote à Quentin Tarantino, Robert Rodriguez se voit aujourd'hui offrir un budget de 15 millions de dollars pour **Return of the Mariachi** par *Columbia/Tri-Star*, prestigieux distributeur de l'original. Un temps titré **Desperado**, lorsque le défunt Raul Julia faisait encore partie de la distribution, cette séquelle-remake met en scène l'incontournable joueur de guitare, le Mariachi. Cette fois, l'acteur Carlos Gallardo (co-producteur du film en compensation) cède l'instrument de musique et les pétoires dans l'étui à Antonio Banderas, l'acteur fétiche de Pedro Almodovar. Un comédien que tout Hollywood s'arrache, même Stallone qui l'a choisi comme partenaire dans **Assassins** de Richard Donner. Le Mariachi, en portant secours à son meilleur ami (Steve Buscemi) et sa tendre et chère, se heurte aux hommes de main de Bucho (Joaquim de Almeida), le dernier gros trafiquant de drogue du Mexique. Musicien et justicier, le Mariachi élimine méthodiquement son armée de tueurs...
Tourné avec une équipe à 80 % mexicaine en plein Texas, fief de Robert Rodriguez, **Return of the Mariachi** se permet tout naturellement des séquences d'action autrement plus convaincantes que celles de l'original. Bonus au générique, une guest-star de choix : Quentin Tarantino. En attendant le troisième et dernier volet de la trilogie **El Mariachi.**



■ *Antonio Banderas et Salma Hayek dans EL MARIACHI* ■



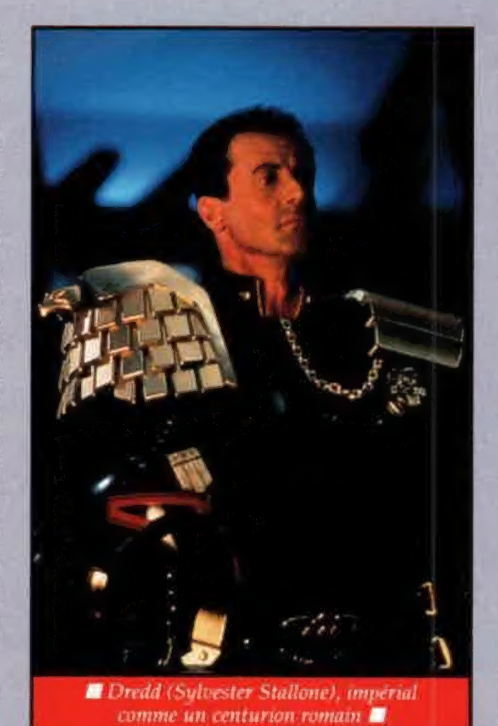
■ *Antonio Banderas* ■

JUDGE DREDD

Prévue pour une sortie française le 23 août prochain, JUDGE DREDD s'annonce sous les meilleurs auspices. Pas question de rigoler, pas question de prendre le personnage à la légère... Sylvester Stallone et le réalisateur Danny Cannon entendent bien ne pas transformer ce super-flic du XXIème siècle en objet de consommation à usage des mangeurs de pop-corn. Car le Judge mérite un traitement de faveur...

Judge Dredd est au Royaume-Uni ce que Superman et Batman sont aux Etats-Unis. Un héros de bande dessinée rentré dans la légende, un objet de culte, de polémiques. Un héros qui ne possède pourtant pas les super-pouvoirs de ses homologues yankees. Né en 1977 dans le comics "2000 AD", de l'imagination du dessinateur Carlos Ezquerra et du scénariste John Wagner, Judge Dredd ne met pas longtemps à s'imposer sur le marché, se frayant facilement une place au milieu de l'escadron des héros américains. Jouant des coudes, le super-vigilante les distance même dans le cœur des adolescents britanniques. Pas des teen-agers seulement. La "dredd-mania" gagne les adultes, les élites, les intellectuels. Bref, les sujets de sa Gracieuse Majesté font une somptueuse haie d'honneur à ce personnage 100 % british, vainqueur des comics amerloques sur leur chasse gardée. Pas moins de 70.000 lecteurs se précipitent, dans un premier temps, sur la bande dessinée hebdomadaire. Des chiffres qui ne font que gonfler au fil des semaines, des mois. Au milieu des années 80, Judge Dredd se targue d'une célébrité digne de celle de Batman, de Superman. Cette notoriété grandissante s'exporte aux Etats-Unis en 1990 et trouve sa consécration dans la production d'un blockbuster hollywoodien de 69 millions de dollars.

Qui allait bien pouvoir gérer ce budget coquet et l'image sacrée du Judge Dredd ? Edward Pressman, initiateur de **The Crow** à l'écran, acquiert les droits de la bande dessinée d'Ezquerra et Wagner. Une garantie, Pressman étant un bédéphage reconnu. Celui-ci démarche d'abord une kyrielle de réalisateurs différents, tous aptes à tourner une version de la bande dessinée. Tony Scott (**True Romance**) et Harley Cokliss (**Le Camion de la Mort**) sont les deux premiers cinéastes à se casser les dents sur son adaptation. Suivent Peter Hewitt (**La Folle Journée de Bill & Ted**), Stuart Gordon (**Ré-Animator**), Alex Cox (**Sid & Nancy**) et Tim Hunter (l'excellent **River's Edge** toujours inédit) dans un virtuel **Judge Dredd** que devait incarner Arnold Schwarzenegger. Ne pouvant obtenir un script satisfaisant, tous abandonnent la mise. Confiant dans le potentiel de son héros, Edward Pressman sait que sa présence sur un grand écran n'est qu'une question de temps. Les choses se précipitent lorsque Sylvester Stallone, rassuré par son succès dans le domaine de la science-fiction avec **Demolition Man**, s'intéresse au projet. Un projet sur lequel travaille déjà un tout jeune metteur en scène anglais, Danny Cannon.
Réputé pour un style inimitable dans le spot publicitaire et le polar (le crépusculaire, solennel **Young Americans** avec Harvey Keitel), Danny Cannon reste à bord quand survient la star remise en selle par **Cliffhanger**. Toutefois, Stallone hésite à s'attribuer ses services. Pas évident qu'un jeunot de 26 ans, réalisateur d'une modeste production de trois millions de dollars, puisse assurer aux commandes d'une entreprise aussi titanesque. Mais il se laisse séduire par l'enthousiasme du postulant au titre, par sa vision du projet, de la mégalopole cyclopéenne où se déroule l'action. **Judge Dredd** nécessite un regard, une qualité que ne pourrait apporter un réalisateur chevronné mais mercenaire issu du sérail hollywoodien. *«Les pourparlers pour l'engagement de Danny Cannon furent longs»*, témoigne l'un des responsables de la production du film, Beau Marks. *«Nous sommes arrivés à la conclusion qu'il fallait mieux que quelqu'un possédant une solide expérience. Nous ne voulions surtout pas d'un réalisateur réputé pour avoir déjà mis en scène des films de ce genre, de cette dimension. La passion de Danny Cannon pour le Judge Dredd l'a finalement emporté sur ces considérations. Danny a grandi avec la bande dessinée. Il connaît sur le bout des doigts toute la mythologie du personnage, tout ce qui a trait à lui. De plus, Danny exhale une énergie formidable. Plus que les qualités plastiques de* ***The Young Americans****, sa personnalité et sa parfaite connaissance du Judge Dredd ont obtenu gain de cause sur les quelques réserves de Sylvester Stallone»*. En cas de renvoi dans ses foyers, Danny Cannon aurait toujours pu se rabattre sur la deuxième séquelle à **Piège de Cristal**, un **Die Hard 3** virtuel dont le script n'entretient que peu de rapport avec le film de John McTiernan. *«C'est justement en évoquant la possibilité d'un* ***Die Hard 3*** *avec le producteur Andrew Vajna que je me suis brusquement souvenu qu'il travaillait sur le projet depuis des années. Sans arrière-pensée, essayant nullement de le persuader de me confier la réalisation de* ***Judge Dredd****, je lui ai transmis ma passion pour le personnage, fait part de mes impressions, de ma vision. De manière totalement ludique. C'était exactement ce que Andrew Vajna voulait entendre. Il n'avait aucune envie d'un énième ersatz de* ***RoboCop****. Mon désir de préserver l'intégrité du Judge Dredd l'a poussé à accepter ma candidature pour la mise en scène du film»*. Rare qu'un enthousiasme de fan, d'inconditionnel de la première heure parvienne à convaincre un producteur. Et, à Hollywood, l'enthousiasme, l'intérêt soudain, sont prioritairement affaire d'opportunisme, d'avancement professionnel.



■ Dredd (Sylvester Stallone), impérial comme un centurion romain ■



■ Judge Hershey (Diane Lane), la séduisante partenaire de Dredd ■

Désintéressé mais ultra motivé, ultra persuasif dans la déclaration de son intérêt pour **Judge Dredd**, Danny Cannon peut, finalement, se plonger dans les volutes de fumée de Mega-City One, la plus imposante mégalopole à la surface du globe en cette année 2115. Après que des tremblements de terre en rafale, des incendies à l'échelle de régions entières, des inondations dignes d'un film catastrophe japonais, aient ravagé la Terre, les survivants se sont concentrés dans des cités monstrueusement étendues. Des cités soumises à la loi des gangs, des gangsters de la pire espèce. Pour conjurer une violence croissante allant jusqu'à ébranler les fondements même de la civilisation, les autorités prennent une mesure radicale : la création d'une élite policière, les Judge, les seuls à être capables de pallier aux manques de l'ancien système judiciaire. Circulant sur des grosses bécanes

■ *Dredd fait feu. Une arme terriblement efficace, destructrice...* ■

dans les rues mal famées des villes, ils sont mandataires de l'arrestation, du jugement immédiat et de l'exécution de la sentence. Dredd (Stallone donc) appartient à cette brigade. Dans sa spécialité, il est l'un des meilleurs, sinon le meilleur. Le plus efficace en tout cas. Son intégrité subit un sérieux revers lorsque pèse sur lui une accusation de meurtre. Une accusation fomentée par son frère Rico (Armand Assante), fraîchement évadé de la cellule où il purgeait une peine de prison à perpétuité. Rico, c'est en quelque sorte le double maléfique de Dredd. Le fruit comme lui du Projet Janus, manipulation génétique de l'ADN d'illustres ténors de la loi. Avec la complicité d'un des magistrats les plus puissants de Mega-City One, Griffin (Jürgen Prochnow), Rico se satisfait de la destitution de son frère, banni sur un territoire où règne le chaos et la désolation, une terre extérieure empoisonnée par des nuages hautement toxiques. Ainsi débarrassé de son rival, le psychotique Rico peut désormais faire main basse sur une ville de 40 millions d'habitants, et la soumettre à la loi du Talion. Seul le rappel de Dredd pourrait contrecarrer son pouvoir naissant...

Définitivement soudé à la destinée cinématographique du Judge Dredd, Danny Cannon opte pour un traitement au premier degré de la bande dessinée. Pas question d'humour clin-d'œil, d'un style léger à la **Demolition Man**, de parodie sous couvert d'action non-stop. Danny Cannon n'est pas un comique. Dur, glacial, son **Young Americans** s'apparente déjà à une marche funèbre, à un long convoi mortuaire. *«**Judge Dredd** n'est ni humoristique, ni parodique, ni décalé par rapport à l'action. Le personnage et son monde, nous les avons abordés très sérieusement».* Et Danny Cannon d'évoquer **Spartacus**, **Le Cid** et **Ben Hur** dans les films qui exercent une véritable influence sur le projet. *«**Judge Dredd**, c'est la rencontre de **La Guerre des Étoiles** et de **Ben Hur**»* signifie-t-il. Voilà qui rassure. *«Vous ne riez pas au vu de Charlton Heston exprimant honnêtement ses émotions. Je ne vois pas ce qu'il y aurait de drôle dans son parcours, à l'image de celui du Judge Dredd. Concernant l'atmosphère générale, je me suis fixé comme objectif de recréer l'ambiance du **Dernier Empereur**, un film qui n'accepte aucun compromis dans sa somptueuse vision graphique des choses. Dans **Judge Dredd**, j'ai ainsi voulu comme éléments du décor de gigantesques baies vitrées, des façades luisantes en granit, de grandes surfaces polies pour les sols, des toges rouges flottantes, des saluts martiaux pour renforcer encore l'aspect épique».* Danny Cannon a-t-il désiré tourner un péplum ? Faut croire, toutes ses références tant cinématographiques, qu'architecturales et vestimentaires allant dans la direction de la Rome Antique. Vrai que Sylvester Stallone a des allures de centurion, de garde prétorien. Vrai que l'engin sur lequel il patrouille, une moto qui ferait passer la plus trapue des Harley Davidson pour une trottinette, ressemble étrangement à un char romain. A celui de Ben Hur, le père spirituel du Judge Dredd jusque dans des pans entiers du scénario. Pour renforcer davantage l'anachronisme volontaire du film, Danny Cannon revendique également le refus de tout look futuriste à la **Star Trek**, de tout gadget hautement fantaisiste. Sa science-fiction à lui ne verse décidément pas dans le délire graphique. Elle s'appuie sur la rigueur d'un regard plus porté sur la grandeur de César que sur les folies du thriller futuriste. ■ ■ ■

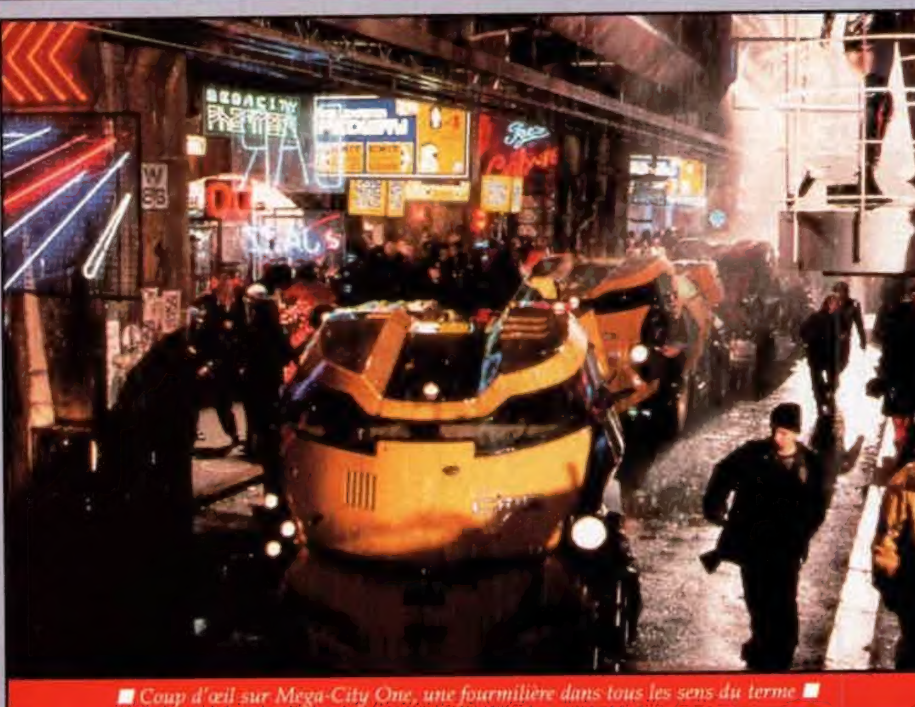


■ *Dredd au milieu de la brigade des Judges. Des flics, des juges, des bourreaux !* ■

Dredd sur sa moto. Une image qui doit beaucoup à Ben Hur et son char

Tout fan qu'il soit du Judge Dredd, Danny Cannon encourt dès la pré-production les foudres des lecteurs les plus rigides de la bande dessinée. Des intégristes de l'espèce de ceux qui ont hurlé au scandale lorsque Michael Keaton a revêti la panoplie de Batman : Quoi ? Le Judge Dredd incarné par Sylvester Stallone ? Mais il devra ôter son casque. Ce heaume qu'il porte en permanence dans la bande dessinée, histoire de dissimuler un visage atrocement défiguré. Et on ne verra que la bobine de Stallone du début à la fin... *«Les admirateurs du Judge Dredd doivent apprendre à grandir, à évoluer. Si ce type n'enlève jamais son casque, comment voulez-vous que l'on cerne sa dimension humaine ? Et d'ailleurs, fait-il à ce point corps avec son attirail qu'il se douche avec une coquille de métal sur le crâne ? Non ! Nous nous devons de le sortir de son armure, d'exposer physiquement son identité. Lorsque vous bénéficiez de la présence de Sylvester Stallone, il serait criminel de le transformer en RoboCop, de dissimuler ses traits».* Danny Cannon se défend farouchement contre les attaques. Son héros, bien plus proche du comics originel, doit se fendre de quelques concessions pour passer le cap du grand écran. Éliminer, par exemple, les quelques relents de fascisme qui faisaient ombrage à la bande dessinée où le crime était invariablement puni de mort.

Le choix de Stallone lui-même, bien que ce soit Stallone qui ait choisi le personnage, choque quelques puristes acariâtres. Danny Cannon confesse aussi ne pas avoir immédiatement flashé sur la perspective de diriger l'ex-Rambo. *«J'étais loin d'être convaincu de sa présence jusqu'au jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Par la suite, mon opinion à son encontre a considérablement évolué. Stallone s'est étroitement impliqué dans le personnage, au point de rejoindre ma propre vision. Son intérêt croissant pour Dredd m'a réellement surpris. Aujourd'hui, je ne peux guère imaginer un autre comédien dans son uniforme. D'une grande humilité, il m'a longuement écouté dans mes exposés, l'expression de mes choix artistiques et visuels".* Et Stallone, tout naturellement, de se glisser dans les pensées du superflic de Mega-City One au point d'en devenir aujourd'hui indissociable. Comme il est inséparable de Rocky et Rambo.


Coup d'œil sur Mega-City One, une fourmilière dans tous les sens du terme

«Dredd n'est pas simplement un justicier musclé qui nettoie les rues du crime et de la corruption en vidant les chargeurs de sa mitrailleuse. Non, Dredd se situe ailleurs. C'est quelqu'un qui préserve la vie. Il se sacrifierait volontiers pour ses principes, pour que la loi ne soit pas impunément violée. Il n'a aucune vie personnelle, ne désire pas de petite amie, n'accepte aucun salaire. Sa raison d'être réside uniquement dans l'application de la loi. Incarner cette intransigeance a été extrêmement rafraîchissant». Et Stallone de s'étendre encore sur les lendemains de notre société, sur la possibilité que la loi commande des Judge Dredd pour se faire respecter. *«Regardez ce qui se passe actuellement, aux Etats-Unis surtout. Si le système pénal poursuit sa dérive, l'anarchie et l'insécurité s'installeront tout autour de nous. Pour les endiguer, nous avons simplement besoin de la bonne personne au bon poste. Quelqu'un qui dise la vérité sur le contrôle de la vente des armes, sur la peine de mort... Nous devons réagir dès maintenant. Dans le cas contraire, des policiers d'élite comme le Judge Dredd pourraient fort bien apparaître dans un futur pas si lointain».* Ce n'est pas manifestement le super-exécuteur Cobra qui parle, mais un Sylvester Stallone qui sait prendre certaines distances avec un "message" fasciste que Judge Dredd ne véhicule pas. Il ne s'agit pas de confondre Ben Hur et l'Inspecteur Harry.

Marc TOULLEC



■ Judge Hershey menacée par un robot [illegible] au service de Rico ■

Johnny Mnemonic

TIMECOP, STARGATE, STAR TREK GÉNÉRATIONS, JUDGE DREDD, le WATERWORLD de Kevin Costner... Décidément, la science-fiction a le vent en poupe à Hollywood. Mais JOHNNY MNEMONIC n'emprunte pas la même bretelle d'autoroute que ses concitoyens dans le genre. Aux grandes artères, il préfère un itinéraire bis tracé par le romancier William Gibson, adaptateur de sa propre nouvelle. Son complice, Keanu Reeves, court quant à lui contre la montre, le pied collé sur le champignon....

Désormais, Keanu Reeves joue dans la cour des nababs du film d'action. **Speed** en a fait une star, l'égal sur le marché des Schwarzenegger, des Stallone. Personne ne l'attendait sur le bitume du thriller routier. Le voilà aujourd'hui sur le sentier de la science-fiction high-tech, d'un style de science-fiction clinquant neuf, sans grand rapport avec les clichés kitsch du genre. Si Keanu Reeves se retrouve au générique de **Johnny Mnemonic**, il le doit à Val Kilmer et Christophe Lambert, deux vedettes contactées pour tenir le rôle-titre. Un rôle resté sans lendemain pour eux, surtout pour Val Kilmer sur la présence duquel repose longtemps le montage financier du film. *«Val voulait faire un film très différent de celui que nous avions en tête»* avoue le réalisateur, Robert Longo. Quand à Christophe Lambert, il hésite entre **Johnny Mnemonic** et **Highlander 3**. Son choix se portera sur une valeur sûre périmée.

Sans un Keanu Reeves pour prendre le relais, le film n'aurait sans doute jamais vu le jour. Au grand dam du romancier William Gibson qui attendait ce **Johnny Mnemonic** depuis longtemps déjà. William Gibson, prince de la science-fiction cyber-punk, dont cette nouvelle de 21 pages, inclue dans le recueil "Burning Chrome", demandait de subir une sérieuse élongation de son récit. À l'aventure de Johnny Mnemonic, un coursier dont le cerveau contient le message à transmettre, William Gibson ajoute



■ Un [illegible] ■



■ Un visuel [illegible] ■

de nouveaux personnages, de nouveaux rebondissements. Et, gadget ultime, cette mini-bombe qui fera le maximum (à savoir exploser) si le running man de service ne transmet pas les informations en temps et en heure. Le principe s'inspire du collier explosif que porte le mercenaire Snake Plissken dans **New York 1997**. *«Mais je dois dire qu'il est plus aisé d'étendre la surface d'une nouvelle que de compresser un gros roman»* confesse le romancier. *«Je me suis bien amusé à imaginer de nouveaux protagonistes, à ajouter des péripéties. Il m'était plus important de créer la base idéale à une intrigue cinématographique que de rester collé au récit originel»*. Des propos inhabituels venant d'un écrivain. L'auteur, généralement, aboie à la trahison, au coup de couteau dans le dos dès qu'un scribouillard touche à son œuvre. William Gibson serait plutôt adepte du «on n'est jamais mieux trahi que par soi-même» ! Un regret toutefois dans la métamorphose de l'histoire : *«la disparition d'une pointe d'ironie»*. Cet humour décalé, déjanté qui fait, notamment, la saveur de ses livres. *«Toutefois, pas de risque que **Johnny Mnemonic** ne soit qu'un film d'action de base. Il intègre davantage de séquences d'introspection que de poursuites automobiles»*. Rassurant pour les lecteurs de William Gibson qui recherchent davantage le grand frisson côté dérive technologique que côté tôle froissée.

L'univers de William Gibson, et de **Johnny Mnemomic**, se situe au 21ème siècle. Une sale époque où la mémoire humaine, les souvenirs, sont des valeurs marchandes. Des données concentrées sur disquettes, sur puces électroniques. Vous avez des informations à communiquer ? Appelez Johnny Mnemonic, un homme en étroite harmonie avec la société dans laquelle il vit. Logé dans son cerveau, un micro-processeur recueille les messages. Au terminal, un ordinateur se charge de le soulager de son continu. Un moyen de transport sûr, confidentiel. Tout baigne pour Johnny dans le meilleur des mondes jusqu'au jour où deux scientifiques venant tout juste de quitter le service du plus imposant consortium industriel, Pharmkom, le contactent.

Ceux-ci lui "injectent" le message. Un message à ce point chargé qu'il rentre à peine dans la mémoire artificielle du porteur. Verrouillé dans le cerveau de Johnny Mnemonic, le "cadeau" des savants se protège lui-même par un très efficace système de sécurité. Si quelqu'un cherche à le forcer, la tête du vaguemestre vole en éclats. Si le délai de livraison vient à expirer, les conséquences sont les mêmes. Fatales. Pour désactiver cette bombe à retardement pas plus grosse qu'une tête d'épingle, Johnny doit trouver le code d'accès à sa mémoire. Une mémoire dont il ne sait ce qu'elle contient. D'autres sont mieux informés que lui. Des gens mal intentionnés qui savent que la puce contient le secret de l'antidote à une sorte de peste qui ravage le monde. Qui possède cette formule s'octroie par conséquent un véritable pouvoir de vie et de mort sur ses contemporains. Et cette éventualité fait des envieux. Notamment le chef yakuza Takahashi (Takeshi Kitano, réalisateur-vedette de **Sonatine**) qui lance aux trousses de Johnny ses hordes de tueur, le chasseur de primes mystique Street Preacher (Dolph Lundgren hirsute et méconnaissable) dont le plan consiste à séparer la tête du corps du facteur de l'apocalypse, tout en conservant vivant le trophée. Les informations que transporte Johnny sont à ce point précieuses que son propre agent, Ralphi (le revenant Udo Kier), le trahit sans l'ombre d'une hésitation. Heureusement, il trouve en Jane (Dina Meyer), une superbe mais mortelle garde du corps, une alliée efficace. Celle-ci l'amène au Ciel, quartier-général de J-Bone (Ice-T), leader d'un groupuscule anarchiste du nom de Loteks.



■ Jane (Dina Meyer), une [illegible] ■

■ *Johnny Mnemonic (Keanu Reeves), un messager en cours de programmation* ■

Installé dans les fondations d'un pont désaffecté, J-Bone est le seul homme capable de convoyer Johnny jusqu'à Spider (le punk-rocker Henry Rollins), l'un des deux scientifiques responsables de ses malheurs. Le seul à pouvoir lui épargner un vilain mal de crâne, le seul à pouvoir protéger l'humanité de la disparition d'un large pourcentage de sa population ou de la dictature d'une organisation criminelle...

«*Johnny Mnemonic* *se définit en film d'action bourré de digressions. Stylisé, il explore un univers impitoyable, celui de notre société industrielle parvenue à son stade définitif. L'information en est la clef de voûte, bien plus que l'argent encore. L'argent compte, bien sûr, mais on ne peut l'obtenir sans détenir les informations»* intervient William Gibson, brossant en quelques mots un monde inhumain, à mi-chemin entre **Blade Runner** et la série ***Max Headroom***. «*C'est la projection de notre environnement actuel dans un futur pas si lointain. J'utilise ce futur pour critiquer la tournure que prend notre environnement moderne et citadin*». Là, c'est Robert Longo qui parle. Un artiste avant-gardiste ce Longo. Sculpteur, peintre, graphiste renommé, il passe à la réalisation en tournant des clips vidéo pour R.E.M., le court-métrage **Arena Brains** avec Ray Liotta, un épisode de la série ***Les Contes de la Crypte***. **Johnny Mnemonic** marque ses débuts de metteur en scène de long-métrage. Un projet auquel le cinéaste novice tient considérablement. «*Je suis lié à **Johnny Mnemonic** depuis sa genèse, depuis 1988. A l'époque, ce n'était encore qu'une toute petite production destinée aux salles art-et-essai, une très modeste entreprise en noir et blanc de un million et demi de dollars, une somme que nous n'avons pu réunir. Il est nettement plus aisé de rassembler vingt-cinq millions de dollars lorsqu'un studio hollywoodien vous donne son feu vert*». Pour se permettre les décors gigantesques du directeur artistique Nilo Rodis (un ancien de *Industrial Light and Magic*, de la trilogie **La Guerre des Étoiles** et des **Star Trek**), un capharnaüm invraisemblable, il fallait en effet des moyens confortables. Et une vision aiguisée du monde de William Gibson, une interprétation visuelle de ses mots. Pour avoir travaillé avec l'écrivain sur des pièces musicales d'avant-garde et s'être bien entendu avec lui, Robert Longo est l'homme de la situation.

«*William Gibson est la première personne à qui je destine **Johnny Mnemonic**. Donner corps à ses descriptions littéraires est un passionnant défi ; ses romans sont si visuels, si descriptifs*». Le film l'est aussi, mais pas dans le sens esthétique habituel des mammouths de la science-fiction hollywoodienne, genre **Demolition Man** ou space-opera. «*Bien que **Johnny Mnemonic** ait davantage de contenu que les films d'action ou d'anticipation classiques, ça n'a pas toujours été facile d'aller jusqu'au bout de nos intentions. Nous avons essayé d'y mettre ce dont ne voulaient pas les cadres du studio*». Rassurant, surtout dans la peinture des décors principaux, notamment Newark, une cité «*sauvage, comparable à une ville du Far West. Les lois gouvernementales n'y ont pas cours. Seules celles des yakuzas s'y épanouissent. Ce monde n'entretient plus aucun rapport avec la civilisation telle que nous la connaissons. C'est un morceau d'une Amérique cauchemardesque, la conséquence d'une expérience sociale qui a mal tourné, un endroit où Dieu semble être un laborantin fatigué, un peu maladroit de ses mains dans la manipulation d'une technologie très sophistiquée*». Newark ou une sorte de bric-à-brac infernal, une cité du crime qui répond aux espoirs les plus fous de William Gibson quant à l'application graphique de son imaginaire. «*Je suis resté sans voix en découvrant les décors du film. Deux heures durant, j'étais au bord des larmes. Tout ce que je dépeins depuis treize ans dans mes livres s'étalait là, face à moi. Jamais je n'aurais osé rêver d'une telle exactitude, spécialement dans le Ciel, le refuge des rebelles*». Cet enthousiasme ne peut que rappeler la réaction de Phillip K. Dick, transporté de bonheur lorsqu'il découvrit pour la première fois le Los Angeles futuriste de **Blade Runner**, une mégalopole pluvieuse et insalubre comme arrachée aux pages de son roman. Le coup de cœur de William Gibson ne peut donc, dans ce cas, qu'augurer le meilleur de **Johnny Mnemonic**.

■ Marc TOULLEC ■



■ *La descente au Ciel, le repaire de rebelles à l'ordre établi* ■

*Quand le playboy détective de **Remington Steele** se fait l'héritier de Ian Fleming.*

GOLDENEYE

Après six ans d'absence, James Bond change de visage. Bye bye Timothy Dalton, bonjour Pierce Brosnan, transfuge de la télévision américaine. Si le Walter PKK de 007 change de main, les traditions sont sauves, les vilains toujours prompts à dynamiter la scène internationale. Dans l'air du temps, GOLDENEYE épingle un courant russe plus dangereux encore que les plus fines gâchettes du KGB ?

Plus que beaucoup d'autres, on attendait ce **James Bond** retardataire sur la chronologie de la série. Un 007 apparaît régulièrement sur les écrans, tous les deux/trois ans. Là, depuis 1988, l'agent secret de sa Gracieuse Majesté sommeille sur ses lauriers. Un long roupillon qui s'explique par le départ de Timothy Dalton, lâcheur du Walter PPK au profit de l'étreinte romantique de Scarlett O'Hara dans la séquelle télévisuelle d'**Autant en Emporte le Vent**. Deux James Bond (**Tuer n'est pas Jouer**, **Permis de Tuer**) et puis s'en va. Une perte pour les uns, une aubaine pour les autres. Si le public français apprécie le comédien, Anglais et Américains lui reprochent son absence de charisme, son manque d'humour. Un James Bond trop humain en quelque sorte, qui ne possède ni la classe animale d'un Sean Connery, ni l'ironie flegmatique d'un Roger Moore. Mais la désertion de Timothy Dalton n'explique pas à elle-seule le retard du dix-septième **Bond** officiel. Plus que l'abandon de poste du nouveau Rhett Butler, les quatre ans de silence radar découlent des tergiversations légales et juridiques entre *Metro Goldwyn Mayer/United Artists*, diffuseur de la série à travers le monde, et *Danjaq*, propriétaire de *Eon Productions*, producteur des **Bond**. MGM/UA ayant subi le parasitage du virus Giancarlo Parretti dont l'emprunt d'un milliard de dollars au *Crédit Lyonnais* compte parmi les plus grandes escroqueries du siècle, le passage du témoin relevait tout simplement du casse-tête chinois.

Lorsque Timothy Dalton ne renouvelle pas son contrat auprès de l'antédiluvien Albert Broccoli, des rumeurs sur l'identité du Bond suivant commencent à circuler. La routine de la succession. Mel Gibson, Ralph Fiennes, Hugh Grant, Liam Neeson sont les noms les plus illustres à être cités. Même Timothy Dalton revient sur le devant de la scène, en déclarant à un journal britannique : "*Je vais jouer le prochain James Bond*". Peut-être commençait-il à douter des bonnes intentions de l'ersatz d'**Autant en Emporte le Vent** ? "*Mais il n'est pas tout à fait décidé encore. Nous non plus d'ailleurs. Toutefois, nous sommes toujours en pourparlers avec Timothy Dalton et avec personne d'autre*" affirmait John Parkinson, le porte-parole de *Danjaq*. Une version très officielle aux négociations en cours. Quoiqu'il en soit, malgré cette volte-face, *Eon Productions*, soumis à la pression de ces bailleurs de fonds, étudie attentivement les chiffres du box-office américain de **Tuer n'est pas Jouer** et **Permis de Tuer**. Pas brillants au regard des précédents **Bond**, avec respectivement 54 et 35 millions de dollars de recettes. Visiblement, les yankees boudent Timothy Dalton dont l'interprétation ne flatte pas leur désir de héros sans faille, surhumain. Trop humain ce Timothy Dalton qu'on ne peut estampiller bandes dessinées ou muscles. Pendant que Timothy Dalton prend le large, plus ou moins aidé, le tout Hollywood s'intéresse à ce **Bond** en devenir encore à l'état de spermatozoïde. Nabab du film d'action à gros budget, Joel Silver se propose même comme nourrice et infirmier à la naissance de l'héritier de Sean Connery. Son Bond à lui serait Mel Gibson. Difficile d'imaginer le flic farceur et kamikaze des **Arme Fatale** dans les smokings de 007. Heureusement, ce James Bond-là reste une inquiétante vue de l'esprit. En fait, le rôle va tout naturellement à Pierce Brosnan. Naturellement puisque Brosnan, établi aux Etats-Unis dont il compte parmi les grandes stars de la télé, revendique la nationalité irlandaise. Un pur jus celtique à l'instar de Sean Connery. Naturellement aussi parce qu'il figure, en 1986, en tête de liste des prétendants au Martini Dry. Mais un engagement béton pour la série ***Remington Steele*** lui interdit d'accepter l'offre de *Eon Productions*.

Avant de prendre forme, **GoldenEye**, le dix-septième **Bond**, voit donc circuler du monde, du beau linge. En plus de ses interprètes potentiels, l'espion côtoie virtuellement Anthony Hopkins et le top-model australien Elle McPherson. Le premier, légendaire Hannibal Lecter dans **Le Silence des Agneaux**, aurait été un méchant dans la tradition, illustre, suave et à la mesure de 007. Il n'en fut rien. Mannequin vedette, Elle McPherson postule au titre de James Bond Girl. Mais les auditions, peu convaincantes, l'écartent définitivement. Au poste de metteur en scène pointe un moment l'Anglais Michael Caton-Jones (**Scandal**, **Memphis Belle**). Une association sans lendemain. A Caton-Jones, *Eon Productions* préfère Martin Campbell, robuste dans la science-fiction pénitentiaire (**Absolom 2022**) et plus nuancé dans le polar (**La Loi Criminelle**). Le script de **GoldenEye** endure à son tour quelques incertitudes. Rédigé par Michael France (**Cliffhanger**) et Jeffrey Cain, il souffre de la sortie de **True Lies**, un **James Bond** officieux à peine dissimulé par les larges épaules d'Arnold Schwarzenegger. Quelques séances d'écriture sont nécessaires à une intrigue sensiblement modifiée. Une intrigue curieusement voisine de **Royce**, un téléfilm avec James Belushi où d'anciens barbouzes détournent des armes nucléaires russes, et du **Train de la Mort**, un autre téléfilm où Pierce Brosnan lui-même sauve l'occident de la rancune nucléaire d'un vieux général de l'Armée Rouge.
Pour aboutir à un scénario original, qui n'a de Ian Fleming que 007 et les comparses habituels, Michael France se donne du mal, se documente. De Moscou à Saint-Petersbourg, il interroge des militaires, des agents secrets reconvertis, visite le quartier général du KGB, s'informe sur la défense de l'ex-URSS, sur les armes nucléaires, les équipements high-tech. Sa rentrée cinématographique, James Bond l'effectue en effet derrière ce qui fut le "Rideau de Fer", patrie déchue du communisme aride, aujourd'hui victime d'une Mafia tentaculaire, véritable pouvoir parallèle



■ *James Bond (Pierce Brosnan) à Monaco. Une étape casino incontournable* ■

■ Bond en mauvaise posture. Un avant-goût des épreuves qu'il aura à surmonter ! ■

autrement plus efficace et opérant que le Kremlin. **GoldenEye** prend pour cadre ce pays désormais aux mains de très puissantes organisations criminelles. Toutefois, pour jeter un pont avec le passé, le prologue de **GoldenEye** se déroule en pleine guerre secrète entre Occident et bloc de l'Est.

En compagnie de 006, Alexander Trevelyan (Sean Bean, le terroriste de l'IRA de **Jeux de Guerre**), James Bond infiltre une base russe creusée dans une montagne. Le sabotage de ce qui s'avère être une fabrique d'armes biologiques proscrites tourne au vinaigre. Trevelyan est capturé. Dilemme pour 007 : doit-il abandonner sa mission pour sauver la vie de son complice ? Il hésite. Une hésitation qui sera fatale à Trevelyan. Avant de déclencher les détonateurs des charges explosives, Bond parvient à s'enfuir devant les troupes d'élite de la base. D'une moto, il passe à un petit avion avant que l'installation ne s'embrase.

Des années plus tard, après que le Mur de Berlin est tombé, James Bond retrouve son vieil ennemi, l'homme qui a abattu Trevelyan, le Commandant Oumurov désormais au service de Janus, une organisation mafieuse dont on ne connaît pas l'identité du chef. Janus qui fournit des armes à Saddam Hussein en pleine Guerre du Golfe, qui vend à qui peut se le permettre les équipements militaires de l'Armée Rouge. Janus : le plus important marchand d'armes au noir. Aux commandes du Tiger, un hélicoptère ultra-sophistiqué volé à l'armée britannique, Oumurov et Xenia Onatopp (Famke Janssen, un ex-mannequin hollandais apparu dans les séries ***Les Incorruptibles*** et ***Star Trek The Next Generation***), une tueuse dont le hobby consiste à éliminer ses amants en pleine étreinte, attaquent la base polaire russe de Severnaya. Leur objectif : s'emparer de la plus redoutable de toutes les armes, conçue de concert par Américains et Soviétiques en pleine Guerre Froide. La machine infernale génère une énergie particulièrement vicieuse ; elle altère les conduits électroniques jusqu'à paralyser ordinateurs, voitures, trains, avions, jusqu'à couper les lignes téléphoniques. Qui possède cette arme peut dominer le monde ; c'est le but de Janus. Bien que les autorités russes fassent porter le chapeau de son vol par des indépendantistes sibériens, James Bond n'est pas dupe. Ses informations l'amènent aux portes de Janus, à Saint -Petesbourg, aux côtés de la belle Natalya (Izabella Scorupco, une Polonaise devenue mannequin puis chanteuse), survivante au massacre des occupants de Severnaya. Spécialiste en programme informatique, elle sera d'un grand secours à un James Bond désireux de venger l'assassinat de Trevelyan...



■ Un instrument de mort volant, une superbe créature sous le casque et sous la combinaison : un aperçu rapide de **GoldenEye** ■

■ Un hélicoptère ultra-sophistiqué pour des méchants très ambitieux ■

De Puerto Rico à Saint-Petesbourg en passant par Monte Carlo et la base de bombardiers désaffectée de Leavesden, **GoldenEye** assure le côté touristique et exotique demandé à tout **James Bond**. Un détail d'importance, aussi capital que les girls que le film promet moins godiches, moins décoratives que par le passé : de vrais personnages féminins au lieu du gibier habituel à destination exclusive du lit de 007. Un 007 légèrement différent de celui incarné par Timothy Dalton. Taillé pour le personnifier, Pierce Brosnan le décrit *"plus dur, mais doté de davantage d'humour"*. Un retour au machisme triomphant de Sean Connery ? Il est vrai que, gamin, Pierce Brosnan est tombé en pâmoison à la projection de **Goldfinger**. Depuis, il ne rêvait que de lui chiper son smoking, son Walter PPK, son Martini Dry... Et James Bond, Pierce Brosnan devrait le rester pour au moins trois films. A 44 ans, il paraît bien parti pour une longévité bondienne autrement plus conséquente que celle de l'infortuné Timothy Dalton.

■ **Marc TOULLEC** ■

THE QUICK AND THE DEAD

Que Sam Raimi produise CHASSE À L'HOMME, rien que de très normal. Mais que le petit génie de EVIL DEAD I et II enfourche les bourrins d'un western féministe avec Sharon Stone, là on s'interroge. Mais s'il a mûri, Sam Raimi reste fidèle à son style. Un style inimitable mis au service d'une histoire simple, tragique et baroque.

Sam Raimi, on ne l'attendait pas vraiment là, dans les plaines du Far West. Sur la chasse gardée de Clint Eastwood, des quelques irréductibles du western, des gens comme Kevin Costner. On ne l'attendait pas plus que Sharon Stone, le sex-symbol de l'Hollywood des années 90. Mais, en tombant sur le scénario de **The Quick and the Dead**, autant Sharon Stone que Sam Raimi, la croqueuse d'hommes de **Basic Instinct** et le pourfendeur de zombies des **Evil Dead**, regardent dans la même direction, liés par un coup de cœur pour une histoire belle, dure, violente et passionnelle. Désormais, l'un ne pouvait plus se passer de l'autre. *"Sam Raimi, plus que la plupart des metteurs en scène que j'ai rencontrés, est le seul à pouvoir adapter les vieilles règles du western à la sensibilité du 21ème siècle. Sam est un vrai visionnaire. Sans lui à la réalisation de* ***The Quick and the Dead****, je n'aurais jamais tourné le film"*. Et la comédienne de confier que le côté adolescent retardé du jeune cinéaste contribua largement à rendre le travail sur le plateau joyeux, stimulant. Qu'elle dût également se conduire avec lui comme une mère avec son rejeton. Sharon Stone a 37 ans, Sam Raimi seulement un printemps de moins. *"Sharon et moi n'étions d'accord sur rien. Mais nos différends s'avéraient très sains, très constructifs. En fait, elle était la patronne sur le film. C'est elle qui m'a engagé. Elle avait obtenu auprès du studio un vrai droit de regard sur le choix du metteur en scène. Je ne cache pas que nous nous sommes parfois heurtés. Un jour, Sharon m'a annoncé : "Tu sais, ton chef opérateur n'est pas bon du tout. Débarrassons-nous en !". Pas facile à encaisser. A mon tour, j'ai dû virer sa costumière... Toutefois, nous avons conjointement trouvé la meilleure façon de travailler l'un avec l'autre. Tous nos conflits, nos échanges de points de vue émanaient de problèmes valides. Sharon affirmait, entre autres, que telle séquence tournée n'apportait rien au film et qu'il fallait l'exclure du montage définitif. Au final, elle avait toujours raison"*. Bel exemple d'humilité de la part de Sam Raimi, seul et unique choix d'une Sharon Stone en rupture d'engagements aussi stériles et mercantiles que **Sliver** et **Intersection**, le triste remake hollywoodien des **Choses de la Vie**. *"Sharon Stone est une femme très dynamique, intelligente et qui possède un solide caractère. J'entends par là qu'elle n'apprécie vraiment pas d'être traitée de la manière dont les Américains traitent les femmes. Généralement, ils les écoutent en disant : "Ouais, ouais, d'accord... Mais voilà comment nous allons procéder !". Sharon ne l'accepte pas. Elle exige le même respect que celui accordé aux hommes par les hommes, ce qui choque assez les types avec qui elle travaille. Ils s'attendent à pouvoir la traiter comme une femme et c'est loin d'être le cas. Une période d'ajustement leur est nécessaire pour modifier leur attitude"* rapporte Sam Raimi concernant sa productrice et comédienne.

L'une des séquences tombées dans les corbeilles de la salle de montage est une scène d'amour très chaude, attendue et prévisible lorsque Sharon Stone domine un générique.



■ De gauche à droite : Cort (Russel Love), Ellen (Sharon Stone), Hérode (Gene Hackman) et Kid (Leonard DiCaprio). Un instant de répit avant l'enfer ■



■ Kid, le plus jeune des pistoleros de Redemption ■

"Cette scène existe. En fait, il ne s'agit pas vraiment de sexe, mais de tendresse, d'instants romantiques. Vu les circonstances des événements, elle paraissait logique sur le papier. Cort et Ellen subissant le même désespoir à la veille du duel, il semblait logique qu'ils se réconfortent mutuellement. En visionnant cette scène, j'ai réalisé que c'était Sharon Stone telle le public la désirait qui apparaissait à l'écran. Ce n'était plus son personnage. Les gens s'attendaient à ces quelques minutes torrides, d'autant que Sharon avait déjà répondu positivement à leur souhait dans plusieurs films. Cela constituait un obstacle. Inclure cette séquence uniquement pour ne pas décevoir l'attente du public gênait la progression du scénario. Bien qu'elle ait pu fonctionner telle que nous l'avions conçue, j'ai choisi de l'éliminer. De plus, la crédibilité du comportement des deux personnages ne la justifiait pas ; leur relation n'est pas physique. Ellen et Cort possèdent dans cette ville les deux seules âmes qui ne soient pas pourries, corrompues".

Pour ceux qui espéraient l'équivalent de la douche Sharon Stone/ Sylvester Stallone dans **L'Expert**, **The Quick and the Dead** constitue forcément une expérience frustrante. Dans **The Quick and the Dead**, Sharon Stone ne se promène pas nue, ne se découvre pas d'un fil. Son personnage ne le justifie pas, d'autant que la star tenait à tout prix à ne pas tomber dans les pièges inhérents à la présence d'une femme dans un western. *"Les femmes dans les westerns sont généralement des femmes de petite vertu, ou en passe de le devenir. Ou, à contrario, des modèles de vertu. Ellen est aussi forte, intelligente et habile que n'importe quel homme sur le chemin de la rédemption. Il m'a été très facile d'incarner Ellen car sa personnalité se rapproche énormément de la mienne. C'en était même presque troublant, embarrassant sur le plateau"*.

Qui est donc cette belle Ellen ? Une justicière, une exterminatrice de méchants pistoleros dans une bourgade rongée par le vice, la réplique féminine de "l'homme sans nom" de **Pour une Poignée de Dollars**... Les choses ne sont pas aussi simples que cela. *"Ellen vise un objectif simple. Elle imagine que peu après être arrivée en ville, elle tuera Herod avant de repartir paisiblement sur son cheval. Seulement, une fois face à celui qui a détruit son existence, elle panique. Elle prend conscience de la complexité de sa mission et doit vaincre ses démons intérieurs avant d'affronter ce véritable monstre qu'est Hérode"* témoigne une Sharon Stone qui évite de

se la jouer macho woman, combinaison de Clint Eastwood et de John Wayne. Un concept idiot dans lequel aurait sombré le premier faiseur venu. Aux antipodes, Sharon Stone a l'intelligence de rester femme tout au long de l'action, de ne pas plagier les hommes dans leur comportement. Lorsque Ellen avale un verre de whisky, le tord-boyaux lui lamine le tube digestif. Lorsque Ellen tire sur le cigarillo, la fumée nauséeuse lui extirpe des grimaces... Et Ellen doute sans cesse de sa rapidité à dégainer, à viser juste. Elle tombe même, un instant, sous le charme ambigu de l'homme à abattre. Un type qui connaît les bonnes manières, raffiné, qui sait recevoir une dame. Un monstre toutefois, qui règne sans partage sur Redemption, qui soumet ses habitants à la loi du Talion. Et qui, tous les ans, organise ce concours de duel au pistolet. Tous les tireurs de la région y affluent, autant appâtés par le titre que par les 100.000 dollars de récompense, un magot que Herod empoche inévitablement après qu'une vingtaine de cadavres aient enrichi le croquemort. Hantée par le souvenir de l'assassinat de son père shérif, Ellen lui fait face. Seule ? Non. A ses côtés se trouve Cort, celui qu'elle aura sauvé du lynchage dans le saloon de Redemption. Cort, l'ancien bras droit de Hérode...

"Hérode s'est créé son propre monde avec Redemption. Il est persuadé que tous les hommes sont des animaux, qu'ils suivent uniquement leurs instincts les plus primaires. Il a ainsi conçu un environnement où s'épanouit sa conception de la vie. Cependant, son ex-complice, Cort, réalise qu'il possède une fibre morale, qu'il ne doit plus tuer, qu'il s'agit là d'un acte immoral. Cort quitte donc la ville, oublie



■ Sam Raimi : à 35 ans, il réalise un chef-d'œuvre dédié à Sergio Leone ! ■

son passé de tueur et devient prêtre. Sa conversion rend Hérode furieux. Il ne supporte pas que quelqu'un se dise meilleur que lui et soit un défi à ses théories existentielles. Hérode s'ingénie donc à prouver que Cort est un fauve aussi cruel, aussi menteur que lui. Pour cela, il le ramène à Redemption, et lui offre soit de mourir, soit de tuer de nouveau. Hérode ne se trompe pas : Cort dégaine, bafoue sa foi. Le fait qu'Hérode parvienne à ses fins me paraît capital, même s'il n'a qu'à moitié raison. Cort n'est ni un saint ni un tueur ; il se situe entre les deux. A la fin, il trouve même le point d'équilibre puisqu'il épingle l'étoile de shérif à sa veste. L'homme qui sait utiliser la force de façon judicieuse peut accomplir le bien et le mal. Hérode et Cort expriment chacun une moitié de vérité". Une tirade de Sam Raimi qui en dit long sur les implications de **The Quick and the Dead**, ses ambiguïtés, ses doutes sur le manichéisme traditionnel de la lutte du bien contre le mal. Nous ne sommes vraiment pas dans un western classique, un western hollywoodien dont le héros sans peur et sans reproche abat les uns après les autres les affreux qui viennent troubler l'ordre public. Mais sous le règne d'Hérode dans Redemption, la présence du mal se fait si forte que même le fils, Kid, défie son père dans un duel dont l'issue ne saurait tourner à son avantage.

"Hérode a été marié. Mais il fut à ce point odieux avec sa femme enceinte qu'il lui a déclaré que l'enfant qu'elle attendait n'était pas de lui. Après la naissance du gosse, il l'a tuée. Son fils, il ne l'a pas reconnu. Voilà pourquoi, plus que tout au monde, Kid désire être accepté par son père. Il veut trouver sa place dans son univers, gagner son respect en devenant le tireur le plus rapide du tournoi. Cela ne marche pas car Hérode ne laisse jamais transparaître le moindre de ses sentiments pour son fils. Pour lui, ce ne sont que des faiblesses. Manifester des émotions humaines serait, selon lui, tomber dans le piège de Cort, afficher un amour qui le rendrait plus faible. Sa conception de la vie perdrait de sa légitimité. Tout logiquement, il nie l'existence de Kid en tant que fils. Kid en souffre". Et, inévitablement, selon l'abominable hasard qui régit les duels, Kid affronte Hérode. Un moment parmi les plus durs de **The Quick and the Dead**, surtout que Gene Hackman porte très haut le niveau de son interprétation. Plus haut encore que dans **Impitoyable.** *"La vision, très juste d'ailleurs, que Gene Hackman avait de Hérode était celle d'un être malfaisant, cruel. D'un être qui faisait tout pour rabaisser ses semblables le plus possible. Cependant, Gene Hackman n'a pas construit son personnage en le diabolisant à outrance. Au contraire, il s'est employé à l'humaniser, à en faire* ■ ■ ■

■ Chevelure défaite, ville à l'état de brasier, pistolet au poing... L'utime duel d'un film qui en compte treize ! ■



■ Un gunfight mémorable sous une pluie battante ■

■ ■ ■ *un homme réel, crédible, et non une incarnation fantasque de Satan. Une approche très intéressante, très efficace puisqu'elle a pour effet de rendre Hérode plus monstrueux encore. Plus monstrueux parce que humain. Parce que vous vous rendez finalement compte qu'il est un homme normal"* conclut Sam Raimi sur cette figure despotique, laissant les candidats au titre du meilleur tireur s'entretuer avant d'abattre lui-même le lauréat.

Nous sommes dans un western différent, en rupture du genre. Un western-spaghetti aromatisé d'une forte dose de tragédie grecque, imaginé par un scénariste anglais, Simon Moore, qui n'a jamais mis les pieds aux Etats-Unis avant d'écrire **The Quick and the Dead**.
*"**The Quick and the Dead** prend pour cadre le Vieil Ouest de nos rêves. Le réalisme historique n'était pas notre but. Nous n'étions pas là pour tourner un documentaire sur la vie quotidienne au siècle dernier. Ici, nous sommes nettement plus prêts de Sergio Leone que de John Ford"*. Sam Raimi ne ment pas. Son western s'inspire ouvertement des chefs-d'œuvre italiens du genre. Il y a du **Il Était une Fois dans l'Ouest** dans les flashes-back qui harcèlent la mémoire de Sharon Stone. Il y a du **Keoma** dans le personnage de Cort, dans son calvaire. Du Ennio Morricone dans la musique d'Alan Silvestri. Et il y a surtout de **L'Homme des Hautes Plaines** dans la vengeance purificatrice de l'héroïne. Même entrée en matière, même peinture d'une ville crasseuse qui finit, par le feu, par ressembler aux enfers... L'ombre du grand Clint Eastwood plane sur **The Quick and the Dead**, baroque, surréaliste comme il se doit dans l'expression des stéréotypes.
*"Des influences dans **The Quick and the Dead** ? Je suppose car tout, dans le western, a déjà été filmé, montré cent fois. Néanmoins, nous avons tenté d'y ajouter un petit quelque chose d'original. Dans les sixties, Sergio Leone a élevé le genre à un niveau vierge jusqu'alors, en l'intensifiant, en l'"hyper-musclant". J'ai grandi avec cette conception du western. C'est également ce que Simon Moore, le scénariste, a voulu accomplir : prendre un western classique à la John Ford, l'assaisonner à la sauce Sergio Leone, mais recette années 90, en condensant l'action au maximum"*. En ne laissant subsister aucun temps mort. En ne filmant aucun des 13 duels qui émaillent l'intrigue comme le précédent. Une gageure.
*"A **The Quick and the Dead**, nous avons essayé de donner une tonalité propre, unique. Une attitude qui n'était pas sans poser quelques problèmes dont, celui à priori insurmontable, des duels. Comment devions-nous les aborder afin qu'ils ne soient pas répétitifs ? Il fallait impérativement leur donner une identité qui colle à celle des adversaires, les filmer selon un style, un espace visuel sans cesse renouvelé. Par exemple, lorsque le duel met en présence Sharon Stone et un autre candidat, il est nécessaire que le spectateur soit mis à sa place, qu'il s'identifie à elle, qu'il adopte son point de vue, qu'il sache ce qui lui passe par la tête. Dans un cadre visuel bien entendu, mais également sonore. Lorsque survient l'affrontement entre Ellen et Cort, nous tenions aussi à ce que les spectateurs s'interrogent sur l'issue du duel, que des indices les aiguillent dans l'une des deux directions. Donc, nous avons équilibré la scène, le cadre entre les deux protagonistes. En fonction des belligérants, de la tension, nous avons varié au maximum les approches"*. Et avec quelle maestria ! Toujours à partir de l'heure, la même pour tous les duels, indiquée par la bruyante et imposante horloge de Redemption.

Kid contre un pistolero scandinave, Kid contre Hérode, le mythomane Hanlon contre Hérode, Ellen contre Cort, Cort contre un Indien à l'épreuve des balles, Ellen contre une brute épaisse et libidineuse... Des combinaisons riches comme jamais western n'en avait encore vu sur un écran de cinéma. Si les résultats ne font jamais de doute, Sam Raimi varie à l'infini l'art et la manière de décrire un face à face entre deux pistoleros. Sans jamais copier Sergio Leone. Les duels, il les adapte à la "patte" qui contribue tant à la réussite des deux premiers **Evil Dead**. *"J'avais prévu des duels encore plus démesurés que ceux tournés. Des scènes encore plus folles, plus délirantes que celle où vous voyez le vainqueur à travers le trou énorme causé par la balle qui traverse la tête d'un des participants. Malheureusement, les responsables du studio n'étaient pas très réceptifs à cette façon de filmer. Toutefois, dès le départ, il était admis que les rayons du soleil passeraient à travers les blessures. La production n'appréciait pas trop mes débordements, mais ne m'a pas demandé de les supprimer après avoir constaté que ces images ne laissaient aucun spectateur passif. Après tout, s'ils m'ont engagé, ce n'est pas pour je donne dans l'académisme, la sobriété"*.
Pourtant, d'une certaine façon, Sam Raimi verse dans la sobriété car ses folies techniques, les mouvements aériens de sa caméra, ne sont jamais là pour en mettre plein les mirettes, plein la vue. Et masquer, par la virtuosité, les carences du scénario, l'absence d'épaisseur des protagonistes. Tout ça, ce qui fait un bon film, le scénario de Simon Moore le contenait. *"A aucun moment, je ne suis intervenu sur le script bien qu'il me soit très inhabituel de travailler sur un manuscrit que je n'ai pas moi-même rédigé. J'ai "compensé" en questionnant Simon Moore sans relâche. Afin de mieux comprendre les dialogues. Nous sommes restés cloîtrés trois semaines, à disséquer le scénario. Les comportements, les motivations, les différentes facettes de toutes les personnalités mises en scène. Je me devais de les comprendre parfaitement, intimement. Ce procédé m'a demandé du temps, mais le transfert des connaissances de Simon Moore dans mon travail d'illustrateur était une nécessité afin que je ne trahisse pas ses intentions"*. Elles ne sont pas trahies, ces intentions. Au contraire, sublimées par une mise en scène qui alterne harmonieusement des plages de délire graphique et des moments de franche gravité, où il ne s'agit plus de rire, mais de partager la douleur, les incertitudes d'Ellen, sa volonté d'aller jusqu'au bout de la vengeance après avoir failli tourner définitivement les talons et laisser le crime impuni.
Avec **The Quick and the Dead**, Sam Raimi gagne en maturité. Il gagne aussi la considération de ceux qui cherchaient un héritier au père du western-spaghetti. Il l'ont trouvé avec l'auteur des **Evil Dead**. Avec l'appui d'une comédienne qui surpasse brutalement son statut de sex-symbol car Sharon Stone porte encore mieux les bottes, le jean, le colt et le stetson que sa tenue d'Eve.

■ Olivier ALBIN & Marc TOULLEC ■



■ Hérode et ses anges gardiens, ou le despote et sa garde prétorienne ■



■ *Sharon Stone : jamais elle n'a été aussi belle, aussi convaincante, aussi touchante que dans* ***The Quick and the Dead****. Une entrée remarquable au panthéon des géants du western* ■

THE



■ Jeffrey (Chow Yun Fat), le "Killer" : un professionnel du meurtre honorant sont ultime contrat ■

Événement : la sortie, attendue depuis cinq ans, du chef-d'œuvre de John Woo !

KILLER

Une église assaillie par une horde de mafieux. Au milieu d'une grêle de balles, THE KILLER distribue la mort. Avec calme.

THE KILLER... Plus que tous les autres films de John Woo, vous avez attendu celui-là, tant il était devenu mythique. Vous l'avez attendu ? Vous avez eu raison !

Depuis sa sortie à Hong Kong en 1989, il ne s'est probablement pas passé deux mois sans que vous entendiez parler d'une manière ou d'une autre de ce film hallucinant. A longueur d'articles, vous avez vu au fil des ans des journalistes se liquéfier d'admiration devant une œuvre qui se refusait à vous, à cause de très nébuleux problèmes de droits, aujourd'hui enfin résolus. La situation du **Killer** de John Woo est donc tout à fait singulière, puisque pour la première fois sans doute dans l'histoire récente du cinéma de genre, un «classique» vous parvient après que vous en ayez subi à de très nombreuses reprises les influences, particulièrement dans une bonne majorité des films célébrés en ces pages. Bruce Willis mitraillant allongé sur le sol dans **58 Minutes pour Vivre** ? **The Killer**. Mel Gibson courant en vidant des Beretta brandis à chaque main dans **L'Arme Fatale 2** ? **The Killer**. Brandon Lee virevoltant les armes à la main lors de la très surestimée scène de gunfight de **The Crow** ? **The Killer**, encore et toujours. On pourrait ainsi multiplier les exemples à l'infini, tant le cinéma américain semble avoir trouvé dans cet étrange polar hong kongais matière à ranimer la flamme d'un genre sérieusement fatigué. L'apothéose de cette influence imparable de **The Killer** provenant probablement du cinéma de Tarantino, qui résonne régulièrement comme un chant d'amour au cinéma de Monsieur Woo.

Évidemment, le fait d'avoir été maintes fois copié ne fait pas pour autant de **The Killer** un «classique objectif». On pourra ainsi avancer que Woo n'est peut-être que l'initiateur d'une nouvelle vision d'un genre, vision elle-même tributaire d'influences aussi bien thématiques que techniques reconnues sans honte par l'auteur lui-même.

Dès qu'il évoque **The Killer**, Monsieur Woo déclare en effet avoir voulu signer un hommage à Jean-Pierre Melville, à Martin Scorsese, mais aussi à François Truffaut et à Sam Peckinpah. Sans remettre en aucune façon en cause la volonté de l'auteur d'avoir voulu honorer ses maîtres, on peut cependant avancer que malgré les déclarations de son auteur, **The Killer** n'est en rien un film «melvillien». Si l'on suit le postulat de John Woo, **The Killer** serait donc un prolongement au **Samouraï** de Melville ; John, le tueur campé par Chow Yun Fat étant un reflet direct du Jeff Costello composé par Alain Delon. Or, rapidement, on remarquera que très profondément, les deux personnages sont en (presque) totale opposition. Là où le Samouraï est un être muré dans sa solitude, un spectre en devenir contemplant l'humanité d'un regard déjà mort, le Killer est un romantique brisé, un chevalier en quête de l'amour d'une chanteuse aveugle, vers lequel tous les personnages du film tendent à s'identifier. Tout le contraire donc du cinéma de Melville. L'influence du maître de la rue Jenner n'est donc plus ici exclusivement qu'une question d'attitude graphique du personnage, directement issue des bases même du cinéma de genre. C'est dans ce paradoxe que réside une partie du génie de John Woo. Chez lui jamais de citation, mais une réinterprétation «sentimentalisée» de la thématique des maîtres qu'il admire.

Plus étonnant encore, ce concept brillant d'une réinterprétation décalée fonctionne d'une façon équivalente dans les références techniques du maître. Il y a lors du final de **The Killer** une séquence d'une beauté fulgurante dans laquelle les visages du flic et du tueur se figent sur un sourire partagé. Cet arrêt sur image est selon Woo un hommage au **Jules et Jim** de Truffaut, qui utilisait un procédé équivalent. Il y a donc là encore une utilisation «sentimentale» des procédés techniques : Woo se réfère régulièrement à des séquences majeures de ses films préférés, en récupère les plus belles trouvailles techniques pour les ramener sous un angle totalement différent. Une option induisant qu'il n'y a jamais de clins d'œil cinéphiliques chez Woo, qui est, on le voit jusque dans l'utilisation des influences, un cinéaste totalement novateur. En utilisant l'aspect «exotique» des références occidentales, John Woo amène ainsi le public mondial à accepter les codes narratifs particuliers au cinéma de Hong Kong. Alternant scènes romantiques ultra-dramatisées et séquences d'action frénétiques et ultra-chorégraphiées, **The Killer** se pose donc comme un véritable manifeste du cinéma cantonnais moderne tout en restant toujours accessible à une audience ignorant cette cinématographie.

En cela, Woo réussit ce que seul Kurosawa avait construit avant lui : la réconciliation de tous les publics autour d'une œuvre conservant pourtant totalement ses spécificités culturelles. **The Killer** est donc bien un classique. Vous allez découvrir l'un des plus grands films du monde. Vous allez voir les plus hallucinants gunfights jamais filmés. Vous allez partager les tourments du tueur jusqu'au tréfonds de votre âme. Dans les semaines qui suivront, il y aura des moments où vous en viendrez à détester ce film pour être si fort, parce qu'il ne vous quittera jamais plus. La passion est exigeante...
Car dans la vie d'un cinéphile il y a «l'avant» et «l'après» **The Killer**.

■ **Julien CARBON** □

Metropolitan Filmexport présente Chow Yun Fat & Danny Lee dans une production **Film Workshop/Magnum Films** ***THE KILLER*** (Hong Kong - 1989) avec Sally Yeh - Chu Kong - Kenneth Tsang - Shing Fui On **photographie de** Wong Wing Heng **musique de** Lowell Lo **produit par** Tsui Hark **écrit et réalisé par** John Woo
3 mai 1995 **1 h 50**

Naissance d'un

Les tournages de John Woo, c'est régulièrement du trois mille balles par jour. Calibre 45 bien sûr. Enfilez votre long manteau, cachez vos yeux derrière des lunettes noires et revenez avec nous sur la genèse de THE KILLER. Vous y trouverez la confirmation qu'à Hong Kong, le cinéma est encore et toujours un miracle ! Action !

Hong Kong. Automne 1987. Au centre du quartier populaire de Mongkok, une foule compacte attend depuis des heures l'ouverture d'une des plus importantes salle de cinéma du secteur. Dans la file règne une atmosphère de liesse, une surexcitation presque tangible. Quelques minutes plus tard, le public découvrira **Le Syndicat du Crime 2**, la suite attendue du plus grand succès de l'histoire du cinéma de Hong Kong, mais surtout le nouveau film du duo John Woo-Chow Yun Fat. En quelques jours, l'audience locale fera une fois de plus exploser tous les records de fréquentations...

Paradoxalement, alors qu'il est adulé par ses pairs comme par le public, John Woo, considéré à l'époque comme le nouvel empereur du box-office traverse à cette époque une crise particulièrement difficile à surmonter. En premier lieu parce qu'il est très peu satisfait du deuxième volet de la saga des **Syndicat du Crime**, qu'il vient d'achever sous la pression de son producteur, Tsui Hark. Bien que l'hypothèse n'ait jamais été réellement confirmée par les deux hommes, ils semblerait que de nombreux «différends artistiques» soient en effet apparus à l'occasion du tournage du **Syndicat du Crime 2**, entre un Tsui désireux selon ses habitudes de jouer la carte de la surenchère, et un Woo voulant tirer la saga vers les sommets brumeux d'un cinéma chevaleresque, pimenté de romantisme noir. Présentés comme les meilleurs amis du monde, (Tsui avait permis à Woo de sortir des limbes où il stagnait depuis des années) les deux plus grands cinéastes de la colonie ont depuis ce film de plus en plus de difficultés à travailler conjointement à la mise en place d'une nouvelle production.

Très absurdement, alors que son dernier né prend en deux jours la tête du box-office local, Monsieur John voit ses nouveaux projets systématiquement refusés par un Tsui Hark sans doute assez exaspéré par le succès marmoréen de son poulain. Trois de ses scénarios vont ainsi passer en quelques semaines à la trappe. Le premier d'entre eux conte sur le mode d'un thriller élégant l'histoire d'un trio de voleurs opérant dans les grands musées du monde. Verdict de Tsui : trop cher ! (Woo tournera finalement le film en 91, sous le titre de **Once a Thief**). Le deuxième script ne connaîtra pas plus de succès, bien qu'il s'agisse pourtant des premières bases d'un **Syndicat du Crime 3**. S'appuyant sur les événements survenus à Hong Kong et au Vietnam en 67, John Woo présente dans cette «prequelle» la jeunesse des héros de la saga, entraînés malgré eux dans une odyssée noire et ultra-violente. Vous avez bien sûr reconnu ici les éléments qui composeront en 90 le génial **Une Balle dans la Tête**. Entre-temps, Tsui Hark allait récupérer la trame générale du script refusé à Woo pour signer sans complexe en 89 son... **Syndicat du Crime 3**. A Hong Kong, rien ne se perd !

En désespoir de cause, Woo propose alors à Tsui un embryon d'histoire : l'odyssée christique d'un tueur aveuglant accidentellement une jeune femme, et décidant d'accepter une ultime mission pour payer l'opération qui lui rendra la vue : **The Killer**. Nouvel échec. John Woo ressentira durement, plus encore que sur les autres synopsis, le rejet sans appel de Tsui Hark. En effet, **The Killer** était un projet qu'il portait en lui depuis des années, très exactement depuis ses tout débuts de réalisateur à la *Golden Harvest* en 1973, désirant depuis cette



Le flic et le tueur : Lee (Danny Lee) et Jeffrey (Chow Yun Fat), rivaux puis alliés

Tueur !


■ Sydney (Chu Kong), l'agent du tueur Jeffrey, en très mauvaise posture ■


■ Jeffrey et son instrument de travail favori, un outil que l'on soigne avec amour ■

époque signer un hommage à Jean-Pierre Melville, dont il découvrit les films à Hong Kong à la fin des années 60. La fascination de Woo pour notre plus grand cinéaste, longtemps enfouie, s'était transformée au fil des années en un véritable «culte», comme il le confie : *«J'ai toujours pensé avoir beaucoup de points communs avec Melville. C'est un tigre silencieux, un romantique désespéré. Pour lui les idées de justice, d'amitié passent plus haut que tout le reste. Durant toute ma jeunesse ses personnages m'ont aidé à traverser bien des épreuves. C'est un maître»*. Bouleversé par l'œuvre du maître de la rue Jenner, Monsieur John avait en fait dès les années 70 tenté d'imposer l'idée d'un polar «melvillien» à Hong Kong. Malheureusement, il dut se plier à une dictature du système qui lui imposa durant près de treize ans de réaliser des comédies et des kung fu souvent sans intérêt. Enfin, en 86, **Le Syndicat du Crime** avait permis à Woo de poser les premières bases du «néo-polar» chinois, terme réducteur sous lequel on désigna aussitôt son cinéma.

Cependant il convient de noter que dès 1978, apparaissait déjà dans l'œuvre de John Woo l'esquisse du chef-d'œuvre qu'allait être **The Killer**. Dans **Last Hurrah for Chivalry**, un film de sabre dans la lignée directe de son maître Chang Cheh, opus grandiose qu'il faudra bien un jour se décider à sortir en France, Woo montrait deux épéistes s'associer pour détruire un despote cruel. Les deux héros, dissemblables mais défendant les mêmes valeurs, assaillaient une forteresse peuplée d'étranges ninjas vêtus de blanc, et menaient la bataille finale dans un temple rempli de chandelles...

Cette esquisse brillante de **The Killer**, Woo refusa longtemps d'en parler, même si aujourd'hui, il confirme les liens entre les deux œuvres : *«C'est vrai qu'il existe beaucoup de points communs entre **Last Hurrah for Chivalry** et **The Killer**. Les thèmes sont très proches, même si sur bien des points il reste encore dans la lignée des films de sabre traditionnels de Hong Kong. Si j'hésite souvent à l'aborder lors des interviews, c'est en premier lieu parce que tout le monde a oublié le film, et puis peut-être aussi parce que j'ai toujours un peu peur que le public occidental n'accepte pas vraiment les films de chevalerie chinoise»*. Ils les acceptent, Monsieur John, il les acceptent. Mais ceci est une autre histoire...

Revenons donc à cette fin d'année 88. Son projet fétiche refusé, Woo traverse alors une période de dépression terrible. Lors d'une discussion avec Chow Yun Fat, qu'il a installé comme la plus grande star de la colonie, le cinéaste brisé évoque avec amertume la trame de son **Killer** tué dans l'œuf. Enthousiasmé, l'acteur, qui voit là l'occasion de rendre hommage à l'idole de son adolescence, Alain Delon, décide de tout mettre en œuvre pour faire aboutir le projet. A cet effet, il contacte donc la *Golden Princess*, un holding chapeautant plusieurs compagnies cinématographiques (dont la *Workshop* de Tsui Hark), afin de les presser de financer le projet sur le champ. Il demeure cependant un problème : ayant signé un contrat d'exclusivité avec la *Golden Princess*, Chow Yun Fat ne doit pas tourner plus de deux films à la fois (une pratique courante à Hong Kong). Or à cette époque, Chow est déjà engagé sur **City War** et **Triad, the Inside Story**, deux honnêtes polars sans grande envergure. Au terme d'une âpre discussion, les pontes de la *Golden Princess* décident devant l'insistance de l'acteur d'agréer à ses souhaits, et somme séance tenante Tsui Hark de produire **The Killer**. La légende est en train de voir le jour.

Doté d'un confortable budget d'une quinzaine de millions de dollars Hong Kong (à peu près 10 millions de francs), le film peut donc enfin démarrer. Autour de Chow Yun Fat dans le rôle principal, John Woo choisit en quelques jours l'interprète du personnage de l'inspecteur fasciné par l'étrange tueur. Il s'agit de Danny Lee, acteur qui débuta dans les années 70 à la *Shaw Brothers*, et s'est spécialisé depuis le début des années 80 dans les rôles de flics musclés. Le choix s'avérera judicieux à plus d'un titre. Excellent comédien, Danny Lee est aussi l'idole des policiers de la colonie (ce qui sera très utile, comme on va le voir), et possède également une compagnie de production, *Magnum Films*, qui entre aussitôt en coproduction sur le film. Reste à trouver le personnage féminin. Pour incarner la douce Jenny, Woo opte après de nombreuses hésitations pour Sally Yeh, une vedette de la chanson révélée au cinéma par Tsui Hark dans deux chefs-d'œuvre absolus : **Shanghaï Blues** et **Pekin Opera Blues**. Brillante chez Tsui, Yeh ne trouvera en fait jamais ■■■


■ Jenny (Sally Yeh) : une chanteuse que Jeffrey rend aveugle par accident ■



Jeffrey criblé de plomb, ruisselant de sang, les deux mains occupées... Une image rentrée dans la légende du polar



De l'art et la manière de cautériser une plaie avec les moyens du bord



Sally et Johnny (Shing Fui On), un fauve indestructible : un meurtre de plus ne lui ferait pas peur

réellement ses marques avec John Woo, qui réduira considérablement un rôle prévu au départ pour être beaucoup plus important. Dommage ?

Ce «cast» de choc réuni, le tournage peut donc enfin débuter. Il va durer exactement 92 jours, étalés sur une période de six mois, Chow Yun Fat devant parallèlement honorer les deux autres contrats prévus ! Comme sur tous les films de Woo, la genèse de **The Killer** sera émaillée d'événements hallucinants, le maître ne reculant devant rien pour mettre au point le plus hallucinant polar de l'histoire locale... L'une des premières scènes du film prévoit ainsi une course poursuite dans un des quartiers les plus animés de la colonie, Causeway Bay. Cette séquence haletante se conclue à l'intérieur d'un tramway, dans lequel Danny Lee doit abattre un dangereux trafiquant d'armes. Problème majeur : il est extrêmement difficile à Hong Kong de tourner en pleine rue, les autorisations étant pratiquement impossibles à obtenir, particulièrement lorsque les séquences impliquent de véritables armes à feu, comme c'est toujours le cas sur les films de John Woo. Qu'à cela ne tienne. Danny Lee use de ses bonnes relations avec la police et John Woo obtient de pouvoir tourner en soirée pendant trois heures seulement. Concerné par les nuisances éventuelles, le réalisateur suggère alors à Danny Lee d'employer pour la séquence une arme factice. L'acteur s'y refuse, ajoutant que les figurants qui l'entourent à l'intérieur du tramway n'étant pas de véritables acteurs, ils ne réagiraient pas correctement, cassant l'impact émotionnel de la scène. Il décide donc d'utiliser un véritable pistolet, et de tirer à blanc. Alors qu'une foule compacte se presse dans les avenues environnantes, Woo démarre le tournage de la scène. La détonation, amplifiée dans l'espace exigu du tram provoque dans la rue un irréversible mouvement de panique, et presqu'instantanément, une horde de policiers se jette sans ménagement sur l'équipe. Il faudra alors toute la diplomatie de Danny Lee pour faire plier les hommes de loi, qui finalement conquis, proposeront même de faire de la figuration ! Miracle...
L'équipe connaîtra un problème analogue lors de la mise en boîte des scènes se déroulant dans l'appartement du Killer, situé dans un des plus vieux quartiers de la ville. Alarmés par les tirs constants, une association de riverains fera interrompre régulièrement la mise en place d'un des plus fabuleux gunfights du film, les forces de l'ordre déboulant sur le plateau au milieu des tirs factices !
Vient ensuite pour Monsieur Woo le moment de tourner ce qui restera l'un des morceaux de bravoure du film : la scène des «Dragon Boats». Cette séquence montre l'exécution par le tueur (embarqué sur un hors-bord) d'un ponte de la mafia, lors d'une course de bateau se déroulant traditionnellement chaque année le 5 juin. Au départ, le cinéaste avait prévu de montrer une véritable guerre sur l'eau, l'intervention du tueur provoquant une panique terrible dans la course, des bateaux richement décorés sombrant irrémédiablement dans les flots. Mais les propriétaires des embarcations refuseront de se plier aux désirs du réalisateur : une superstition ancestrale leur interdit en effet de renverser leurs très précieuses pirogues. Woo doit donc se contenter à l'arrivée de quelques plans rapidement arrachés et d'un lot d'images d'archives, d'une qualité douteuse. Son talent de monteur fera le reste : la séquence est probablement l'une des meilleures du film !

L'étape suivante sera la mise en place d'un des «climax» du film : le gunfight opposant le tueur et le flic à une horde de mafieux dans une villa luxueuse faisant face à la mer. John



■ *Lee arrose généreusement une armée de tueurs dans un lieu de culte transformé en enfer* ■

Woo désire pour cette scène une maison de plain pied, située en haut d'une falaise. Autre point important : la bâtisse doit posséder des portes fenêtres (un élément visuel qui selon le réalisateur rappelle instantanément la France). Évidemment il ne trouvera rien de tout cela, et devra monter la scène dans un pavillon ne correspondant que très lointainement à sa vision. Extrêmement périlleux, ce gunfight anthologique va nécessiter près de 28 jours pour être enfin mis en boîte (soit presque un tiers du tournage total !), à cause des innombrables problèmes de logistique posés par des effets pyrotechniques particulièrement dangereux. Il convient à cet égard de noter que Chow Yun Fat et Danny Lee exécuteront eux-mêmes les cascades les plus dangereuses du film, au mépris des règles de sécurité les plus élémentaires. Pas de doute, il s'agit bien d'un film de Hong Kong !
Si monsieur Woo connut de nombreuses difficultés à trouver «la» maison dont il rêvait pour ce gunfight fou, la concrétisation du final s'avèrera, elle, encore plus problématique. En effet le cinéaste tient ici à trouver une église catholique dans une forêt. Une gageure puisque, comme on peut s'en douter, il y a fort peu d'églises à Hong Kong, et bien sûr aucune située en pleine nature. Après avoir sillonné la ville et les nouveaux territoires, le producteur-comparse Terence Chang convainc finalement John Woo de se rabattre sur une bâtisse en dehors de la ville dans laquelle furent tournés de nombreux films, et d'en maquiller l'extérieur, afin de la faire ressembler à une église. Quant à l'intérieur de la chapelle, il est évidemment entièrement reconstruit en studio, aucun curé au monde ne pouvant raisonnablement accepter le déchaînement de violence prévu par le réalisateur dans un lieu de culte consacré ! Là encore, les désirs de Woo provoqueront des sueurs froides dans le dos de toute l'équipe. Des milliers de dollars passeront dans l'achat de cierges (*«J'ai l'impression qu'on a laissé là la moitié du budget !»* dixit Terence Chang), et le réalisateur fait ériger à grand frais une statue de la vierge destinée à être impitoyablement détruite par les truands...



■ *Un mort, un sentiment, une cascade, une chorégraphie : John Woo multiplie par quatre l'impact d'une image connue* ■

Enfin, après deux bonnes semaines passées dans l'église transformée en enfer des armes, le tournage de **The Killer** arrive donc à son terme, sans que Monsieur Woo ait pu mettre en boîte une séquence de happy end étrange - dans laquelle on voyait Jenny et le flic partir pour les Etats-Unis - à cause d'engagements pris par Sally Yeh, déjà partie pour l'enregistrement d'un nouveau single... Malgré ce contretemps, le film sortira quelques semaines plus tard sur les écrans hong kongais, réalisant un score tout à fait honorable (18 millions de dollars H.K), une performance sans commune mesure cependant avec le succès remporté trois années auparavant par **Le Syndicat du Crime**. Pour le public local, **The Killer** restera donc un simple polar de plus.
Il faudra attendre la projection mythique au marché du film de Cannes (le film sera acheté quasiment partout), et l'engouement progressif de réalisateurs mondiaux pour que cette œuvre hors-norme devienne en quelques mois le plus célèbre opus du cinéma hong kongais.
Une légende.

■ **Julien CARBON** ■

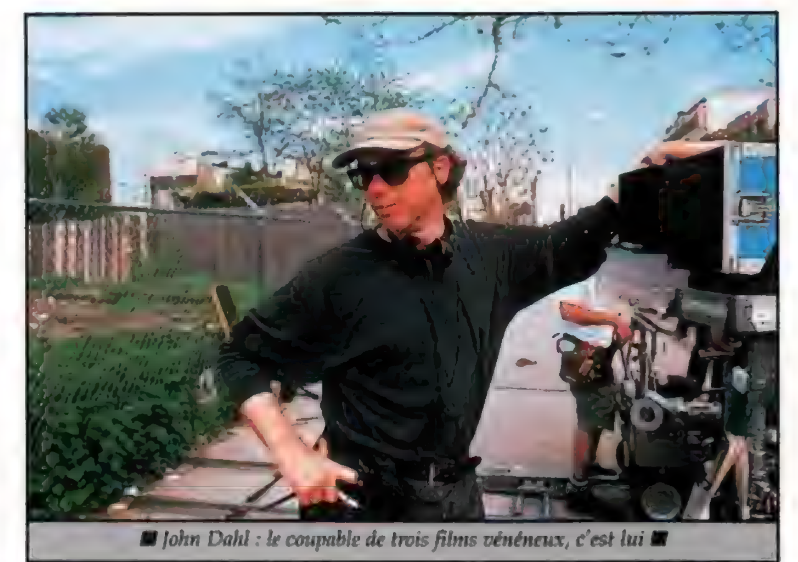
LAST SEDUCTION

Acclamé au Festival du Film Policier de Cognac 1994, LAST SEDUCTION sort enfin. Une attente à la mesure de ce polar pas comme les autres, ingénieux, machiavélique, piquant et sardonique. Un polar qui calque son style sur la personnalité de sa «black héroïne», Bridget Gregory, «la reine des salopes», sensuelle, provocante, intelligente. Une intelligence exclusivement dirigée vers le sexe et le crime. John Dahl s'explique sur le cas de cette vilaine fille jubilatoire dans ses méfaits...

Lorsqu'il sort sur les écrans français (aux Etats-Unis il file directement en vidéo-club), **Kill me Again** détonne. Il détonne dans le paysage 1990 des polars, tous ou presque ralliés à la cause **Arme Fatale**, aux flics par deux et autres recettes forcément hollywoodiennes. En tête de générique : John Dahl. Un nom rigoureusement inconnu, y compris dans le domaine du cinéma. Qui est donc l'excellent Mr. Dahl ? Paul Verhœven et Jonathan Demme le connaissent bien puisque le sieur a gribouillé les story-boards de **RoboCop** et de **Veuve mais pas trop**. Quoi de mieux pour comprendre la mise en scène, enchaîner les plans, donner une dynamique, un rythme à des croquis ? C'est d'ailleurs un story-board illustre qui vaut à John Dahl de convaincre les producteurs de la société *Propaganda* de financer **Kill me Again**. Avant, John Dahl se fait tout de même la main sur un moyen métrage rock, **Here Come the Pugs**, et une ribambelle de clips pour Kool and the Gang, Denise Williams, Jesse Johnson...

Le rock, John Dahl aime ça. Pendant qu'il suit des cours de cinéma à l'Université d'État du Montana, il se produit même comme chanteur et batteur dans une petite formation. Logique que ses trois films aient ce côté rock'n roll qui explique l'intérêt que leur porte Quentin Tarantino. «*J'ai pensé que le cinéma était une très bonne manière de combiner l'art et la musique, ainsi d'ailleurs que de nombreuses autres choses*». Des propos qui pourraient sortir de la bouche du cinéaste de **Pulp Fiction**. A la différence que John Dahl se montre nettement moins bavard. Quoiqu'il en soit, **Kill me Again** connaît chez l'Oncle Sam une carrière nettement moins glorieuse que **Reservoir Dogs**. Sur les grands écrans, il brille par son absence car, à l'époque, Val Kilmer est encore dans la salle d'attente du vedettariat. «*Mes films obéissent à un mode de financement très particulier. **Red Rock West** a été à moitié monté par les pré-ventes à l'étranger. Les distributeurs européens ont immédiatement manifesté leur enthousiasme. Pas les Américains : ils ont carrément ignoré le film malgré les critiques positives qu'il rencontrait un peu partout. Il a fallu qu'un Canadien découvre **Red Rock West** sur les écrans français pour qu'il se passe enfin quelque chose. Il en a acquis les droits pour l'Amérique du Nord, l'a programmé au Festival de Toronto. Voilà pour le début de sa carrière aux Etats-Unis. **Last Seduction** a connu exactement le même parcours. Aucun distributeur américain n'a misé un dollar dans son montage financier. Nous l'avons présenté au Festival de Berlin où il a recueilli autant les suffrages de la critique que du public. Malgré le fait que la chaîne câblée HBO l'avait déjà diffusé, malgré le fait que la cassette était déjà disponible dans le commerce, un distributeur indépendant a pris le risque de le présenter ville par ville. L'opération était encore plus délicate que pour **Red Rock West**, mais ça a marché*». Un vrai conte de fée. Il arrive que la qualité permette l'accès au grand écran, privilège réservé aux majors et à quelques puissants indépendants.

«*Je ne comprends pas vraiment pourquoi le public européen a plébiscité **Red Rock West** et **Kill me Again** à ce point. Peut-être est-il plus apte à répondre à une certaine subtilité ? Je ne dis pas que mes films sont cérébraux au point que les Américains perdent pied. Ce sont avant tout des spectacles, des œuvres distrayantes. Néanmoins, je pense que les Européens acceptent plus facilement des films qui sortent des normes commerciales du moment, des films auxquels ils ne sont pas habitués. Les Américains, trop souvent, se déplacent pour des gros budgets qu'ils ont déjà vus sous un autre titre, ou pour une star dont ils connaissent sur le bout des doigts le registre*".



John Dahl : le coupable de trois films vénéneux, c'est lui

Dès sa première mise en scène, John Dahl pose ses marques. Son genre de prédilection est le polar, un terrain sur lequel il s'installe déjà en 1987 en co-signant le scénario d'une médiocre série B policière, **Private Instigations**, histoire d'un paisible architecte persécuté par des truands convaincus qu'il possède des informations nuisibles à leur business. À **Kill Me Again** succèdent naturellement **Red Rock West** et **Last Seduction**, deux thrillers, deux films noirs. «*Je suis un fan du genre. J'ai vu beaucoup de films noirs modernes, mais la majorité ont un désagréable côté caricatural. Ils utilisent les éternels vieux poncifs. Quand les cinéastes et scénaristes copient les classiques, ils font une grossière erreur et c'est aussi pourquoi j'ai tant aimé l'originalité de l'histoire racontée par Steve Barancik dans **Last Seduction**. Si le film noir m'attire tant, c'est parce qu'on y rencontre des personnages intéressants qui interfèrent dans l'existence des uns des autres. J'aime leur façon de se nuire les uns les autres. Ce sont généralement des gens dangereux, désespérés, dont les motivations demeurent opaques, floues. J'aime le désespoir vers lequel ils glissent irrémédiablement*». John Dahl oublie pourtant l'essentiel dans sa déclaration enflammée. Il oublie les destinataires au féminin, les femmes souvent fatales, toujours vénales. Une espèce redoutable de créatures extérieurement froides, intérieurement chaudes, dont Bridget Gregory, la super-garce de **Last Seduction**, s'impose en icône, en symbole. "*Bizarre parce qu'en l'écrivant, le préparant et le tournant, je ne m'en suis pas aperçu. Je ne me suis jamais posé la moindre question sur la définition que l'on pouvait lui donner. Selon moi, elle n'était qu'un personnage extrême, sans la moindre conscience. Ce n'est qu'après les premières projections de presse que les journalistes ont vu en elle la femme fatale à son stade terminal, son prototype même. Et, là, le statut réel de Bridget nous a paru évident*".

Bridget Gregory, alias Wendy Kroy pour brouiller la piste qui mène à elle, distance en quelques regards, quelques répliques les pires salopes de l'histoire du cinéma. Au barman qui ignore sa présence, elle jette : «Faut sucer pour être servi ici ?». Au type qui la drague, elle rétorque par : «Trouve-toi une gentille vache et fais de jolis veaux». Une fois admis (elle aura préalablement tâté la marchandise), ce dernier devient son "baiseur attitré". Autrement dit, Bridget Gregory inverse les usages. L'homme, dans ses mains, devient objet sexuel. «Je suis la reine des salopes» avoue-t-elle. Pour plaisanter ? À peine, Arsène... Bridget, qui n'a jamais froid ■■■



■ Ambiance Lauren Bacall pour Bridget Gregory (Linda Fiorentino), une femme fatale plus compétitive encore que ses ancêtres sur le marché du crime ■

■ ■ ■ aux yeux, entourloupe un détective noir en le questionnant sur la proverbiale taille de l'organe de reproduction des gens de sa couleur. Une entourloupe irrésistible, mais cruelle pour le débraguetté !

À cette Bridget Gregory, John Dahl dédie **Last Seduction**. Présente dans la quasi-totalité des scènes, elle domine les hommes, les mène là où ça la chante, les trahit, les retourne comme des crêpes selon les noirs desseins qu'elle complote habilement. «*J'aime depuis toujours les femmes fortes. Cela ne me dérange pas de mettre en scène des personnages féminins plus fermes, plus intelligentes que les hommes, même si elles ne sont pas très attachantes. Cela dit, je ne fais aucune généralité. Beaucoup détectent dans ma manière d'aborder les femmes au cinéma un reflet de ma propre personnalité, de ma misogynie. N'importe quoi ! Si j'aime ce type de femmes à l'écran, c'est parce qu'elles génèrent de bons personnages fictifs. D'ailleurs, les femmes approuvent ma démarche ; elles sont satisfaites de voir une comédienne prendre le dessus sur les hommes, cesser d'être une de ces potiches passives que l'on voit si souvent*". Dans **Last Seduction**, aucun risque de confondre Bridget Gregory avec un élément décoratif, une plante posée là pour être belle et la mettre en veilleuse. Un risque non encouru par les héroïnes de **Red Rock West** et **Kill me Again**, des créatures perfides de la même espèce.

Dans **Red Rock West**, Suzanne (Lara Flynn Boyle) double la mise offerte pour son meurtre afin que le prétendu tueur liquide son shérif de mari. Un sacré imbroglio qui se complique lorsque lumière est faite sur l'identité du couple, des braqueurs en possession de presque deux millions de dollars. Pour ramasser l'oseille, Suzanne se rend coupable de duperie, trahison morale, coups assenés à son conjoint agonisant. Elle aurait bien liquidé cet imbécile de Michael si son revolver avait bénéficié d'un chargeur plein.

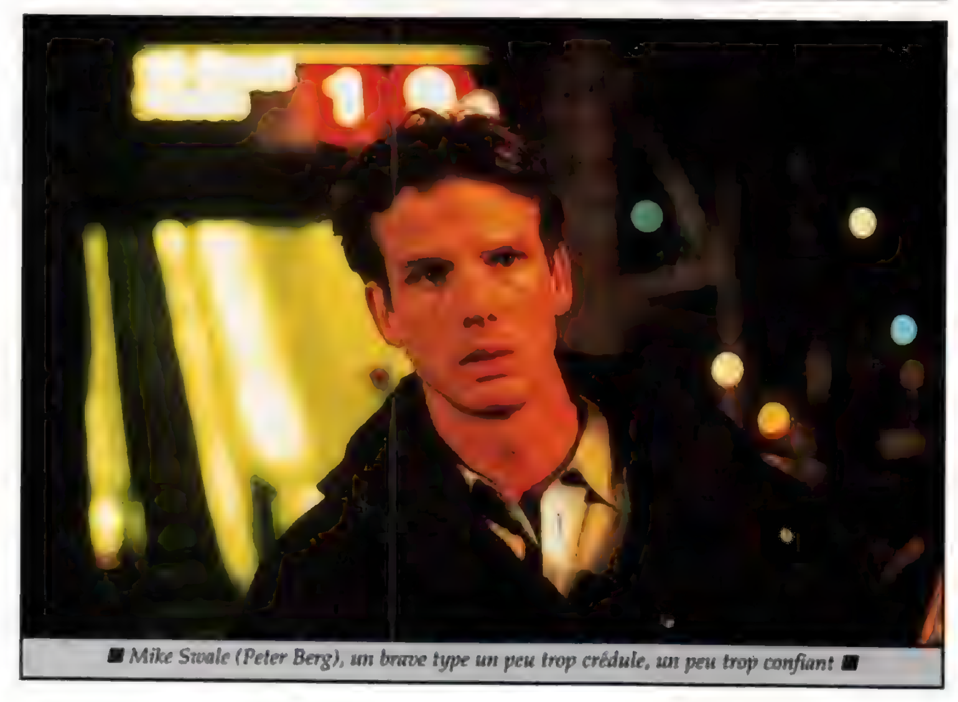
La Fay Forester (Joanne Whalley-Kilmer) de **Kill me Again** mange au même râtelier. Cupide, elle assomme son amant Vince pour lui piquer un magot raflé à un mafioso. Histoire de semer cet ex du genre rancunier, elle propose à un détective boy-scout de falsifier sa mort. Évidemment, la belle plante le privé qui passe pour être son assassin. Quand celui-ci la retrouve, en train de flamber dans un casino, elle lui propose le même marché. La belle est-elle sincère ? Bien sûr que non ! Elle se rabiboche avec Vince, un geste qu'elle n'aura pas le temps de regretter.

Édifiants les portraits de femmes dans les films de John Dahl, non ? «*Elles sont des êtres forts, déterminés, prêts à tout pour réussir, pour obtenir ce qu'elles veulent. Elles manipulent allégrement les hommes, mais elles sont également très impatientes. Ce qu'elles désirent, elles le veulent rapidement. Et par tous les moyens. Pas de problème de conscience chez elles ; il leur est plus facile, plus naturel de commettre un crime, de faire le mal, que d'agir dans les règles, honnêtement*".

À ce sport, Bridget Gregory décroche le pompon. À son médecin marron de mari, elle fait payer chèrement une gifle. Elle lui braque le million de dollars qu'il aura lui-même gagné en vendant des drogues stockées dans son hôpital. Sur la brèche, elle se terre à Beston, soit "Ploucville, le pays des vaches". Sur les conseils de son avocat, un ripoux encore, elle change de nom, décroche un travail de directrice commerciale dans une compagnie d'assurances. À Mike Swale, son "baiseur attitré", elle fait subir un traitement de choix. Pour l'amener à tuer son mari, elle lui monte un bateau machiavélique, à base de femmes battues prêtes à faire éliminer leur salaud de mari pour encaisser la police d'assurance. Par peur de la perdre, et après un petit coup de pouce supplémentaire afin de lui soulager la conscience, Mike rentre dans son jeu...

«*Ce type de manipulation rend un scénario plus divertissant, plus distrayant. Il ne faut surtout pas que les choses soient évidentes dès l'amorce d'une histoire. Comme dans la vie. Important de préserver*

■ *Bridget Gregory, aussi belle que dangereuse : le charme d'un reptile à la peau de femme* ■



■ *Mike Swale (Peter Berg), un brave type un peu trop crédule, un peu trop confiant* ■

*l'incertitude sur le destin des protagonistes. Dans **Last Seduction**, lorsque vous rencontrez Peter Berg, l'interprète de Mike, dans un bar, vous voyez juste un brave type originaire du coin. Impossible de deviner le terrible secret qu'il tente de dissimuler à Bridget. Cela permet de nombreuses ouvertures dans la manipulation».* Un rien grinçant John Dahl, très joueur et très cruel à l'encontre de ses personnages. Un véritable chat qui se pourlèche les babines de voir une chatte se faire les griffes sur des souris à visage d'hommes. Et Mike se jette la tête baissée dans la souricière. *«Malheureusement, on ne peut pas s'empêcher de tomber amoureux. Et ce sont souvent les femmes de ce genre qui nous attirent le plus. Elles possèdent un sacré caractère !».* Parlez-en au flic de **Basic Instinct** prisonnier des maléfices d'une mante religieuse qui pourrait être la sœur de Bridget Gregory. Dans le projet avorté de remake de **Niagara**, John Dahl aurait probablement transformé en plus vache qu'elle ne l'était le personnage de Marylin Monroe !


Un sourire qui inspire confiance ? Méfiance...

Linda Fiorentino prête ses traits, sa silhouette sinueuse à Bridget Gregory. Linda Fiorentino, une inconnue qui ne devrait pas le rester très longtemps. Après la sortie de **Last Seduction**, son téléphone n'a pas cessé de sonner. Un "dring" et William Friedkin lui propose de partager l'affiche de **Jade**, son prochain thriller, avec David Caruso. Longtemps ignorée des studios, Linda Fiorentino n'est pourtant pas tout à fait une débutante. Énigmatique et insaisissable dans **Les Modernes**, sculptrice sado-maso dans **After Hours**, espionne russe dans **Touché !**, photographe chez les hell's angel dans **Fixing the Shadow**... Du bon et du pas bon du tout. *«J'ai adoré Linda Fiorentino dans quelques séries B. Elle a immédiatement compris l'humour du scénario et, en même temps, ses aspects les plus sombres. Vraiment une bonne approche. Elle possède un sens de l'humour qui lui a considérablement facilité la tâche et a apporté beaucoup à son interprétation. Selon moi, Linda est une réminiscence de Barbara Stanwyck, de Lauren Bacall, de toutes ces comédiennes qui s'étaient imposées comme égales des hommes dans les années 40 et 50".* Un joli compliment à l'adresse de l'actrice que John Dahl remarque tout particulièrement dans une série B, **Roses are Dead** de Sam Irvin, où elle personnifie une star de film d'épouvante portée sur la drague, la drogue et la bouteille. Un tempérament de feu, et une brave fille au finish, pour un rôle qui présage la Bridget Gregory de **Last Seduction**.

Pourtant thématiquement très proche de **Kill me Again** et de **Red Rock West**, **Last Seduction** ne naît pas sous la plume de John Dahl. Ce scénario, on le lui propose. *«Il m'a aussitôt enthousiasmé. Selon moi, **Last Seduction** est une comédie noire, voisine de films comme **L'Honneur des Prizzi**, **The Player**. J'admire depuis toujours Alfred Hitchcock, et plus encore Billy Wilder. Depuis que j'habite Los Angeles, j'apprécie encore davantage ses films, surtout **Boulevard du Crépuscule** et **Assurance sur la Mort**. Tout d'un coup, ces histoires évoquent encore plus de choses pour moi, parce qu'elles correspondent à mon nouvel environnement».* Originaire du Montana, John Dahl ne situe jamais ses films à Los Angeles, un cadre que pourrait pourtant lui inspirer son admiration pour Billy Wilder. À la mégalopole californienne, il préfère les bleds paumés, les coins reculés. **Kill me Again**, **Red Rock West** et **Last Seduction** ont un cachet rural qui change agréablement des sempiternels lieux communs de New York, Chicago et Los Angeles. *«J'essaie toujours de situer l'action de mes films dans des sites qui me sont familiers. C'est une garantie d'authenticité pour ce type de film. Si aucun des trois ne se déroule à Los Angeles* (**Kill me Again** et **Red Rock West** ont été tournés dans l'Ouest et **Last Seduction** au Nord de l'État de New York, NDLR), *c'est parce que je tiens à montrer que le danger peut aussi surgir au beau milieu du Nevada que dans un quartier sombre de New York. Je me souviens que sur le plateau de **Red Rock West**, quelqu'un m'a prévenu que le film ne plairait jamais au public des grandes villes parce qu'il se déroulait à la campagne, en plein Wyoming. Et **Red Rock West** a tenu l'affiche 28 semaines à New York".* Le polar agricole, dont le héros est un "redneck" du Texas, a encore de beaux jours devant lui ! Et une drôle de nuit, lorsqu'à l'instar du dindon de **Last Seduction**, il convole en mariage avec une dulcinée bizarrement burnée. Y'a comme une erreur sur le sexe de la mariée !


Bridget dans les rues de Beston : elle ne supporte pas que des inconnus l'abreuvent de «Bonjour» !

Et votre prochain film, après **Last Seduction**, Monsieur Dahl ? Une question qu'il faut poser délicatement au cinéaste, car le film "suivant" n'existe pas. Il a pourtant bien failli prendre forme, ce **Meltdown**, un thriller de science-fiction basé sur un scénario de John Carpenter. Avec Dolph Lundgren pour vedette, dans le rôle d'un flic désabusé à la Mad Max. Un keuf qui, dans ce futur proche, doit délivrer une jeune femme des mains de terroristes reclus dans une centrale nucléaire qu'ils menacent de faire sauter ! *«Les producteurs qui finançaient le film prétendaient avoir réuni le budget nécessaire. Il ne leur manquait plus qu'un distributeur pour les Etats-Unis. En fait, ces gens mentaient ! Pour monter le projet, ils ont vendu les droits à un distributeur, puis à un autre trois jours après. Du coup, l'une des parties lésées a traîné l'affaire devant les tribunaux. Trois jours avant le début des prises de vues en Autriche, toute la production de **Metdown** a été stoppée net du fait d'une décision de justice, en attendant qu'un jugement soit rendu sur la paternité des droits d'exploitation. Voilà ce qu'est devenu ce qui aurait donné un film d'action à la Joel Silver. J'ignore encore si le projet sera bientôt remis à flot. Quoi qu'il en soit, ce sera sans moi».*

Malheureux de la mésaventure **Meltdown**, John Dahl oublie vite en enchaînant sur **Unforgetable**. Une expérience nouvelle pour le réalisateur de **Last Seduction**, dans le domaine du thriller aux frontières du fantastique. *«**Unforgetable** est l'histoire d'un médecin légiste, Ray Liotta, accusé dans le prologue du meurtre de sa femme. Il rencontre une scientifique, Linda Fiorentino, inventeur d'une "formule" permettant de transmettre l'intelligence et la mémoire d'une personne à une autre. Le personnage utilise cette trouvaille incroyable pour se disculper en trouvant le coupable de l'assassinat dont il lui fait porter le chapeau. On va bien s'amuser !».* S'amuser ? John Dahl s'amuse du transfert médical de l'esprit, l'intellect des morts. Pour qui donne à rire, même jaune, à jouir des stratagèmes tortueux, des vices d'une femme fatale, au son d'une musique jazzy et décontractée, on n'attend pas forcément une surdose de moralité à destination des familles.

Marc TOULLEC

AFMD présente Linda Fiorentino dans *LAST SEDUCTION* (*THE LAST SEDUCTION* - USA - 1993) avec Peter Berg - Bill Pullman - J.T. Walsh - Bill Nunn - Jack Shearer - Donna Wilson **photographie de** Jeffrey Jur **musique de** Joseph Vitarelli **scénario de** Steve Barancik **produit par** Jonathan Shestack & Nancy Rae Stone **réalisé par** John Dahl

10 mai 1995 **1 h 50**

Quand un ancien comique télé se met au polar ultra-violent et nihiliste...

SONATINE

Les grands polars sont rares sur les écrans. Les grands films japonais sont rares sur les écrans français. Les grands polars japonais sont d'autant plus rares sur les écrans français. Raison de plus pour saluer SONATINE qui n'a de doux, de mélodique que le titre. Un titre par contradiction pour un film réalisé par un ancien comique. Le film ne prête pourtant pas à rire, du moins au premier degré. Son auteur : Takeshi Kitano, une méga-star dans l'archipel nippon, un visage bourru et lunaire, à la Janus : qui rit d'un côté et pleure de l'autre. Portrait de ce visage et de ce qu'il dissimule, comme par exemple des volées de plomb !

Récemment, au Japon, un accident de la route comme il en arrive tant. Une moto percute un cycliste. Le cycliste demeure trois jours dans le coma avant de se réveiller. Défiguré. Peu de gens s'émeuvent de ce genre de fait-divers en temps ordinaire. Mais l'accidenté se nomme Takeshi Kitano et, au Japon, c'est une méga-star. Un monument national. Le genre de célébrité à se voir offrir des ponts d'or pour quelques secondes de publicité télé, pour montrer sa bobine sur des affiches géantes vantant les mérites gastriques de telle bière ou les bienfaits goudronneux de telle marque de cigarettes. Une fois sur pieds, mais le visage dans un sale état, Takeshi Kitano se remet au travail. Sur son nouveau film. Tout l'archipel nippon s'incline de respect. Ici, on n'aime pas Takeshi Kitano : on le vénère.

On le vénère depuis longtemps déjà et sa cote d'amour ne décline pas au fil des ans. Les Japonais vouent un culte solide à Takeshi Kitano depuis une certaine émission comique remontant au début des seventies. Plus qu'un simple programme télé, il s'agit en fait d'un "manzaï", une forme de théâtre traditionnel qui tient à une succession de sketches satiriques interprétés en duo. En compagnie de "Beat" Kiyoshi, il forme le duo Two Beats. Takeshi Kitano hérite illico du sobriquet de "Beat" Takeshi. Two Beats, le nom du tandem, tire à boulets rouges sur tout ce qui se présente dans sa ligne de mire. En prennent plein la gueule : les mioches qui se vident le cerveau avec les jeux vidéo, les jeunes cadres qui s'abrutissent au travail et se pintent un soir par semaine, les politicards véreux.... Tout l'establishment du pays en prend pour son grade.

Les Two Beats, en fait un Coluche asiatique dédoublé, ne mâchent pas leurs mots, toujours acerbes et drôles, n'épargnent personne. Mais l'activité télé de Takeshi Kitano ne se résume pas à ces pamphlets au vitriol. Incroyablement actif, il peut empiler huit émissions en une semaine. Un talk-show, un jeu, les commentaires d'une compétition sportive quelconque... Phénoménal. Lorsqu'il tourne en tant que comédien le thriller de science-fiction **Johnny Mnemonic**, Takeshi Kitano n'en continue pas moins, tous les soirs après les prises de vues, de se produire en direct à la télévision japonaise depuis le Canada. Mais cet acharné de l'agenda ultra-booké ne s'arrête pas là. Il écrit huit romans (dont l'un, le best-seller "Many Happy Returns", vient d'être porté à l'écran), trempe sa plume dans du TNT pour des éditoriaux très violents dans des quotidiens. Des feuillets qui perpétuent la verve des sketches satiriques des Two Beats. Kitano, qui mord toujours jusqu'au sang, attaque avec la férocité du plus teigneux des chiens de garde.

Un des millions de fans de Takeshi Kitano se nomme Nagisha Oshima, réalisateur de **L'Empire des Sens**. Oshima lui conseille de se lancer dans la comédie, le métier d'acteur. Aussitôt dit, aussitôt fait. Kitano se branche sur une série TV dont il incarne le tueur psychopathe vedette. Pas question d'opter pour la facilité, d'interpréter les rigolos. En devenant comédien, il tourne radicalement le dos à ses acquis. Changement radical de registre ! Et Kitano de personnifier les durs, les méchants dans une multitude de polars inconnus en Occident. Par contre, l'interprétation du Sergent Hara dans **Furyo** de Nagisha Oshima ne passe pas inaperçue. A l'ombre de David Bowie et de Ryuichi Sakamoto, il excelle dans la description bornée d'un sous-officier dont le code de l'honneur va jusqu'au fanatisme. Une brute portant galons qui, emprisonné par les alliés, refuse de se faire hara-kiri.



■ *Le premier jeu très Guillaume Tell sur une plage pas si fréquentable* ■

En 1989, un producteur engage Takeshi Kitano pour tenir un rôle de flic dans un polar dont la traduction du titre japonais donnerait quelque chose comme "Attention, cet homme est dangereux". Le réalisateur ne faisant pas l'affaire, Kitano prend sur lui de le remplacer immédiatement. Il réécrit entièrement le script. Bref, la série B qui n'aurait dû être qu'un thriller de plus se métamorphose en un ovni. Un film extraterrestre, différent, *«la réponse japonaise à L'Inspecteur Harry»* comme écrit le magazine anglais *The Face*. Encore que Harry Callahan passerait pour un enfant de chœur animé des meilleures intentions comparé à son homologue nippon, un redoutable flic acharné à la perte d'un trafiquant de drogue en col blanc, assassin de son pote et comparse. Le flic, Azuma, harcèle à ce point le yakuza que son homme de main en chef, un tueur gay, kidnappe sa sœur. Les hommes du malfrat, chargés de sa surveillance, passent évidemment leur temps à violer, à droguer leur prisonnière. Azuma, joué par Kitano, se fait quant à lui justice, provoquant au passage la mort d'une innocente, tabassant un truand à terre, défonçant le crâne d'un ripou contre des armoires métalliques, achevant d'une balle en pleine tête celui qu'il aura déjà criblé de plomb.

«Je comparerais volontiers la violence à un morceau de merde. Personne ne veut la voir, mais pourtant elle existe, que ce soit dans les films ou dans la réalité. Les gens devraient plus souvent regarder la violence, ne serait-ce que pour en tirer leurs propres conclusions. Si vous êtes prêt à être violent, il faut aussi savoir recevoir la violence». Et le flic campé par Takeshi Kitano dans **Violent Cop**, comme d'ailleurs tous ses personnages à venir, la reçoit, cette violence, l'accepte sans broncher, sans décrisper les mâchoires. Y compris lorsqu'il abat sa sœur, folle de ne pas trouver de seringue pour son shoot. Des instants terribles dans un film froid, glacial, poussant le bouchon jusqu'au nihilisme. Jusqu'à cette pointe de cynisme quand le jeune flic, à priori disciple d'Azuma, empoche une ■■■



■ *Murukawa (Takeshi Kitano) : le vague à l'âme violent du yakuza !* ■

■ ■ ■ enveloppe bien remplie des mains d'un gangster. Pas de planche de salut dans **Violent Cop** qui, malgré sa noirceur ébène et une violence souvent intolérable, obtient un vif succès au Japon. Mais Takeshi Kitano se défend d'avoir voulu réaliser le film le plus sombre de cette année 1989. Derrière hécatombes et vengeance pointe l'humour, si sarcastique qu'on n'ose à peine en rire. Un humour au dixième degré également présent dans les deux autres polars de son auteur, **Boiling Point** et **Sonatine**. *«La plupart des gens pensent que la comédie et la mort doivent toujours s'opposer. Selon moi, comédie et mort sont identiques».* Kitano livre une clef à la compréhension de son œuvre, une clef qui tempère ses excès, les voile d'une ironie à peine perceptible. De **Sonatine**, son œuvre la plus aboutie, il dit simplement : *«C'est une comédie avec un cauchemar»* !

Kitano ne peut s'empêcher de souffler le chaud, brûlant, et le froid, polaire. Plus qu'une constante, c'est une manie ! Ainsi, dans le scénario "Mao Zedong in August", dont il a ajourné la mise en images du fait de son grave accident, "Beat" Kitano s'adonne à l'absurde. Une forme d'humour qui va de pair avec un certain cynisme. Dans une séquence, un pilote de Bœing 747 déserte brutalement le cockpit de l'appareil, se présente aux passagers qu'il gratifie d'un somptueux strip-tease avant de sauter en parachute en lançant «Faites donc un bon voyage !». Une séquence qui évoque ses spots publicitaires d'une audace inouïe, salvatrice. *«Dans l'un deux, je montre deux pâtes dentifrice à un garçon et je lui demande quelle marque il va utiliser. Il choisit la mauvaise. Alors, je le gifle !».*

D'œuvre, de culture par ricochet, n'en parlez pas à Takeshi Kitano. Extrêmement productif, éclectique, l'homme est aussi d'une modestie à toute épreuve. A l'épreuve des dithyrambes et des flatteurs. Qui lui dit qu'il contribue à la culture se voit immédiatement et aimablement rabroué. *«Mon instinct me pousse au processus inverse : à attaquer la culture, à essayer de la détruire même. Mon éditeur me qualifie "d'anarchiste permanent". Je n'apprécie guère de me voir coller une étiquette pareille. Est-ce que je ne vais pas perdre de mon agressivité avec le temps ? Ne suis-je pas né pour ne jamais répondre à l'attente du public ? Si je suis devenu comédien au début de ma carrière, c'est justement parce que les acteurs ont la faculté de sortir indemnes de toutes les situations. Un comique, par exemple, peut se permettre d'énoncer des vérités cruelles, de dépasser les limites, et d'être apprécié pour ce genre de discours. Au Japon, j'ai une position unique ; si je n'étais pas un comique, le public n'accepterait pas de ma part des positions aussi tranchées, seulement partagées par une minorité, des propos socialement inacceptables pour la majorité des gens. Mais tourner des films ne relève pas de la même science que le comique pour la télévision. Comique, je recherche le rire immédiat, je ne tente pas de donner au spectateur quelque chose de plus profond. Mais au cinéma, je fais en sorte que le public s'implique au-delà des simples apparences, de la façade».*

Le public, l'acteur-réalisateur le prend par la main, toujours doucement au départ, sans le brusquer par un déferlement de violence. La violence, il la retarde au maximum, à l'exception de quelques préambules gentils en regard des méchancetés qui vont suivre. Ainsi, dans **Boiling Point**, réalisé un an après **Violent Cop**, Kitano prend son temps. Il prend son temps pour rentrer lui-même en scène, au bout de quarante minutes. Il prend son temps pour que se déchaîne la violence, laissant les nuages noirs s'amasser, se charger d'électricité. La tension naît d'une simple querelle dans un garage entre un yakuza susceptible et un jeune type. Lorsque Takeshi Kitano apparaît, c'est pour jeter des bidons d'essence sur le feu. Le visage de marbre (la star arbore le même faciès, entre Buster Keaton et Charles Bronson, d'un film à l'autre), l'affreux, quand le saké lui monte à la tête, se prend de pulsions sodomites envers ses jeunes disciples. Méchamment misogyne et raciste, il frappe sans raison une jeune femme, la viole



■ *Murukawa : une roulette russe à suspense mais ô combien ironique !* ■



■ *Un gunfight mémorable dans un night-club : les tireurs se canardent en chiens de faïence !* ■



■ *La protégée de Murukawa : une naïade qu'il initie rapidement au tir groupé !* ■

laborieusement dans une voiture avant le massacre final. Impavide après avoir liquidé quelques adversaires, il viole sans frénésie aucune la seule survivante au massacre.
Lui-même, comme fatigué par tout ce sang répandu et ces frasques stupides, se laisse trouer la peau. Takeshi Kitano aime à ne jamais terminer vivant ses films. *«Vivre et mourir allaient de pair dans la philosophie japonaise. Penser à vivre, c'est aussi penser à mourir. Mais, aujourd'hui, les jeunes se concentrent uniquement sur la façon de vivre et oublient qu'il y a aussi la mort. Psychologiquement, je suis préparé à mourir à tout instant. C'est alors que j'ai envie d'imaginer comment je vais vivre».* Une philosophie qui s'exprime dans tous ses films, où les personnages affrontent la mort sereinement, calmement, sans s'émouvoir outre mesure de la brièveté de ces quelques instants à vivre.

Après **Violent Cop** et **Boiling Point**, Takeshi Kitano marque une pause. Il réalise son film le plus intimiste, **A Scene at the Sea**, une fable en rupture de violences. Pas de flics pugnaces ou de yakuzas sanguinaires dans cette métaphore sur les rêves perdus. **A Scene at the Sea** met en scène un couple de sourds-muets. Le mari, éboueur, n'aspire qu'à une chose dans l'existence : devenir surfeur ! Humour ou cruauté ? Takeshi Kitano laisse le public japonais apprécier l'ambiguïté de la démarche.
À **A Scene at the Sea** succède **Sonatine**. Le chef-d'œuvre de Tateshi Kitano, le film qui le propulse sur la scène internationale du fait de sa programmation au Festival de Cannes 1993. Dans **Sonatine**, Tateshi Kitano incarne Murakawa, un yakuza illustre, chef de gang. Un sale type qui agit sans jamais s'emporter, y compris lorsqu'il tabasse, cogne et flingue. À la demande de Kitajima, le parrain de tous les gangsters, Murakawa accepte de partir sur l'île d'Okinawa afin de secourir un clan "ami" en guerre contre un autre. Après une tentative ô combien précaire de paix, les rapports entre gangs s'enveniment, la présence de Murakawa et ses sbires étant pour les autochtones des plus suspectes. Un signe d'agression sans que le moindre porte-flingue importé de Tokyo ait encore dégainé.
«On ne sait pas exactement comment Murakawa a réussi sa carrière de yakuza, mais il est clair qu'il a commis des actes très violents pour cela. Et maintenant, il veut raccrocher. Or, dans la société japonaise, "raccrocher" est un acte presque déshonorant, qui oblige le yakuza à se couper un doigt par exemple. Mais Murakawa a décidé de se retirer quoi qu'il en soit ; il est fatigué. Lorsqu'il arrive à Okinawa, il comprend très vite qu'il va être tué. Je veux ainsi montrer ce qui se passe dans l'esprit d'un homme quand il sait qu'il va mourir. Il me semble que la vie et la mort ont peu de signification en elles-mêmes, mais que la manière dont on approche la mort peut donner rétrospectivement un sens à la vie. Il ne s'agit pas aujourd'hui, dans ***Sonatine****, de s'interroger sur la manière de vivre, mais de réfléchir sur la manière de crever. Ce n'est qu'une fois que l'esprit s'est résigné à l'idée que la mort peut survenir à tout moment qu'il faut penser à la façon de mener sa vie. Cela peut sembler une attitude vaine et masochiste, mais je ne renonce pas pour autant au rêve».*
Le rêve, dans **Sonatine**, s'installe sur une grève, sur le sable. Une cour de récréation pour des hommes transformés un temps, sous l'impulsion de leur boss, en gamins. *«Dans le contexte de cet environnement, les soucis de Murakawa paraissent dérisoires, très peu importants. Jamais il n'aurait ce recul, cette distance par rapport à lui-même en restant à Tokyo. Les séquences sur la plage constituent le corps du film, la violence intervenant avant et après. Je compare ainsi* ***Sonatine*** *à un sandwich. Pas à un sandwich anglais où le pain prend davantage d'espace que les ingrédients».* Une symbolique toute alimentaire, mais qui dessine bien les contours du film, le ketchup en sus.

Réfugiés dans une petite maison jouxtant une plage, Murakawa et ses sbires tuent le temps en jouant aux jeux les plus puérils. Ils imitent des sumos au combat, se griment en geishas, plaisantent à propos de la chemise hawaïenne criarde du plus austère de la bande, se livrent à une petite guerre à l'aide de feux d'artifice... Trente minutes de pause, dans le film, avant que ne recommencent la sarabande des flingues, des règlements de comptes extrêmement coûteux en vies humaines. Extrêmement éprouvants, sanglants et réalistes. *«La différence entre* ***Sonatine*** *et les autres films de yakuzas, c'est le poids de chaque balle de revolver. Dans les autres films, les personnages tirent et tuent beaucoup trop, ça ne signifie plus rien. Dans mes films, le public peut comprendre la signification que peut avoir une balle de revolver, et cela fait très peur».* Et très mal. Mais pas de la même douleur que celle des polars de John Woo et de sa violence romantique, mélodramatique - à l'exception d'**Une Balle dans la Tête**. Sans effets de montage ni cascades spectaculaires, les gunfights se déroulent en des plans aussi fixes que les belligérants restent immobiles, stoïques, tandis que les revolvers crachent la mort. Un style percutant, aux antipodes du style du maître du polar made in Hong Kong. *«Je suis très influençable, c'est pourquoi j'essaie de m'astreindre à ne pas voir les films des autres»* avoue le cinéaste, farouche individualiste dans sa façon de filmer, de monter les plans, de décrire la violence, ses personnages. De les démythifier aussi.



■ *Un défilé surréaliste de yakuzas retombant en enfance sur une grève en forme de cours de récréation !* ■



■ *Quand Murukawa initie ses hommes à des divertissements musclés* ■

Ainsi, lorsqu'une jeune femme lui demande comment il peut tirer si vite et viser si juste, Murakawa répond par cette boutade révélatrice : «Plus on a peur, plus on tire vite !». Boutade encore que le titre du film. *«Une sonatine est un morceau que l'on interprète dans les premières années d'apprentissage du piano. A ce stade de ma carrière de réalisateur, il me semblait que le titre était tout à fait approprié».* Sonatine, un terme qui sonne doucement à l'oreille, comme un menuet. Le menuet des sulfateuses et des cadavres en puissance.

■ **Marc TOULLEC** ■

AFMD présente Tateshi Kitano dans une production **Kazuyoshi Okuyama/Bandai Visual/Shochiku Dai-Ichi Kogyo** *SONATINE* (Japon - 1993) avec Aya Kokumai - Tetsu Watanabe - Masanobu Katsumura - Susumu Terashima - Ren Ohsugi - Tonbo Zushi - Kenichi Yajima - Eiji Minakata phoyographie de Katsumi Yanagishima musique de Joe Hisaishi **produit par** Masayuki Mori - Hisao Nabeshima - Takio Yoshida **écrit et réalisé par** Tateshi Kitano
3 mai 1995 **1 h 34**

ALERTE !



■ Sam Daniels (Dustin Hoffman), un Colonel au service de l'Institut de Recherche sur les maladies infectieuses ■

Gare à la bête

Le Mystère Andromède, Le Pont de Cassandra, Virus, Le Fléau, Le Survivant, La Maladie de Hambourg. Pas bien difficile de comptabiliser les films et téléfilms traitant des dégâts occasionnés par des microbes particulièrement assassins. Mais aussi neuf ou presque que soit le thème de **Alerte !**, les ficelles du suspense ne changent guère. Ben oui, le Colonel Sam Daniels, militaire et scientifique, sauvera les USA du désastre et, par la même occasion son mariage car madame (René Russo) combat à ses côtés le virus Motaba. Une sale bête microbienne qui ne présente pas aux douaniers américains son passeport zaïrois lors de son passage à la frontière. Il est vrai que le monstre invisible, soigné par des militaires américains, est le passager clandestin d'un petit singe. Le service de l'Institut de Recherche sur les Maladies Infectieuses brosse rapidement un terrible portrait du virus. Il se transmet par voie aérienne, tue en quelques jours et ne laisse aucun espoir de survie aux malades, aux habitants de Cedark Creek mis en quarantaine en attendant qu'une bombe à hydrogène les soulage définitivement du bacille tueur. Tel Zorro, Sam Daniels, malgré les ordres de supérieurs salement compromis dans la "culture" du virus, se lance aux trousses de Betsy, le singe dont il pourra extraire un sérum anti-viral. Mais les minutes sont comptées. Et Cedark Creek pourrait bien connaître le sort peu enviable qu'une base militaire a connu, près de vingt ans auparavant, dans des circonstances analogues...

Un très honorable thriller de politique-fiction, carré comme on dit. Qui sacrifie juste ce qu'il faut de vies humaines, qui évite des descriptions cliniquement trop insupportables de la maladie. Un thriller efficace dans la mise en place de l'état de siège, de la poigne de fer de l'étau militaire. Dustin Hoffman dans un rôle refusé par Tom Cruise joue autant l'humanité que l'autorité, René Russo les femmes fortes, Donald Sutherland l'officier probablement nostalgique de l'affrontement Est-Ouest.. Et le singe transporteur exclusif du virus Motaba se laisse paisiblement nourrir par une petite fille. Vraiment, l'enjeu de la contagion n'ébranle en rien les scénaristes hollywoodiens prêts à toutes les combines pour flatter les familles !

■ M.T. ■

Warner Bros présente Dustin Hoffman & René Russo dans une production **Punch Productions** *ALERTE ! (OUTBREAK* - USA - 1994) avec Morgan Freeman - Cuba Gooding Jr - Patrick Dempsey - Donald Sutherland - Kevin Spacey - Zakes Mokae **photographie de** Michael Ballhaus **musique de** James Newton Howard **scénario de** Laurence Dworet & Robert Roy Pool **produit par** Wolfgang Petersen - Arnold Kopelson & Gail Katz **réalisé par** Wolfgang Petersen

12 avril 1995 **2 h 08**

Interview

WOLFGANG

L'odyssée du sous-marin du BATEAU fait de ce cinéaste, jusque là spécialisé dans les films intimistes pour la télévision allemande, un réalisateur en vue, très coté sur la bourse de la grosse production. Féerie (L'HISTOIRE SANS FIN), science-fiction humaniste (ENEMY), thriller passionnel (TROUBLES), thriller présidentiel (DANS LA LIGNE DE MIRE parrainé par Clint Eastwood)... Wolfgang mange à tous les râteliers avec un appétit égal. Aussi solidement assis à Hollywood qu'il l'était dans les seventies sur les petits écrans d'outre-Rhin, il explique aujourd'hui comment taquiner le bacille....

Lorsque vous vous êtes lancé dans la production de *Alerte !*, Ridley Scott préparait *Crisis in the Hot Zone*, un autre thriller bactériologique...

Ironie du sort, j'ai reçu le même jour les scripts de **Alerte !** et de son principal concurrent du moment, **Crisis in the Hot Zone**. J'ai fait le bon choix puisque quelques mois plus tard Ridley Scott voyait Jodie Foster et Robert Redford quitter le projet. **Crisis in the Hot Zone**, face à l'avance prise par **Alerte !**, tombait à l'eau. Les deux scripts sont des histoires de virus. Quelle coïncidence que je les ai reçus à quelques minutes d'intervalle. Leur thème m'a aussitôt passionné, excité. Cela pouvait vraiment être aux années 90 ce que **Les Dents de la Mer** était à la fin des seventies. En bien plus redoutable, effrayant, car vous ne pouvez pas échapper au virus. Pour éviter le requin, vous n'avez par contre qu'à sortir de l'eau. Le virus étant un sujet très peu traité au cinéma, je me suis aussitôt jeté sur **Alerte !**, mon préféré entre les deux scripts. En le lisant attentivement, je me suis aperçu qu'il ne s'agissait pas réellement de science-fiction. La propagation d'un tel danger peut arriver demain. Pas dans cent ans, demain vraiment. D'ailleurs, **Crisis in the Hot Zone** s'inspirait étroitement d'un accident survenu voici quelques années. Un accident pas si dramatique que cela pour les hommes car le virus en question contaminait seulement les singes. Si j'ai opté pour **Alerte !**, c'est justement qu'il offrait des possibilités dramatiques plus fortes en faisant planer une menace très sérieuse sur l'humanité toute entière. En ne tuant que des singes, **Crisis in the Hot Zone** limitait les dégâts. Autant aller jusqu'au bout !

***Alerte !* semble très soucieux d'exactitude scientifique dans sa réalisation. Est-ce vraiment nécessaire d'aller aussi loin dans le souci du détail lorsqu'il s'agit de fiction ?**

D'abord, nous avons visité le vrai laboratoire militaire où travaille le personnage de Dustin Hoffman. Il s'agit du labo d'une base militaire du Maryland. Ses chercheurs possèdent le matériel le plus sophistiqué qui soit dans le domaine de la recherche microbienne. Nous nous sommes étroitement inspirés du labo pour construire nos décors. Ainsi, les paliers de risques de **Alerte !** - plus on descend, plus les virus sont dangereux - sont rigoureusement conformes à la réalité. Nous avons même été autorisés à visiter le niveau Quatre, un endroit

PETERSEN

carrément effrayant d'où la moindre fuite de virus pourrait entraîner des dégâts irrémédiables. Toujours dans ce but de documentation, nous avons rencontré, interrogé des centaines de personnes. Toutefois, le docteur Don Francis, une autorité dans le domaine de la recherche bactériologique, était notre principale source d'informations. Matthew Modine jouait même son rôle dans **Les Soldats de l'Espoir**. Si **Alerte !** se montre si précis, si pointilleux sur les renseignements scientifiques et technologiques, il le doit presque essentiellement à Don Francis.

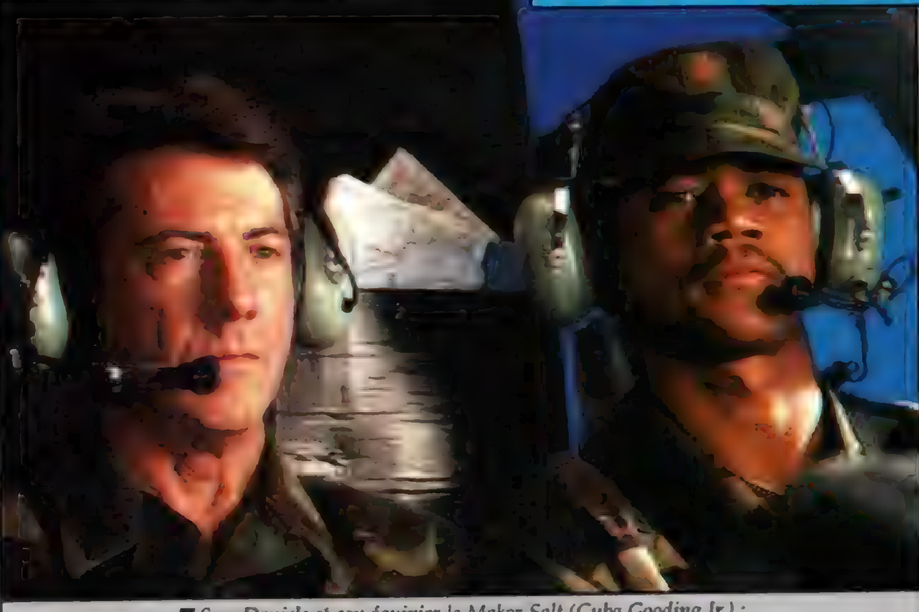
Les dégâts que le virus du film occasionne sur l'organisme humain secouent sacrément. Comment avez-vous si bien élaboré les stigmates de la contagion ?

Le virus Motaba de **Alerte !** se rapproche du virus Ebola. Ses effets physiques sont les mêmes. Apparition d'une méchante grippe, remontée du sang vers les organes supérieurs, hémorragies... La mort en deux ou trois jours seulement ! Une mortalité de 85 %. Notre virus s'avère plus puissant encore ; le décès du malade est inévitable. Pour des raisons dramatiques ! Nous avons été plus loin encore en mettant en scène un virus mutant dont les transformations l'amènent à se propager dans l'environnement, par l'air, et à devenir ainsi le plus mortel des rhumes ! Un virus transporté par voie aérienne peut se propager n'importe où. Vous ne le voyez pas, vous ne le sentez pas, mais il est peut-être déjà en train de vous attaquer ! On dit souvent que **Alerte !** est une métaphore sur l'épidémie de SIDA, sans doute du fait de l'origine du mal, l'Afrique, et du petit singe qui répand la maladie. En fait, le scénario de propagation de notre virus est typique, classique. L'animal-hôte également. SIDA et Ebola partent également du développement de la maladie dans l'organisme des animaux.

Pourquoi votre choix s'est-il porté sur Dustin Hoffman ? On ne peut pas dire que ce soit le comédien auquel on pense pour incarner un héros de thriller !



■ *Robby Keough (René Russo), une victime idéale pour virus africain* ■



■ *Sam Daniels et son équipier le Makor Salt (Cuba Gooding Jr.) : ils doivent empêcher l'effacement de Cedar Creek de la carte des États-Unis* ■

Dustin Hoffman n'a pas été facile à convaincre car il n'est pas coutumier de ce type de cinéma. Voilà justement pourquoi nous tenions tant à lui ! Sa présence donne à **Alerte !** une crédibilité, un réalisme plus fort que si une grosse vedette du film d'action avait tenu le haut de l'affiche. Je tenais à ce que le discours de son personnage, le Colonel Sam Daniels, compte davantage que ses capacités physiques. Je voulais un être humain, pas un Rambo, quelqu'un comme vous et moi, quelqu'un en qui le spectateur puisse se reconnaître. Avec pour vedette une star évidente, ultra-typée, **Alerte !** aurait certainement été très différent de ce qu'il est.

***Alerte !* dénonce certaines opérations clandestines de l'armée américaine. Le Pentagone autorise-t-il encore l'usage d'armement chimique ou bactériologique, même sous le couvert du Secret Défense ?**

Officiellement non, puisqu'un récent traité international impose la destruction de tous les stocks d'armes chimiques et bactériologiques. Nous savons qu'atteindre cet objectif demande du temps. L'armée se livre à des expériences, c'est sûr. Et voyez l'attentat du métro de Tokyo ! D'où vient le gaz Sarin utilisé ? Probablement d'une usine d'armement russe. Si les Russes possèdent cette arme, nous l'avons aussi. Nous savons aussi que, durant la Guerre Froide, les Soviétiques cultivaient des virus en laboratoires. Il est probable que les Américains agissaient de même. Comment, alors, ne pas avoir été paranoïaque à cette époque ! Lorsque les autorités militaires ont pris connaissance du scénario de **Alerte !**, ils nous ont refusé toute aide. Une aide qu'ils accordent généreusement en temps habituel. Du jour au lendemain, toute collaboration de leur part a brusquement cessé. Il a fallu qu'on se débrouille pour trouver du faux matériel militaire, des uniformes, des véhicules... La réaction de l'armée en dit long sur ce qu'on peut encore nous cacher ! Assurément, **Alerte !** ne constitue pas un très bon film publicitaire pour le Pentagone.

■ *Le Général Billy Ford (Morgan Freeman), compromis dans la culture du virus Motaba* ■

Pour un cinéaste, il ne doit pas être évident de mettre en scène un "méchant" aussi peu palpable, aussi invisible qu'un microbe...

En 1977, j'ai tourné **L'Échiquier de la Passion** pour la télévision allemande. Je n'entendais alors absolument rien aux échecs. Plutôt qu'une démonstration technique de la lutte entre les joueurs, je me suis focalisé sur la guerre psychologique qu'ils se livrent l'un et l'autre. Je pense que cela a fonctionné. Dans **Alerte !**, j'ai adopté la même logique dans la mesure où notre virus est invisible. Il fallait lui donner une certaine consistance, une apparence. D'où sa présentation sur la lamelle d'un microscope. Ensuite, il était nécessaire de montrer que le virus voyage. Nous l'avons fait à deux reprises : dans le cinéma, avec les postillons, et dans l'hôpital, lorsque Dustin Hoffman s'aperçoit que l'épidémie se répand par les conduits d'aération. Ainsi, en deux phases, l'ennemi, le "méchant" est décrit, visualisé, déterminé. Après quoi, on peut avancer de manière plus classique sur le chemin du thriller.

L'explosion qui ouvre *Alerte !* choque par son effarant réalisme. On s'y croit vraiment !

Il s'agit d'une réunion entre des effets spéciaux informatiques et des maquettes grandeur nature. Trois semaines ont été nécessaires au tournage de cette séquence. La bombe qui provoque ce mini-cataclysme existe réellement. C'est un engin très spécifique qui aspire l'air et le recrache en une gigantesque explosion. A l'exception du nucléaire, cette machine infernale est l'arme la plus terriblement efficace. En une fraction de seconde, elle efface toute vie, bactéries y compris !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

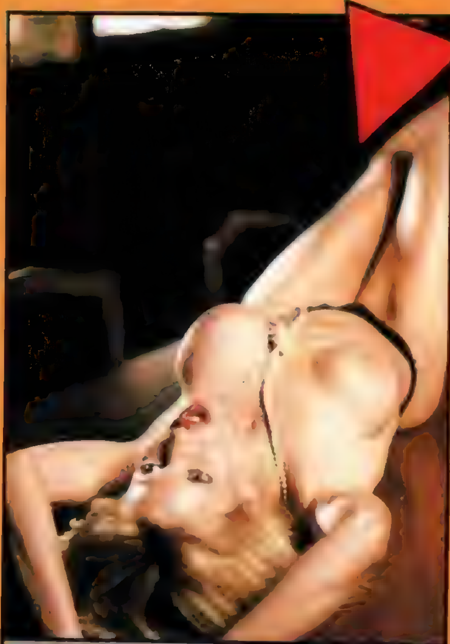
Rencontre épique avec l'un des plus imposants piliers du film «bis» californien...

JIM WYNORSKI

MONSTRES RINGARDS ET GROS NÉNÉS



■ *Un monstre cabotin et amateur de pizzas* ■



■ *Une femme comme les aime tant Jim Wynorski : à l'horizontale et dotée de gros atouts mammaires (**Body Chemistry IV**)* ■

Le cinéma, c'est pour le très productif, très roublard et très sympathique Jim Wynorski, une vaste partie de rigolade. Pas question de se prendre au sérieux chez ce pilier de la série B californienne, toujours prompt à déshabiller ses comédiennes, toujours partant pour un strip-tease, un monstre ringard, un gag déplacé, un clin d'œil complice et un calembour foireux. Du fantastique à la comédie familiale, du thriller cochon à l'hommage au cinoche populaire d'antan, Jim Wynorski, la quarantaine joviale, assure sur tous les fronts. D'un bondissant *Retour de la Créature du Lagon* à une savoureuse imitation de western-spaghetti, *Hard Bounty*, en passant par de l'héroïc-fantasy au second degré, des séquelles coupant le cordon ombilical avec l'œuvre originale, des parodies clownesques, cet amoureux du cinéma mammaire honore la culture du nanar...

Avant que vous ne débutiez au cinéma, vous vous étiez déjà fait un nom dans la réalisation de spots publicitaires, non ?

Oui, des spots ringards à tout petit budget destinés à des chaînes locales de télévision. Il y en avait pour tous les produits ménagers ! Mais j'en ai eu rapidement marre de cette routine. Je suis parti pour Los Angeles. Lorsque j'ai annoncé mon ambition de faire du cinéma à mes collègues, ils m'ont ri au nez. Déjà à l'école de cinéma, mes professeurs m'avaient prédit une carrière déplorable. Il m'ont même jeté parce que je me faisais la main sur de petits films conformes à ceux que je tourne aujourd'hui. Ils n'arrêtaient pas de me dire qu'en continuant comme ça, je n'irais pas très loin ! En arrivant en Californie, j'ai commencé par écrire des scénarios, dont celui de **Mutant** que j'ai vendu à Roger Corman qui en a confié la réalisation à Allan Holzman. En achetant mon script, Roger Corman s'est également offert mes services. Quinze minutes après être entré dans son bureau, j'étais son nouveau directeur de la publicité, un poste que Joe Dante avait occupé quelques années auparavant ! En plus de rédiger les dossiers de presse, de concevoir les affiches, je devais tourner des séquences additionnelles pour les bandes-annonces de films qui manquaient cruellement de séquences fortes. Il m'arrivait d'emprunter des plans, des scènes entières à de précédentes productions Corman. Parfois, nous embauchions quelques filles que nous filmions en tenues sexy, pistolets à la main. Ces images épiçaient des films plutôt mous au départ. Mais je dois confesser que nos trente secondes de métrage n'avaient rien à voir avec le titre que nous devions vendre coûte que coûte ! Je rigolais bien, même si le travail me monopolisait sept jours par semaine, à raison de douze heures par jour très souvent. Un mercredi, Roger m'a accordé quelques jours de congé en me lançant : "Reviens lundi avec un scénario !". Ça me laissait peu de temps mais, en m'inspirant de **L'Epée Sauvage** et **Conan**, j'ai écrit **Sorceress**, une histoire d'héroïc-fantasy avec deux filles télépathes.

En 1983, vous réalisez votre premier film en tant que metteur en scène, *The Lost Empire*. Quel jugement portez-vous sur lui ? Sévère ou indulgent ?

Je faisais du Spielberg avec 100.000 dollars. Je voulais mêler Sam Peckinpah, James Bond, Robert Howard, Russ Meyer, l'Inspecteur Harry, les sérials... Le tout situé sur une île préhistorique. Vu les moyens, j'étais vraiment trop ambitieux. Je ne savais pas ce que je faisais. Lorsque je revois **The Lost Empire** aujourd'hui, ça me fait vraiment mal. Quel mauvais film ! Il a tout de même pas mal fonctionné à l'époque.

Tous les metteurs en scène et comédiens passés chez Roger Corman ne manquent pas d'en raconter de bien bonnes sur sa pingrerie, son art de rentabiliser au centuple le plus fauché de ses films...

Roger Corman m'a tout appris, des centaines de combines pour gagner du temps, économiser sur les budgets. En échange, je lui ai tout de même sauvé la mise à plusieurs occasions, notamment sur l'exploitation du **Continent des Hommes Poissons**, une série B italienne à la Jules Verne. Roger voulait le distribuer sous le label film d'horreur, un genre qui fonctionnait bien à l'époque. Je lui ai fait part de mes réserves sur son potentiel commercial. Sous le titre **Something Waits in the Dark**, **Le Continent des Hommes Poissons** s'est planté dans les

grandes largeurs. Roger m'a avoué son erreur, m'a demandé de trouver une solution à son problème. Il m'a donné carte blanche. J'ai donc profité du tournage de **La Galaxie de la Terreur** pour mettre à profit ses décors et le matériel technique. Comme **Scanners** cartonnait à ce moment, j'ai filmé quelques filles hurlant dans un laboratoire. J'ai également demandé au jeune maquilleur de **La Galaxie de la Terreur**, un certain Rob Bottin, de me mitonner une métamorphose. Nous avons caviardé la bande-annonce du **Continent des Hommes Poissons**, devenu **Screamers** entretemps, de ces images sans avertir Roger Corman. Un matin, à 7 heures, Roger m'appelle pour me faire remarquer l'absence dans le film des images de la bande-annonce, une absence provoquant une véritable émeute dans un drive-in d'Atlanta. Les adolescents avaient pulvérisé la baraque à pop-corn, déchiré l'écran. Ils étaient furieux de ne pas avoir trouvé dans le film "un homme retourné comme un gant" comme le promettait l'affiche ! Mais Roger s'en foutait ; ce n'était pas son cinéma après tout ! Je m'attendais tout de même à être viré sur le champ. Il n'en fut rien car les gens s'étaient déplacés en masse pour voir **Screamers** ! Fort de ce succès, Roger fit alors tirer cinquante nouvelles copies, sensiblement différentes de la précédente version toutefois, avec ce petit supplément qui écartait les risques de réactions violentes. Dans le film original, Claudio Casinelli se lance à la recherche de Barbara Bach. Il ouvre la porte d'une maison et trouve un bureau vide. Dans notre version remaniée, le personnage, en contre-champ, voit la séquence d'effets spéciaux tournés pour la bande-annonce.

Les méthodes Corman, vous les avez largement mises à contribution par la suite. Notamment dans *Ghoulies IV* et *Aux Portes de l'Enfer* qui contiennent exactement la même séquence !

J'ai réalisé une spectaculaire poursuite automobile pour **Aux Portes de l'Enfer** , une séquence pour laquelle je me suis donné du mal. Je l'ai tout simplement reprise dans **Ghoulies IV** en veillant à ce qu'elle s'y intègre logiquement. Le budget de **Ghoulies IV** étant trois fois moins élevé que celui d'**Aux Portes de l'Enfer**, je n'avais guère le choix. De toute manière, en règle générale, j'aime associer ce qui, à priori, ne va pas ensemble. Dans **Aux Portes de l'Enfer**, par exemple, je combine **La Nuit des Morts-Vivants** et **La Vie est Belle** de Frank Capra. Une histoire à peine croyable mais véridique. A l'origine, le scénario prévoyait une fille jouant au «Pacman» à la télévision. Et le Pacman jaillissait de l'écran pour la bouffer ! Cet effet aurait demandé un investissement de 75.000 dollars pour un résultat de quelques secondes. Une nuit, deux semaines avant les prises de vues, je rêve que je me trouve dans la maison du James Stewart de **La Ville est Belle**, que des zombies essaient d'y pénétrer pour me dévorer. Etrange. Je me suis dit qu'introduire ce rêve dans le film serait une bonne idée, dans la mesure où tant **La Vie est Belle** que **La Nuit des Morts-Vivants** sont dans le domaine public. Pas un centime à débourser donc ! Nous avons remanié le script d'**Aux Portes de l'Enfer** en conséquence tandis que le responsable des décors nous construisait un intérieur rigoureusement identique à celui du film de Frank Capra, un intérieur auquel se substituent d'ailleurs quelques images de l'original.



■ *Un tyrannosaure échappé de* **Carnosaur (Dinosaur Island)** ■

Pourquoi avez-vous donc utilisé le pseudonyme de Arch Stanton pour signer deux de vos films ? Parce que vous en avez honte ?

Mais ces films ont obtenu un tel succès que j'ai ensuite remis mon nom au générique ! En fait, Arch Stanton m'a été inspiré par **Le Bon, la Brute et le Truand** : c'est le nom gravé sur la tombe que recherchent Clint Eastwood, Lee Van Cleef et Eli Wallach. Si **Sorority House Massacre 2** n'est pas une merveille, **Hard to Die** est encore moins bon. J'ai entièrement tourné **Sorority House Masssacre 2** dans des murs vides, des pièces seulement encombrées de caisses, de vieux journaux. Voilà pourquoi le scénario met en scène cinq jeunes femmes qui retapent une maison à l'abandon et que traque un psychopathe. J'ai, un beau matin, suggéré l'idée du film à Julie Corman, la femme de Roger. Elle m'a annoncé que son mari s'absentait pour quelques jours, qu'elle était d'accord pour m'allouer une petite enveloppe à condition que je ne dise rien de notre deal. Nous avons donc réalisé **Sorority House Massacre 2** en une semaine avec un budget de 50.000 dollars. De retour, Roger n'arrivait pas à se faire à l'idée que je sois parvenu à boucler un film aussi vite, en douce. Après visionnage des rushes, il m'a dit : "Maintenant, tu en tournes un pour moi !". C'est ainsi que j'ai fait **Hard to Die**, un remake de **Sorority House Massacre 2** situé dans un bureau. Pourquoi un bureau ? Simplement parce que Roger disposait d'un décor de bureau utilisé sur un autre film !

Point commun entre la quasi-totalité de vos films : la présence de superbes créatures généralement peu farouches de leurs charmes. Ne seriez-vous pas plus érotomane que réalisateur par hasard ?

J'ai pris un pied pas possible à travailler sur **Sorority House Massacre 2** et **Hard to Die**, entouré de cinq filles superbes à peine habillées. Voilà pourquoi je fais du cinéma. Pour les femmes ! Enfin pas seulement. Depuis que je suis arrivé à Hollywood, tout idée de mariage m'a définitivement quitté ; il y a tellement de super canons qu'il serait stupide de se passer la corde au cou. Si j'avais été marié, j'aurais eu des scrupules à sauter l'une des comédiennes de **Shopping**, tous les jours à l'heure du déjeuner. Tandis que là, on faisait ça dans des endroits pas possibles du centre commercial où nous tournions. Que voulez-vous, j'aime ça ! Mes actrices, je les recrute partout ! Lors des auditions bien sûr, mais également dans les night-clubs, en faisant mes courses, au restaurant... Je mate sans arrêt ! Je recherche en permanence de nouveaux talents, des filles aux gros seins. Personne en-dessous de la taille 95 B ! Qui n'aime pas les filles aux gros seins ? Si vous n'appréciez ni le scénario, ni la mise en scène, ni l'humour de mes films, vous pouvez toujours vous rincer l'œil.
Voilà pourquoi je suis si populaire ■ ■ ■



■ *Un vilain croquemitaine, jouant diaboliquement de son corps astral* **(Aux Portes de l'Enfer)** ■



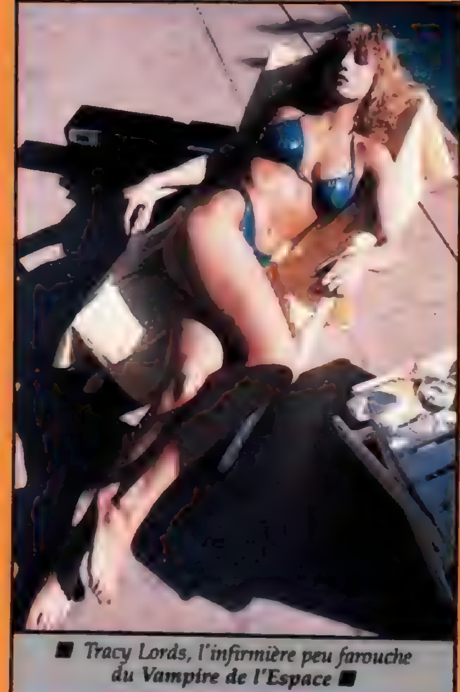
■ *Morgan Fairchild, la veuve noire de* **Body Chemistry III** ■

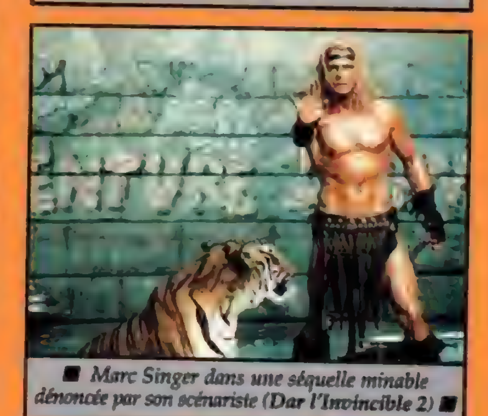
■■■ auprès de certaines personnes. Je reçois des lettres de prisonniers, de croque-morts, de gamins... J'ai même un admirateur qui, chez lui, entretient une pièce entièrement dédiée à mon culte. Ça flanque un peu la trouille parfois. Il m'a envoyé des clichés de son "temple" !

En principe, cela ne doit pas être triste de travailler sous votre direction !

Pas triste du tout bien que je sois un impatient, quelqu'un qui s'emmerde rapidement, qui aime que les choses aillent vite. Par exemple, l'écriture d'un scénario peut me demander seulement trois jours. Ou trois mois ! Tout dépend du niveau de qualité que je souhaite atteindre. Encore que les scripts qui me prennent plusieurs semaines ne sont pas forcément les meilleurs ! Sur un plateau, je vais jusqu'à faire moi-même certaines cascades. Si personne ne veut prendre le risque de conduire une voiture, je grimpe dans le véhicule et j'appuie à fond sur le champignon. Dans **Ghoulies IV**, je me trouve au volant pour tous les accidents et carambolages. Dans **Body Chemistry IV**, j'interprète le juge pendu car l'acteur engagé ne s'est pas pointé. Sur **Shopping**, j'ai sauté du troisième étage pour atterrir sur un énorme airbag. Je me suis fait mal au bras. C'est vrai que l'on rigole beaucoup sur mes plateaux. Et je suis parfois victime de coups montés. Dans **Transylvania Twist**, par exemple, une comédienne devait descendre des escaliers en chantant et dansant. Elle s'y prenait tellement mal qu'elle m'a demandé : "Je n'y arrive pas. Il faut que tu me montres exactement ce que tu veux". Et, bien sûr, j'ai fait le numéro en entier, ignorant que la caméra tournait. Aux rushes, j'ai vu la séquence ; je hurlais la chanson à tue-tête en entamant quelques pas de danse catastrophiques. J'ai voulu fuir ce spectacle, mais mes collaborateurs avaient verrouiller la salle de projection. Je conserve ce morceau de film chez moi, bien planqué, afin que personne ne le voit plus jamais. Dans cette collection très privée, j'ai également quelques rushes du **Vampire de l'Espace**. A la fin du film, Traci Lords court pour échapper à l'extraterrestre. Il faisait un froid de canard cette nuit-là et des nuages d'une étrange vapeur sortaient de dessous sa robe courte et serrée. J'aime bien Traci Lords. C'est une chic fille avec qui il a été très agréable de travailler. Ce fut loin d'être le cas avec Tanya Roberts dans **Péchés Capitaux**, une emmerdeuse de première catégorie. Mais, vous savez, cela peut être risqué de bosser pour moi. Parlez-en à Monique Gabrielle à propos de **Deathstalker II**. Elle était suspendue au-dessus d'une grande marmite contenant de l'eau en guise d'huile bouillante. Nous avons, pour alimenter les vapeurs, jeté de la glace dans le chaudron, tellement de glace que tout l'oxygène a été absorbé. Résultat : Monique est tombée dans les pommes ! Ce n'est pas le seul accident survenu sur **Deathstalker II**. Nous avions un responsable des effets pyrotechniques si nul qu'il a failli, à cause d'une erreur de dosage dans l'essence, réduire en cendres tout le studio. Quelle rigolade. Ce n'était pas mon studio après tout !


■ *Shannon Tweed, vipère assassine hantée par le fantôme d'un ex-amant (**Body Chemistry IV**)* ■


■ *Tracy Lords, l'infirmière peu farouche du **Vampire de l'Espace*** ■


■ *Marc Singer dans une séquelle minable dénoncée par son scénariste (**Dar l'Invincible 2**)* ■

Un tournage, ce n'est pas rose tous les jours. Vous n'avez jamais souffert le martyre ? Vous n'avez jamais enduré l'autorité d'un producteur tyrannique ?

L'un de mes plus mauvais souvenirs tient à **Dar l'Invincible 2**. J'ai été engagé par le producteur Sylvio Tabet pour en écrire le scénario et assurer ensuite la réalisation. Mais il m'a piqué mon manuscrit pour le mettre lui-même en images, modifiant ça et là des détails, des corrections qui ont ôté tout charme aux dialogues. Sylvio Tabet parlant mal anglais, et le comprenant encore moins, a massacré le film. Il ne pigeait rien au personnage de Dar. Il s'est même planté pour le titre anglais, qui mentionne une porte temporelle alors qu'il n'en est jamais question dans le script ; il s'agit d'une autre dimension ! Mais Sylvio Tabet considérait que ça sonnait bien. J'ai tenté de lui expliquer la différence. En vain. En désespoir de cause, j'ai abandonné. Par contre, lorsque j'ai appris qu'il avait enlevé mon nom du générique, pour s'attribuer la totale paternité du film, j'ai montré les dents. Je l'ai poursuivi en justice pour qu'il me règle mon dû. Il a payé le prix fort. Celui-là, je ne peux vraiment pas le piffer. Mes rapports avec lui constituent une histoire typiquement hollywoodienne.

Peut-on parler d'un style Jim Wynorski ? Il semble que ayez fait de l'humour de potache, l'humour dit "campy" aux Etats-Unis, la constante de tous vos films...

J'en suis convaincu. Ceux qui sont assez maso ou malins pour apprendre à me connaître détectent mieux que les autres l'humour que je mets dans tous mes films ou presque. Je ne peux pas m'empêcher d'ajouter des gags, des clins d'œil. **The Haunting of Morella** compte parmi mes films sérieux. J'ai eu beaucoup de mal à m'y faire, à créer une atmosphère de film purement fantastique. Je préfère me laisser aller à mes penchants naturels. En arrivant sur le plateau de **Deathstalker II** par exemple, je suis tombé sur un scénario au premier degré, tellement sérieux qu'il en devenait sinistre. J'ai pris sur moi de le réécrire intégralement en ajoutant des gags de mon cru, des filles qui brandissent des écriteaux avec des numéros entre les manches d'un tournoi. Et nous sommes dans un film d'héroïc-fantasy ! Mon producteur, Roger Corman tou-

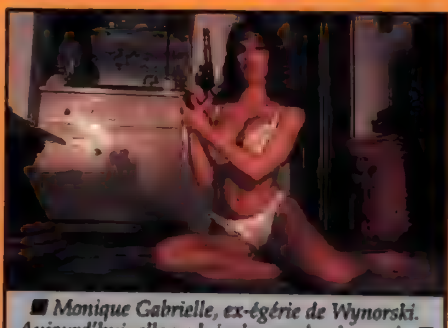

■ *Une sorcière physiquement des plus recommandables (**Temptress**)* ■



■ Une belle de l'Ouest pour un western-spaghetti (**Hard Bounty**) ■

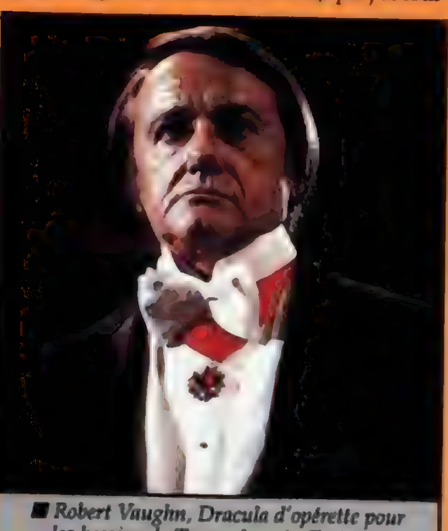


■ Jan-Michaël Vincent, guest-star de **Péchés Capitaux** ■



■ Monique Gabrielle, ex-égérie de Wynorski. Aujourd'hui, elle ne lui adresse plus la parole ■

jours, n'était absolument pas au courant des modifications que j'apportais au film. Il s'en est aperçu quelques semaines plus tard. Après la projection, il m'a simplement dit : *"Ce n'est pas exactement le* **Deathstalker** *que j'attendais de toi, mais c'est un film bien divertissant !"*. Des quatre **Deathstalker**, ce fut le plus gros succès. Parfois, il m'arrive de subir des compromis. Dans **Ghoulies IV**, nous devions appeler les deux monstres miniatures, des sortes de Beavis et Butthead dans une autre dimension, Dirty et Harry. Puis j'ai voulu les baptiser Charles et Albert, pour cligner de l'œil à Charles et Albert Band, deux piliers de la série B. L'allusion ne leur plaisant vraiment pas, j'ai décidé de ne pas donner de nom à mes héros ! Sur l'écran, j'essaie toujours de projeter ma version des films qui m'ont marqué étant gosse. **Dinosaur Island**, que j'ai tourné en dix jours avec mon ami Fred Olen Ray, découle du souvenir de Raquel Welch traquée par les dinosaures de **Un Million d'Années avant Jésus-Christ**. Nous, nous n'avions ni Raquel Welch, ni Ray Harryhausen, mais on s'est bien amusés ! De même, les westerns-spaghetti m'ont à ce point marqué que je veille, le plus souvent possible, à glisser dans mes films l'une des scènes les plus régulières du genre, un personnage avalant son repas de manière absolument dégueulasse ! Le personnage du gnome Munchie m'a, de même, été inspiré par un vieux dessin animé *Warner*, **One Froggy Evening** de Chuck Jones, où un type découvre une grenouille qui n'arrête pas de chanter pour lui. Le type, harassé, jette la grenouille dans les fondations d'un immeuble en construction. Cent ans plus tard, un autre type découvre l'animal qui se met à chanter pour lui... L'histoire pourrait se dérouler à l'infini, un principe repris dans les **Munchie**.



■ Robert Vaughn, Dracula d'opérette pour les besoins de **Transylvania Twist** ■

N'avez-vous jamais été tenté par la délivrance d'un petit message à travers vos films ? Le cinéma, ce ne sont pas uniquement des gros nénés et des nains farceurs...

Je ne tourne pas que des conneries. Dans **Body Chemistry III**, je parodie ouvertement le monde hollywoodien. Un personnage ressemble à Roger Corman, un autre me ressemble.... Et les dialogues donnent une idée des bavardages typiques de cet univers, des potins. De même, dans **Body Chemistry IV**, parce que je désirais toucher au film de procès, je donne ma version de l'affaire O.J. Simpson, que j'ai seulement remplacé par Shannon Tweed. Là, je tenais à faire la démonstration que l'argent, devant les tribunaux américains, absout tous les crimes commis.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

filmographie

1982 - **Forbidden World/La Galaxie de la Terreur** d'Allan Holzman (scénario/science-fiction)
1983 - **Sorceress** de Brian Stuart, alias Jack Hill (scénario/héroïc-fantasy)
1984 - **Screwballs/Screwball Hotel** de Rafal Zielinski (scénario & production/comédie)
1985 - **The Lost Empire**/idem (science-fiction/héroïc-fantasy)
1986 - **Chopping Mall/Shopping** (science-fiction)
Deathstalker II : Duel of the Titans (héroïc-fantasy)
1987 - **Big Mad Mama II**/idem (policier)
1988 - **Not of this Earth/Le Vampire de l'Espace** (science-fiction)
The Return of Swamp Thing/Le Retour de la Créature du Lagon (fantastique)



Transylvania Twist

1989 - **Transylvania Twist** (fantastique parodique)
1990 - **The Haunting of Morella** (fantastique)
Think Big/idem de Jon Turteltaub (scénario/comédie & action)
Sorority House Massacre (horreur)
1991 - **Hard to Die** ou **Tower of Terror** (action)
Beastmaster 2 : Through the Portal of Time/Dar l'Invincible 2 de Sylvio Tabet (scénario/science-fiction)
976 Evil II : The Astral Factor/Aux Portes de l'Enfer (fantastique)
Driving Me Crazy de Jon Turteltaub (conseiller technique/comédie)
1992 - **Munchie**/idem (fantastique familial)
Sins of Desire/Péchés Capitaux (thriller érotique)
The Final Embrace/Etreinte Fatale d'Oley Sassone (scénario/polar)
House IV de Lewis Abernathy (co-scénariste/fantastique)
1993 - **Little Miss Millions** ou **Tough Cookies** (comédie familiale)
Dinosaur Island (co-réalisation avec Fred Olen Ray/fantastique)
Dark Universe de Steve Latshaw (co-production avec Fred Olen Ray/science-fiction)
Ghoulies IV/idem (fantastique & comédie)
Biohazard 2 de Steve Latshaw (production/science-fiction)
Body Chemistry III : Point of Seduction (thriller érotique)
Munchie Strikes Back (fantastique familial)
1994 - **Body Chemistry IV : Trial & Error** (thriller érotique)
The Skateboard Kid 2 d'Andrew Stevens (producteur/fantastique familial)
Bikini Drive-In de Fred Olen Ray (co-production/comédie)
Temptress (fantastique)
Implicated ou **Victim of Desire** (thriller érotique)
Hard Bounty (western)
1995 - **Star Hunter** de Cole McKay (co-scénariste/science-fiction)
Midnight Tease 2 de Richard Styles (producteur/polar érotique)
Soft Bodies the Movie de Fred Olen Ray (producteur/polar érotique)

PRESSE ZAPPING

Quand le sujet d'un film est par trop éloigné des préoccupations des critiques, ceux-ci démontrent des qualités indéniables pour dégager en touche par l'inusable formule «réservé aux amateurs du genre». Eux vraiment rien comprendre !



■ PRÉSENT : *«Trois apprentis-stars hirsutes à la limite de la normalité»* ■

Vous avez raté **Radio Rebels**, le beau film de Michaël Lehmann ? Nous aussi dans le numéro 55. On n'est pas fier mais on se rattrape par ce qui suit, c'est-à-dire un allumage en règle des coincés de la plume qui, sous prétexte qu'un réalisateur choisit un milieu bien typé et des personnages emblématiques d'un genre musical - en l'occurrence le hard rock, s'arrêtent au triste constat qu'ils n'aiment pas ça (une telle franchise mérite déjà le supplice de Metallica à donf' et en boucle au réveil), mais que bon, si jamais ça peut intéresser les crasseux hardeux aux cheveux longs sevrés au Beavis et Butt Head, pourquoi pas après tout leur conseiller cette merde («ah, je te promets Marie-Françoise, c'est à chiiiiier»). Cette désinvolture insupportable s'accompagne évidemment d'une logique pour le moins débile et je m'explique : quand tel quotidien régional réservé au troisième âge, ou quand tel hebdo flattant le bourgeois balance un «réservé aux amateurs du genre», on sait très bien que les dits «amateurs du genre» ne lisent ni le quotidien ni l'hebdo mais se repaissent par contre des pages de *Rage* et autre mag à la gloire du Big Noise. Quel intérêt dès lors de s'adresser à des gens qui ne vous lisent pas ? Vous imaginez dans *Impact* le récit une visite au musée Picasso ponctuée d'un : «Consternant. Pour public averti exclusivement» ? Non ? Bon, on a déjà Toullec et ses «les fans de kickboxing y trouveront leur compte», mais au moins, les fans de kickboxing nous lisent («Salut les mecs au fait» - «AHTAAAI !» - «Mollo, les mecs, mollo...»).

Bon, revenons au sujet, et demandons-nous quels sont les fans de hard rock qui lisent TÉLÉ STAR (*«Les amateurs de hard rock et de son imagerie explosive apprécieront cette comédie délirante à souhait»*), MIDI LIBRE (*«Le film, on l'entend vite si on ne le comprend pas rapidement, est destiné aux fans de sonorité musclée»*), PRÉSENT (*«Du cinéma parodique à peine plus brillant qu'un boulet de charbon, destiné avant tout à un public "d'initiés" et déconseillé aux rétifs des décibels»*), ou encore LE JOURNAL DU JEUNE PRATICIEN (*«Réservé aux amateurs du genre»*) ?

les institutions

Ils sont connus et reconnus de et par tout le monde, ce qui leur évite parfois de se prendre la tête sur des sujets minimes : ce sont les institutions. PREMIÈRE n'aime pas le film, et plutôt que d'expliquer tranquillement pourquoi, balance en intertitre le classique *«Pour public averti exclusivement»*. Le «public averti» est ainsi averti que c'est nul mais que ça lui est réservé «exclusivement». Sympa ! TÉLÉRAMA, complètement largué, envoie cette merveille de critique : *«Ce qui est affolant dans* ***Radio Rebels****, ce n'est pas le point de départ, qui, après tout, se défend autant qu'un autre, c'est surtout le point d'arrivée, à savoir : nulle part»*. Pour le réalisateur, mieux vaut avoir une cause à défendre, sinon la sentence de TÉLÉRAMA tombe : inutile ! Et comme **Radio Rebels** n'est pas **L'Appât**... LIBÉRATION, dont le service cinéma fait à peu près maintenant n'importe quoi, termine son quart de feuillet par : *«Les ligues de vertu seront sans doute émues par cette nouvelle débauche de conneries en barre, les autres ne s'affoleront pas, même la fraction la plus addict au genre, dépêchée pour l'occasion, en est revenue l'œil vide, la bouche molle et le cheveu terne»*. Pour LIBÉ, même les fans trouveront ça nul, ce qui a le mérite d'être honnête. Par contre, on apprend qu'au service ciné du quotidien, il y a une - je remets dans l'ordre - *«fraction addict aux conneries en barre dépêchée pour l'occasion»* ! N'importe quoi je vous dis... Quant aux INROCKUPTIBLES, force est de reconnaître qu'ils tentent vaguement d'élever le débat en quelques lignes : *«Michael Lehmann aurait pu faire de* ***Radio Rebels*** *un vrai brûlot sur la bêtise de la jeunesse américaine, section heavy metal/Budweiser. Manque de bol, il tombe dans le travers qu'il est censé dénoncer en donnant raison à ses personnages»*. Ce qui est entièrement faux, mais qui n'essaie rien...

dossier de presse

Quand un critique de cinéma n'a rien de particulier à dire, il ouvre le dossier de presse du film et pioche. Certains le font mieux que d'autres, évidemment. Mention bien à TALENTS qui habille en douceur l'énumération des groupes de hard ayant participé à la bande originale : *«Pour pouvoir être sensible aux charmes pubères et à l'humour tarte à la crème de ces rockers fous, il est préférable d'aimer passionnément le hard rock (Motorhead, Aerosmith, White Zombie, The Ramones), les gags débiles à la Beavis et Butt Head et d'avoir un penchant naturel pour les ambiances cuirs, les tatouages et les cheveux longs. Si vous ne faites pas partie des adeptes abstenez-vous !»*. Mention passable à OUEST FRANCE : *«Une histoire débile et délirante qui n'a aucune prétention. Elle entend juste servir de prétexte et de support à une bande-son qui compile quelques inédits de Motorhead, Ice T, Aerosmith et quelques autres. Les fans apprécieront»*. Mention nulle au TÉLÉGRAMME : *«À partir de cette intrigue fort mince, le réalisateur Michael Lehman* (faute) *construit une comédie plutôt farfelue et anarchique avec trois comédiens inconnus* (sympa pour Steve Buscemi) *et l'acteur Joe Mantegna* (un comédien connu devenant donc un acteur) *qui semble s'amuser autant que ses petits camarades»*. Pas de mention du tout enfin au MÉRIDIONAL : *«Le metteur en scène Michael Lehmann a choisi pour interprète Brendan Fraser, Steve Buscemi et Adam Sandler, cependant que la bande musicale originale réunit les noms d'Aerosmith, Motorhead, Ice T, Sons of Thunder, et autres groupes dans le vent»*. Dommage que le chroniqueur du MÉRIDIONAL n'ait pas continué, (dans le genre : Michael Lehmann s'est adjoint les services de John Schwartzman pour la photographie, de Stephen Semel pour le montage et de David Nicols pour les décors. Les producteurs s'appellent respectivement Robert Simonds et Mark Burg. Le film a été tourné avec une caméra Panavision. Il dure 1 h 34.), sinon il aurait transformé la fiche technique en fiche critique !

jeu .

Il arrive qu'on se refile des papiers dans la presse quotidienne régionale : certains sont reproduits tel quel, mais le mieux est quand même de maquiller un minimum. Dans les cinq exemples ci-dessous, un journaliste (ou claviste) a fait un petit effort et un deuxième a bien compris le principe. Saurez-vous les retrouvez ?

- SUD OUEST : *«Comédie électrique pour amateurs de "ciné-rock"»*

- LA VOIX DU NORD : *«Une comédie électrique pour amateurs de "ciné-hard rock"»*

- L'UNION : *«Comédie électrique pour amateurs de "ciné-rock"»*

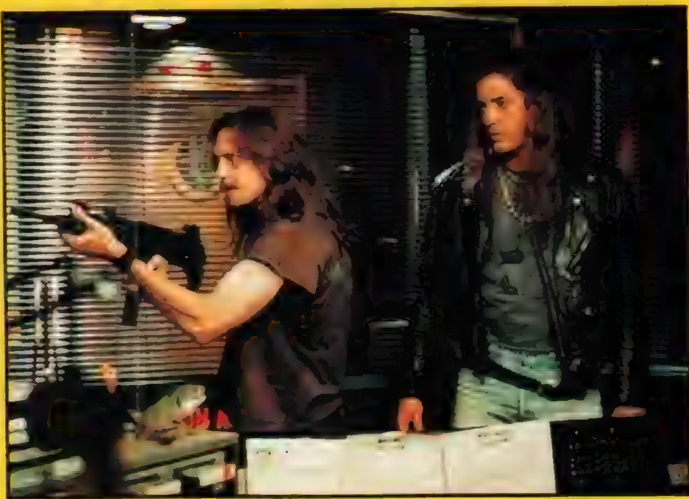
- L'ALSACE : *«Ça vous a d'entrée des allures de film-culte. Pour amateurs de cinéma-rock, évidemment pas hostiles aux décibels puisqu'au-delà de la loufoquerie de cette comédie électrique, la bande-son donne dans White Zombie, Aerosmith, Ramones, Motorhead...»*

- LE COURRIER PICARDIE : *«Comédie électrique pour amateurs de "ciné-rock"»*

presse jeune ?

STAR CLUB qui n'est pas précisément le fleuron de la presse "réfléchie" a trouvé pire que lui si l'on en croit le critique : *«Soutenu par une bande sonore tonitruante,* ***Radio Rebels*** *séduira tous les amateurs de comédies américaines à l'humour bien lourd et gras. Esprits fins s'abstenir...»*. Par cette phrase, STAR CLUB encourage donc le sous-ensemble "jeunes crétins" de son lectorat (presque la totalité) à aller s'abrutir. NICE MATIN cible plus large : *«Pour ados»*, les ados étant une race à part allant voir les mauvais films. LE JOURNAL DE MICKEY, enfin, élargit encore plus le panel : *«À partir de 12 ans»*. Je vous rapporte la réplique anthologique du film et vous jugez, d'ac' ? Alors que la radio est prise en otage par les trois rebelles, le directeur de la station avoue contraint et forcé à ses employés dans l'ignorance qu'il va changer d'orientation musicale et virer tout le monde. Son assistante, une idiote sexy, se prend la tête à deux mains et lâche en soupirant : «Mon dieu, toutes ces pipes pour rien...» !

■ **Zébulon** ■



■ FRANCE-SOIR : *«Notre avis : Un film qui ne fera pas beaucoup de bruit»* ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ David Caruso, la star de ***NYPD Blue***, passé récemment au cinéma, a failli causer une sacrée catastrophe sur le tournage de son nouveau film, **Jade** de William Friedkin. On lui a demandé de se couper les cheveux pour le rôle. Seulement voilà, le coiffeur a eu la main lourde et le pauvre David s'est ramené avec la boule presque à zéro. Or **Jade** n'a rien d'un film de guerre (il s'agit d'un thriller à la **Basic Instinct**). Panique à la *Paramount*. Le tournage doit-il être décalé en attendant la repousse ? Doit-on réécrire le scénario ? Doit-on envisager le pire : une moumoute ? Devant l'insistance des journalistes à poser des questions sur la tonsure de Caruso, Friedkin a fermé son plateau. Du coup, la surprise sera totale. Et toute l'Amérique attend la nouvelle coiffure de Caruso. Le suspense est à son comble, la terreur est totale. Un peu comme à *Impact* quand on attend le nouveau texte de Zébulon.

■ Elle McPherson, Naomi Campbell et Claudia Schiffer vont ouvrir un restaurant basé sur le thème des Top Model. Autrement dit, le premier restaurant du monde où il n'y aura rien à manger.

■ Le nouvel endroit à la mode est un club étrange : The Death Club. Non, ce n'est pas là une réunion de macchabées en goguette, mais un cercle de plus en plus prisé animé par un jeu des plus morbides. Le but : prédire quelle personnalité mourra dans l'année. Chaque mort prévue qui se concrétise rapporte un certain nombre de points. Plus la personnalité est jeune, plus le nombre de points est important. Les enfants, ceux qui rapportent le plus, valent dix points. Ainsi, le vainqueur de cette année a réussi sa performance en prévoyant la mort de River Phœnix. Cent trente équipes à travers le monde se disputent le titre de l'année et chaque joueur étudie le plus sérieusement du monde les chances de chaque personnalité à finir l'année.

J'aimerais bien savoir combien de temps ils m'accordent, histoire de...



■ *River Phœnix vaut 8 points au Death Club* ■

■ Jim Carey a déclaré : *«Si jamais vous apprenez que j'ai signé pour faire un* ***Ace Ventura 5****, téléphonez-moi et rappelez-moi de me tirer une balle dans la tête ?»* Le tournage de **Ace Ventura 2** a commencé à peu près deux ans après le premier. Si je compte bien, dans huit ans, on est tranquille !

■ Sur la chaîne anglaise *Channel Four*, on vient d'inaugurer une nouvelle sorte d'émission titrée "I'll do anything to be on TV" et les gens qui passent dans cette émission font effectivement n'importe quoi pour être vus à la télé. Ainsi, un type a rempli ses chaussures de caca de chien et a fait les cent pas en aboyant ; un autre a sucé une limace vivante sans la tuer ; un dernier a avalé un litre d'eau de mer, le vomissant en direct. On dit que Zébulon prépare un numéro pour la prochaine émission, un numéro où il donnera sa fameuse recette pour se faire des amis en trois feuillets.

■ En Amérique, il est une tradition immuable. La veille de la cérémonie des Oscars, on élit le plus mauvais film, le plus mauvais acteur, la plus mauvaise actrice, etc. Cela s'appelle les Golden Rasperry Awards. Cette année, c'est **Color of Night** qui a tout raflé. Dans un soucis d'économie, la France a décidé de joindre les deux soirées de récompense en une seule. Tous les films sont nominés et on récompense les plus mauvais. Cela s'appelle les Césars.



■ *The Brady Bunch Movie, un film sponsorisé par Deméco !* ■

La critique du mois

«Si dans votre ville, vous ne trouvez rien de mieux à faire que d'aller voir ***The Brady Bunch Movie****, déménagez !»*
in *Entertainment Weekly.*

■ Il fallait s'y attendre, Joe Eszterhas a pété les plombs. Il a complètement disjoncté. Il est passé à l'Ouest. Il est devenu cinoque. Il a été dire un petit bonjour à son copain l'éléphant rose (si vous en connaissez d'autres, je suis preneur). Bref le scénariste de **Basic Instinct** a craqué. La preuve : le sujet de son nouveau scénario, "Sacred Cows" (litt. : vaches sacrées). Un Président américain aime beaucoup faire l'amour avec des vaches (non pas l'amour vache, celui où on se tape dessus avec des lanières bien tendues, où on s'attache avec des menottes bien serrées, où on marche à quatre pattes en se pinçant le... euh excusez-moi je m'emporte... Donc pas l'amour vache aïe-aïe, mais l'amour avec des vaches meuh-meuh) et cela va lui attirer des ennuis. Les studios se sont précipités sur le script. Eux, on savait depuis longtemps qu'ils étaient complètement chtarbés.

■ **Waterworld** a tout du film maudit. Après la tempête sur le tournage du film, tempête qui a entraîné le budget vers des hauteurs indécentes (on parle de 175 millions de dollars), les ingénieurs du son ont eu une grosse surprise. Toutes les prises directes de son sont (eh, ça fait comme aux Césars) inutilisables, bouffées par le souffle et le bruit monstrueux des poutrelles métalliques servant de décors ballottés par le courant. Du coup, il va encore falloir dépenser des millions pour tout remettre en ordre grâce à des effets sonores digitaux. Et **Waterworld** de prendre un nouveau sous-titre : Le Gouffre.

■ Entre deux raclées sur sa femme, Mickey Rourke va draguer dans les clubs de gym. Mais pas n'importe qui. L'affaire semblait bien engagée avec une blonde plantureuse, jusqu'à ce qu'on vienne dire à l'ex-acteur que la demoiselle en question n'était autre que Sharon Kane, star du porno. Et Rourke de s'enfuir à grandes enjambées. Poule mouillée, va !

■ Petit jeu. Qui a dit ?

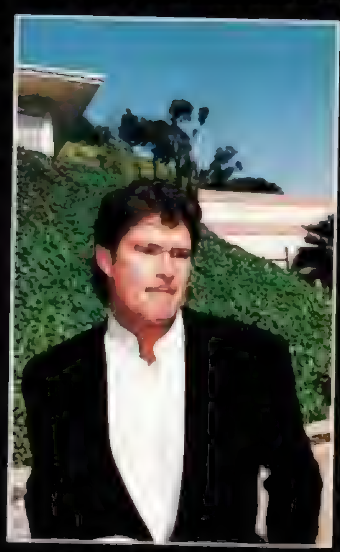
1) *«J'ai un goût sûr. Oui, on peut dire que j'ai bon goût. J'ai ça dans le sang, c'est inné»* *
a) Marc Toullec
b) David Hasselhoff
c) Pascal Sevran

2) *«J'adore le karaté. C'est une bible pour moi. Mais au fond de moi, je suis si, comment dire, I mean, si sensible»*
a) Jean-Claude Van Damme
b) Jean-Claude Van Damme
c) Jean-Claude Van Damme

3) *«Tiens-moi mon chef-d'œuvre pendant que je vais pisser sur cette motocyclette»*
a) Julien Carbon
b) Marc Toullec
c) Federico Fellini

Envoyez vos réponses au magazine par la poste. Le gagnant deviendra le sujet du prochain papier de Zébulon. Heureux homme.

■ **John CHOUMCHOUM** ■



* 1) bis : Qui est celui sur la photo qui a dit : *«J'ai un goût sûr. Oui, on peut dire que j'ai bon goût. J'ai ça dans le sang, c'est inné»*
a) Marc Toullec
b) David Hasselhoff
c) Pascal Sevran

(P'tain, c'est fou comme il ressemble à Hasselhoff, Toullec. Signé Zébulon).



Christophe Lambert

la proie

Dur dur, Christophe, de cumuler avec autant de constance les navets. Après **Highlander III**, **La Proie** ! Objectif de l'ex-Greystoke : s'imposer comme «action star» sur le marché américain, faire la razzia sur les lauriers d'un Van Damme. Cible ratée ! Non seulement **La Proie** est un bide monstrueux, mais c'est également l'un des plus somptueux nanars générés par un grand studio hollywoodien depuis longtemps. Les pontes de *Universal* doivent en effet regretter amèrement d'avoir autorisé la mise en scène de ce script inepte. Mais les scripts passés de Jonathan F. Lawton (**Piège en Haute Mer**, **Pretty Woman**) devaient susciter quelque espoir. Sur la base de l'occidental confronté à la culture japonaise, un argument qui alimente des films aussi différents que **À Armes Egales**, **Yakuza** et **Black Rain**, Jonathan F. Lawton raconte donc le calvaire de Paul Racine, homme d'affaires newyorkais en déplacement au Japon. Celui-ci assiste à l'exécution de sa maîtresse d'un soir par des ninjas dont le chef, Kinjo, découvre son visage. Laissé pour mort, Racine se place sous la protection du samouraï Mieko et de sa femme Takeda. Pendant ce temps, Kinja délègue une armée de tueurs aguerris à sa perte.

Frappé de torpeur et mis en scène avec l'enthousiasme d'un routier fatigué de la télévision, **La Proie** foire à peu près toutes les séquences voulues spectaculaires, comme l'assaut des ninjas dans un train à grande vitesse où ils déciment une partie des passagers. Un morceau d'anthologie foireux à l'image du duel final, pesant, chorégraphié par un cinéaste qui ne connaît manifestement pas le genre qu'il essaie d'illustrer. Mais le plus consternant réside encore dans le choix de Christophe Lambert. Passif dans la fuite, il apprend le maniement du sabre en quelques jours, pratique où sa crédibilité de familier du film d'action prend un sacré coup malgré des antécédents côté **Highlander**. Pathétique de voir celui qui fut l'un des comédiens les plus prometteurs du milieu des années 80 échouer dans pareille galère. Pour la petite histoire, Jonathan F. Lawton, dont **La Proie** est la première réalisation officielle, n'en est pas tout à fait à ses débuts de metteur en scène. En 1988, il commet sous le pseudonyme de J.D. Athens la série Z **Cannibal Women in the Avocado Jungle of Death** avec Adrienne Barbeau et Shannon Tweed, où des femmes anthropophages séquestrent un universitaire ! Trois ans plus tard, il rempile avec un énigmatique **Pizza Man** ! Deux nanars probablement plus drôles que **La Proie**.

Emmanuel ITIER

UIP présente Christophe Lambert et John Lone dans une production **Universal** *LA PROIE* (*THE HUNTED* - USA - 1994) avec Joan Chen - Yoshio Harada - Yoko Shimada - Mari Natsuki - Tak Kubota **photographie de** Jack Conroy **musique de** Motofumi Yamaguchi **produit par** John Davis & Gary W. Goldstein **écrit et réalisé par** J.F. Lawton

10 mai 1995 **1 h 50**

juste cause

L'amusant avec ce **Juste Cause** ne réside pas vraiment dans le film lui-même, un thriller poussif à l'idéologie limite qui continue d'exploiter les thèmes souvent repris dans les polars de ces dernières années (voir **Le Sang du Châtiment**, **Le Silence des Agneaux**, **Coupable Ressemblance**, etc). L'amusant, ce sont les différences qui existent entre le film et le livre d'origine, «Le Scorpion Noir», un best-seller de John Katzenbach largement pompé sur Thomas Harris. Dans le film, Sean Connery est Paul Armstrong, un professeur de droit, ancien avocat, profondément antipeine de mort. Il reprend du service pour s'occuper du cas de Bobby Earl Fergusson, un jeune Noir condamné à mort dans une petite ville du Sud des États-Unis pour le viol et le meurtre d'une adolescente. Mais Bobby a été jugé en absence de preuves et ses aveux ont été arrachés avec violence par Tanny Brown, un flic noir, cruel et implacable. Armstrong va tout faire dès lors pour innocenter Bobby Earl, quitte à se retrouver au centre d'une gigantesque machination...

Les cinéphiles auront reconnu la trame de **L'Invraisemblable Vérité** de Fritz Lang, qui a également servi au roman original. L'histoire diverge dans l'utilisation de Paul Amstrong. John Katzenbach avait construit un personnage de journaliste épris de vérité, se faisant manipuler à souhait. Mais le véritable héros n'était autre que Tanny Brown, le faux-méchant du film : c'est lui qui est menacé, sa famille qui risque la mort, c'est sur lui que Bobby Earl relâche ses foudres. Et non, comme dans le film, sur la femme et la fille d'Armstrong. Si ces points de l'histoire ont changé, c'est sans doute parce que Sean Connery est entré dans le projet. Enfin, espéronsle... La morale du film tend déjà vers une apologie de la peine de mort, il ne manquerait plus que l'on taxe **Juste Cause** de racisme. Reste dans ce thriller de série l'extraordinaire performance d'Ed Harris en Hannibal Lecter de foire. Deux séquences avec l'acteur, cheveux ras et regard illuminé, qui s'en donne à cœur joie. Deux moments largement au-dessus du lot.

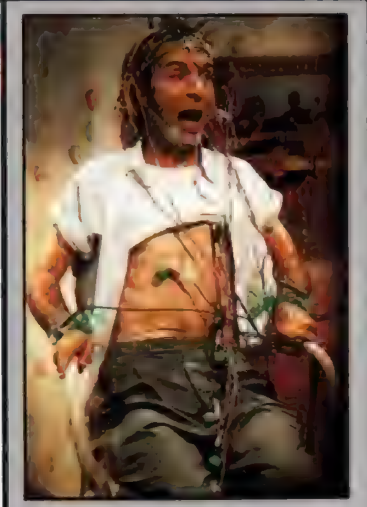
Didier ALLOUCH

Warner Bros présente Sean Connery & Laurence Fishburne dans une production **Lee Rich/Fountainbridge Films** *JUSTE CAUSE* (*JUST CAUSE* - USA - 1995) avec Blair Underwood - Kate Capshaw - Ruby Dee - Ed Harris **photographie de** Lajos Koltai **musique de** James Newton Howard **scénario de** Jeb Stuart et Peter Stone **produit par** Lee Rich - Arne Glimcher & Steve Perry **réalisé par** Arne Glimcher

15 mars 1995 **1 h 45**



Ed Harris



Roberto Benigni

le monstre

La production cinéma en France calibre en ce moment ses films de manière à toucher le public familial. Le résultat est imparable. Mais combien d'**Indien dans la Ville** et de **Visiteurs** devronsnous subir ? Car si ces films bénéficient d'un succès en salles plus qu'important, ils ne réjouissent en aucun cas les cinéphiles que nous sommes. Après donc **Un Indien dans la Ville**, la France réitère en s'alliant à l'Italie sous l'égide de Roberto Benigni. Sorte de Jim Carrey transalpin, l'envie lui en a pris de s'atteler à la comédie policière, profitant de la mode serial-killer.

En Italie, un serial-killer fait donc des ravages en tuant ses victimes et en leur découpant les membres. La police (on ne sait comment) suspecte Loris, un marginal vivant de divers stratagèmes. Aidé par un psychiatre plus aliéné que médecin, le chef de la police lui met dans les pattes une jeune et séduisante "officière" histoire de le provoquer.

Essayant de renouer dans la grande tradition des coproductions franco-italiennes d'antan, Benigni se prend très au sérieux et nous laisse pantois devant son tissu d'imbécilités. Pourquoi Michel Blanc est-il venu se fourvoyer dans cette hystérie inqualifiable ? Benigni, dans les interviews qu'il donne, ose avouer que Fellini est son grand inspirateur, c'est dire le manque de modestie qui le caractérise.

L'humour du **Monstre** se résume à une très mauvaise comédie de situation, de surcroît non avenante. Benigni pille même Jacques Tati en rendant d'anciens gags pas drôles, notamment la scène de **Mon Oncle** ou des jets d'eau trempent le protagoniste. Blake Edwards avait bien repris ce gag dans l'excellent **The Party**, mais n'est pas Blake Edwards qui veut. Benigni se contente de cabotiner pendant presque deux heures, de sauter et frétiller dans tous les sens. On lui prescrira trois valiums et de deux témestas. Film misogyne au plus haut point, **Le Monstre** est un ratage total.

Alexis DUPONT-LARVET

UGC présente Roberto Benigni - Michel Blanc - Nicoletta Braschi dans une production **Iris Films/UGC Images/La Sept Cinéma/Sofica Sofinergie 3/Melampo Cinematographica/Canal +** *LE MONSTRE* (France/Italie - 1994) avec Dominique Lavanant - Jean-Claude Brialy - Franco Mescolini **photographie de** Carlo Di Palma **musique de** Evan Lurie **scénario de** Vincenzo Cerami & Roberto Benigni **produit par** Yves Attal & Roberto Benigni **réalisé par** Roberto Benigni

29 mars 1995 **1 h 48**



Jason Scott Lee

le livre de la jungle

Il fallait oser ! On se souvient de l'adaptation faite par les studios *Disney* et de ce dessin animé fantastique où nous nous laissions entraîner dans une danse hystérique par l'ours Balou. **Le Livre de la Jungle**, version animée, fut l'un des succès les plus retentissants de *Disney* dans les années 70, une hyperbole sur notre vie de bon sauvage civilisé, ou comment nous avons appris à perdre dans notre société actuelle tout sens de la dimension humaine. Fallait-il pour autant décider d'une adaptation «en chair et en os», avec une véritable jungle et de véritables bestioles empaillées ? N'en déplaise aux sceptiques, cette nouvelle version des aventures légendaires de Mowgli n'est en rien à bout de souffle. D'abord, l'histoire pourtant si rabâchée de ce «petit d'homme» grandissant dans la jungle et élevé par un ours et une panthère a été révisée afin de trouver une structure endiablée digne d'une des meilleures aventures d'Indiana Jones. Ensuite, alors qu'on pouvait craindre le pire dans le domaine des effets spéciaux et des animaux «animés», l'équipe de service sous la direction des magiciens des studios digitaux de *Buena Vista* a fait un travail remarquable. Toutes les créatures sont plus vraies que nature : le serpent royal, méchant suprême du film, ainsi que le tigre Sherkan semblent véritablement sortir de l'écran pour venir se faire un «quatre heure» avec vos pauvres vieux os ! Le tout, pour un réalisateur tout juste dépucelé, est mené à un rythme trépidant, vous entraînant peu à peu dans une jungle dont personne ne ressort vivant. Signalons que devant le succès relatif du film aux Etats-Unis (40 millions de dollars), les studios Disney viennent d'annoncer une adaptation similaire pour un autre de ses chefs-d'œuvre : **Les 101 Dalmatiens**. Ça promet !

Emmanuel ITIER

AMLF présente Jason Scott Lee dans une production **Sharad Patel** ***LE LIVRE DE LA JUNGLE, LE FILM*** (***THE JUNGLE BOOK, THE MOVIE*** - USA - 1994) avec Cary Elwes - Lena Headey - Sam Neill - John Cleese **photographie de** Juan Ruiz-Anchia **musique de** Basil Poledouris **effets spéciaux de** Animated Extras & KNB FX Group **scénario de** Stephen Sommers - Ronald Yanover & Mark D. Geldman d'après les personnages de Rudyard Kipling **produit par** Edward S. Feldman & Raju Patel **réalisé par** Stephen Sommers

26 avril 1995 **1 h 50**

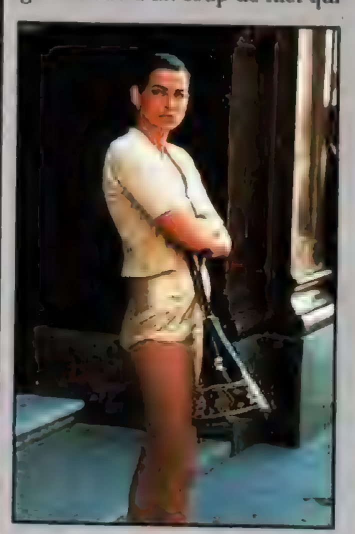


Damian Chapa

innocents et coupables

Pendant que certains s'échinent à mettre en scène des flics par deux ou des truands en cavale, d'autres ambitionnent des polars différents. Paul Mones par exemple. Déjà réalisateur d'un **Fathers and Sons** avec Jeff Goldblum et Rosanna Arquette, sans grand intérêt, il croise dans **Innocents et Coupables** François Truffaut et Martin Scorsese, **Jules et Jim** et **Mean Streets**. **Jules et Jim** pour le ménage à trois constitué d'Eva, Big Boy Baines et Pooch. **Mean Streets** pour la peinture des rues new-yorkaises, la description de sa faune hétéroclite, de ses truands pittoresques et dangereux. **Mean Streets** aussi pour une grande acuité dans le regard, une grande souplesse dans les mouvements de caméra. Coups de cœur et coups de flingues cohabitent tout naturellement dans ce polar. Brûlante est la liaison entre Eva, pseudo mannequin fauché comme les blés, et le duo Big Boy Baines/Pooch. Brûlante au point que la belle s'offre en même temps aux deux hommes. Évidemment, l'un, Big Boy, prendra dans son lit une longueur d'avance. Floué sous les draps, Pooch, taupe au service de la police, n'aura qu'à se concentrer sur le démantèlement d'un réseau de trafiquants de drogue en vue d'un coup de filet qui pourrait bien aboutir à l'arrestation de tous les affreux du quartier, qu'ils soient italiens ou latinos. Mais, du genre sentimental et fidèle en amitié, Pooch n'accepte que difficilement les risques encourus par son pote en cas de pépin...
Des dilemmes, il y en a beaucoup dans **Innocents et Coupables**. Paul Mones ne s'abandonne pas seulement à la valse des flingues, du deal et des règlements de compte, des ambitions expansionnistes de ses protagonistes. S'il respecte le contrat de tout polar (des bons et des méchants, des poursuites et des gunfights), il respecte surtout des personnages autrement plus consistants que des clichés montés sur pattes. Des protagonistes qui oscillent entre courage et faiblesse, entre la tentation et le refus de la violence, entre le sens du devoir et l'attachement pour autrui. Des paramètres qui ne sont pas ceux d'un polar de série. Sensible, mais non dénué de punch, cru lorsque Jennifer Rubin entre en scène, mâchonnant un préservatif avant utilisation et lançant aux deux compères *«Vous n'êtes pas obligés de vous toucher»*, Paul Mones possède un solide tempérament. Si sa mise en scène se perd parfois dans des tics néo-réalistes façon *NYPD Blues* (vous savez, cette caméra qui bouge inutilement pour "prendre les événements sur le vif"), elle excelle autant dans les séquences intimistes, les déchirements sentimentaux, que dans les confrontations entre truands. Avec un grand moment : lorsqu'un balèze réputé pour "en" avoir se met à chialer comme une fillette lorsque ses concurrents menacent de le jeter dans le vide. Un excellent moment parmi tant d'autres.

Marc TOULLEC



Jennifer Rubin

Les Films Number One présentent une production **Signatures/The Farm** ***INNOCENTS ET COUPABLES*** (***SAINTS AND SINNERS*** - USA - 1994) avec Damian Chapa - Jennifer Rubin - Scott Plank - William Atherton - Damon Whitaker - Juan Fernandez - Charles Guardino **photographie de** Michael Bonvillain **musique de** Tom Varner & Steven Miller **écrit, produit et réalisé** par Paul Mones

19 avril 1995 **1 h 36**

petits meurtres entre amis

Réalisateur d'une flopée de téléfilms pour la télévision britannique et homme de théâtre, Danny Boyle n'est pas un novice. Il ne fallait certainement pas l'être pour agencer l'histoire diaboliquement drôle de ce trio d'amis partageant le même appartement. Un très grand appartement dont l'une des chambres reste libre. Dans leur palace de Glasgow, David, Alex et Juliet auditionnent donc les prétendants-locataires. Des "castings" qui leur permettent surtout de se payer leur tête, surtout lorsque le postulant est un Écossais typique, rouquin, couvert de tâches de rousseur, les oreilles décollées. Au terme de cette recherche du locataire idéal, charimastique, de bonne compagnie, le trio infernal donne sa bénédiction à Hugo, un type plutôt séduisant qui se dit écrivain. Vraiment ? Truand plutôt. Et héroïnomane pour corser la situation, tellement accro qu'il claque d'une overdose. Dans la chambre. Si le type n'avait pas eu en sa possession une pleine valise de Livres Sterling, son corps aurait paisiblement gelé dans une morgue. Mais le trio de propriétaires ne l'entend pas de cette oreille. Peu doués de sens civique, ils planquent l'oseille dans leur grenier, démembrent le cadavre pour le rendre inidentifiable et l'enterrent dans un bois. Pendant que David, Alex et Juliet vaquent à leur morbide occupation, les deux complices du macchabée sèment quelques cadavres sur leur route pour toucher au but.



Alex (Ewan McGrecor), Juliet (Kerry Fox), David (Christopher Eccleston) et un sac poubelle particulèrement encombrant

Malheur à eux aussi car David, pourtant le plus timoré d'entre tous au départ, monte une garde vigilante dans le grenier....
Bien sûr, beaucoup verront dans ces **Petits Meurtres entre Amis** une lourde parenté avec le **Blood Simple** des frères Coen, ou une sorte de variation extrémiste sur le thème de **Jeune Femme Partagerait Appartement**. Mais le film se situe bien au-delà de ces prétendues influences. Dès les premières images, Danny Boyle trouve le ton juste, des images réalistes que viennent décorer quelques enluminures baroques. Bref, Danny Boyle trouve la couleur juste de la cruauté, de la méchanceté dans les moments les plus durs. Car, ses protagonistes, il ne les épargne pas. Coincé et rétif dans un premier temps, David devient un véritable Cerbère, un monstre psychotique planqué dans les combles de l'appartement. Grande gueule, pas très intelligent mais culotté, Alex investit les premiers billets sortis de la valise dans l'achat d'un camescope et ses réponses aux questions des flics sont des plus maladroites. Quant à Juliet, docteur de son état, elle répond successivement à l'intérêt de ses deux compagnons pour mieux tirer les marrons du feu. Sa cupidité pourrait bien lui jouer un sale tour. Progressivement, leurs rapports se tendent dangereusement...

Seul film 100 % écossais produit en 1993, **Petits Meurtres entre Amis** naît de la rencontre du producteur Andrew MacDonald et du scénariste novice John Hodge, lesquels, après avoir obtenu les crédits nécessaires de la *Scottish Film Production*, ont contacté un Danny Boyle qui s'est impliqué de façon enthousiaste dans le projet. Un projet dont le texte, tour à tour burlesque, ironique, abominable et cynique, lui réussit parfaitement. Très british, très "cup of tea" dans l'horreur, le film ne délivre aucun message sinon que les amitiés les plus solides ne sont pas à l 'épreuve de l'avidité, de l'envie. Danny Boyle en fait l'éclatante démonstration. Toujours attentif au petit détail cruel, pour gratter le vernis "civilisé" de trois jeunes gens à priori très comme il faut. Pour montrer que le flic tourne la tête, annihile les consciences. Danny Doyle exagère ? Un peu sans doute, histoire de pimenter encore plus un scénario déjà fortement épicé, mais les faits divers lui donneraient plutôt raison. Suffit d'observer, via la presse, ces époux s'entredéchirant pour s'attribuer le pactole d'un billet de loto gagnant... Cette histoire de PMU, le cinéaste en tirerait certainement un film aussi saignant, aussi macabre et caustique que **Petits Meurtres entre Amis** qui, outre ses grandes qualités visuelles à la fois dépouillées et gothiques, se permet une bande son allant du "Only you" des Platters à une techno-dance déchaînée.
En dépit d'un petit creux au milieu du repas, ces **Petits Meurtres entre Amis** méritent qu'on se joigne à eux.

Marc TOULLEC



Pour garder le magot, tous les moyens sont bons, même entre amis !

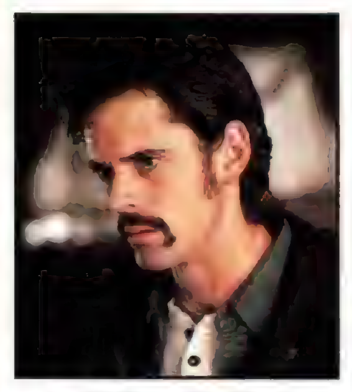
Pan-Européenne présente une production **Channel Four Films/Glasgow Film Fund/Film Figment** *PETITS MEURTRES ENTRE AMIS* (*SHALLOW GRAVE* - Ecosse - 1993) avec Kerry Fox - Christopher Eccleston - Ewan McGregor - Ken Scott - Keith Allen - Colin McCradle **photographie de** Masahiro Hirabuko **musique de** Simon Boswell **scénario de** John Hodge **produit par** Andrew McDonald **réalisé par** Danny Doyle

19 avril 1995 **1 h 35**

vidéo

RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC



▲ *C. Thomas Howell dans* ***Payback, la Dette*** ▲

Des acteurs ? Anthony Hopkins - Eric Roberts - Lorenzo Lamas - Traci Lords - Virginia Madsen - Michael Paré - Rosanna Arquette - Rutger Hauer - Matt Dillon

Des réalisateurs ? John Sclesinger - Anthony Hickox - Tibor Takacs - Jim McBride - John Frankenheimer - Peter Masterson

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

payback, la dette

Spécialisé dans le fantastique, Anthony Hickox (**Hellraiser III**, **Warlock II**) s'essaie pour la première fois au thriller. Démonstration plutôt convaincante malgré une parenté criante, sinon plagiaire, avec **Le Facteur Sonne Toujours deux Fois**. Ce n'est pas un hasard si Joan Severance se coiffe, s'habille comme Jessica Lange dans le film de Bob Rafelson, si C. Thomas Howell la "prend" à la hussard dans une cuisine mise sens dessus-dessous lors de leurs tumultueux ébats. Malgré des évidences aussi embarrassantes et une risible séquence d'amour sur le capot d'une voiture, Anthony Hickox s'en tire avec les honneurs. Son héros : Oscar Bonsetter, condamné à trois ans de prison pour le braquage d'une épicerie. Sous les verrous, il endure la discipline de fer du maton Gully qu'il retrouve à sa libération. Mais, désormais, Gully, propriétaire d'un coffee shop, souffre de cécité. Malin, Bonsetter parvient à se faire engager comme homme à tout faire, grandement motivé il est vrai par la présence de sa très sexy et peu farouche compagne. Lui reste à retrouver un dessin, véritable carte du trésor que lui a léguée le vieux Mac avant de succomber derrière les barreaux. A l'emplacement indiqué l'attend un fabuleux magot...

Aussi habile dans le fantastique que dans le polar, le réalisateur sait agencer la violence, des gunfights qu'il emprunte, à l'instar de son **Full Eclipse**, à John Woo. Bien filmé, brutal, **Payback** bénéficie évidemment de l'aura sensuelle d'une Joan Severance en rupture de soap opera télé. Et, surtout, de la présence de Marshall Bell, impressionnant en aveugle maniant le fusil comme un justicier de western spaghetti, comédien qui éclipse la tête d'affiche, C. Thomas Howell dont la carrière décline depuis **Hitcher**.

Delta Vidéo présente *PAYBACK* (USA - 1993) avec C. Thomas Howell - Joan Severance - Marshall Bell - R.G. Armstrong - Richarg Burgi **réalisé par** Anthony Hickox

l'innocent

Passé aux oubliettes, le dernier film en date du réalisateur de **Marathon Man** se déroule dans le Berlin du début des années 50. Y arrive Leonard un jeune Anglais ingénieur en télécommunications, chargé d'intégrer une base américaine située à quelques mètres de la frontière avec l'Allemagne de l'Est. En fait, ce n'est qu'une façade car les espions yankees creusent un tunnel destiné à isoler un réseau téléphonique du camp adverse, lignes aussitôt mises sur écoute. Mais l'affaire se corse méchamment pour Leonard lorsqu'il répond aux avances de Maria, une belle Allemande, con-trainte de lui soutirer des renseignements sous la pression de son mari. Les amants, un peu malgré eux, tuent celui-ci. Mais reste à se débarrasser d'un cadavre particulièrement encombrant. Il faudra que Bob Glass, le supérieur hiérarchique de Leonard, intervienne pour les sauver...

On ne peut guère soutenir que John Schlesinger retrouve l'énergie et la maîtrise du suspense de **Marathon Man** dans ce thriller de confection très anonyme, hésitant sans cesse entre une intrigue liée à la Guerre Froide et une love-story tourmentée. Le film se dilue entre les deux, honnêtement réalisé certes (surtout dans les moments de tension), mais manquant singulièrement de punch. Les ultimes séquences, reconstitution naïve et cheap de la chute du Mur de Berlin, parachèvent de nuire au sentiment général. Au-dessus de la mêlée, Anthony Hopkins tire son épingle du jeu dans le rôle d'un officier américain férocement anti-communiste, voyant des agents du KGB partout et, finalement, plus humain qu'il y paraît.



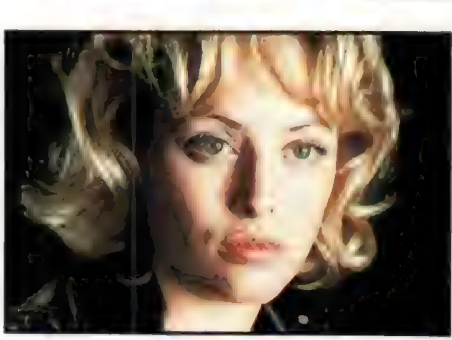
▲ *Anthony Hopkins dans* ***L'Innocent*** ▲

Polygram Vidéo présente *L'INNOCENT* (*THE INNOCENT* - USA/Allemagne - 1991) avec Anthony Hopkins - Campbell Scott - Isabella Rossellini - Ronald Nitschke - Hart Bochner **réalisé par** John Schlesinger

désir de vengeance

Un polar convenablement rodé comme la télévision américaine en produit tant, bien fichu, propre, visible sans effort. Sans passion non plus. **Désir de Vengeance** se fragmente en deux parties. Dans la première, Jack Westford, ex-flic et vigile aigri employé dans une banque, prépare et réussit le vol de près de trois millions de dollars. En compagnie d'Isabella Martin, sa maîtresse, il commence à couler des jours paisibles au Mexique. Dans la deuxième, Annie Westford, soupçonnée du meurtre de son époux, mène son enquête, bien décidée à prendre sa revanche sur son machiavélique mari, lequel n'hésite pas à se débarrasser de sa nouvelle compagne.

Désir de Vengeance appartient à la catégorie des téléfilms honnêtes. Bien sûr, petite lucarne oblige, sexe, violence et vocabulaire subissent l'auto-censure de rigueur. Reste un petit suspense bien enlevé lors du casse, des personnages de flics immuables dans leur banalité, une morale sauve et une récompense généreusement accordée à l'héroïne en guise de happy-end. Virginia Madsen, rayonnante malgré un jeu aussi stéréotypé que l'ensemble, contribue agréablement à la vision de ce téléfilm vite oublié toutefois.



▲ *Virginia Madsen dans* ***Désir de Vengeance*** ▲

Paramount Vidéo présente *DÉSIR DE VENGEANCE* (*BITTER VENGEANCE* - USA - 1994) avec Virginia Madsen - Bruce Greenwood - Kristen Hocking - Eddie Velez **réalisé par** Stuart Cooper



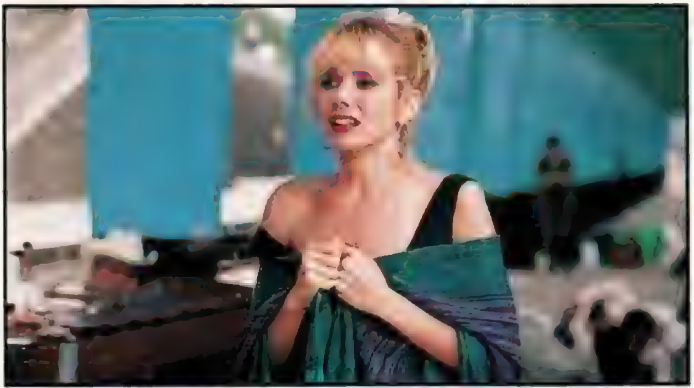
▲ *Andrew Stevens dans* ***Sous Haute Protection*** ▲

sous haute protection

Après **Night Eyes** avec Tanya Roberts, **Sécurité Rapprochée/Night Eyes II**, voici **Sous Haute Protection/Night Eyes III**, troisième tome d'une série de thrillers érotiques très rentables sur le marché vidéo. Comédien commun à toute la série, Andrew Stevens se dirige désormais lui-même dans l'uniforme de Will Griffith, agent de sécurité opérant à Beverly Hills. Un signal d'alarme se déclenche et il déboule dans la résidence de Zoé Clairmont, vedette de la série télé *Sweet Justice*, agressée par un ex-petit ami éconduit. Griffith s'installe chez la star pour assurer sa sécurité tandis que son concurrent de la Pacific Patrol met à profit la liaison torride qu'il entretient avec sa cliente pour racheter son affaire...

Remake plus que suite des deux précédents **Night Eyes**, **Sous Haute Protection** respecte la règle du jeu, à savoir érotisme gentillet, love-story, action... Honnêtement confectionnée, cette série B serait néanmoins de la plus lassante banalité si Andrew Stevens n'y introduisait une sévère critique des mœurs en usage à la télévision américaine. Code de moralité, jalousie, chasse aux artistes, coucherie, vedette frappée de solitude... Ce n'est pas de la verve acide d'un Blake Edwards, mais cela donne une certaine respectabilité aux déshabillages intempestifs de la playmate Shannon Tweed, qui se la joue sur les registres cochon et émotion.

Polygram Vidéo présente *SOUS HAUTE PROTECTION* (*NIGHT EYES III*, - USA - 1993) avec Shannon Tweed - Andrew Stevens - Dan McVicar **réalisé par** Andrew Stevens



▲ *Rosanna Arquette dans Fausse Piste* ▲

fausse piste

▲ Une déception de la part du réalisateur de **The Big Easy**. Pourtant, les premières minutes auguraient un polar moite comme sait si bien les mitonner Jim McBride. Alex Walker, un marin américain, débarque à Tampico au Mexique. Là, il est accusé du meurtre de la petite fripouille qui lui a dérobé son porte-feuille. Alex s'impose dans la voiture d'un couple aux mœurs dissolues, Phillip (une grande gueule) et Missy (une allumeuse), en compagnie desquels il traverse une portion du Mexique. Une traversée aussi torride que houleuse à l'intersection de Tennessee Williams et de Raymond Chandler. Au finish, la police découvre que Phillip Beals n'est pas étranger à l'assassinat dont on fait porter le chapeau à Alex Walker. Si Jim McBride parvient remarquablement à saisir l'atmosphère fiévreuse et oppressante de la Nouvelle Orléans dans **The Big Easy**, il échoue dans la peinture du Mexique. A vrai dire, il ne se passe rien de bien stimulant dans **Fausse Piste**, un road-movie plutôt flemmard. John Lithgow cabotine, Rosanna Arquette met en avant sa forte poitrine comme jamais elle ne l'a fait jusqu'à présent. Ses admirateurs seront tout logiquement les seuls à trouver leur compte lors de son langoureux strip-tease topless.

TF1 Vidéo présente *FAUSSE PISTE* (*THE WRONG MAN* - USA - 1993) avec Kevin Anderson - Rosanna Arquette - John Lithgow - Jorge Cervera Jr. **réalisé par** Jim McBride



▲ *Teri Polo & Martin Donovan dans Quick* ▲

quick

▲ **Quick** aurait pu donner une excellente petite série noire. Mais, fainéant, le réalisateur n'illustre que chichement un scénario pourtant malin qui repose sur la complicité de Muncie, un flic ripoux, et de Quick, une tueuse à gages. L'un fournit les informations, l'autre exécute. Un numéro parfait et une association à priori à toute épreuve. Elle ne résiste cependant pas à l'appât du gain, aux trois millions de dollars que détient Brewer, comptable du truand Davenport. Quick arrache Brewer des mains de la police. Tous deux s'enfuient vers Los Angeles et se prennent d'affection l'un pour l'autre, tandis que se lancent à leurs trousses Muntie et les hommes de main de Davenport.
Potentiellement, **Quick** se hisse sans difficulté au niveau d'un polar de John Dahl (**Red Rock West, Last Seduction**). Dommage que la mise en scène pantouflarde de Rick King anéantisse les circonvolutions d'une histoire riche en surprises et personnages dans la tradition du genre. Dommage que les scènes les plus cocasses du script (le pantalon utilisé comme sac à dollars, le flic qui course les fugitifs pour rendre son sac à main à Quick...) souffrent du même manque d'imagination, d'humour et de vitesse. Des images pâlichonnes, des interprètes peu crédibles (à commencer par Teri Polo dans la peau de la tueuse au grand cœur) achèvent de parasiter l'entreprise.

TF1 Vidéo présente *QUICK* (USA - 1993) avec Teri Polo - Martin Donovan - Jeff Fahey - Robert Davi - Tia Carrere **réalisé par** Rick King

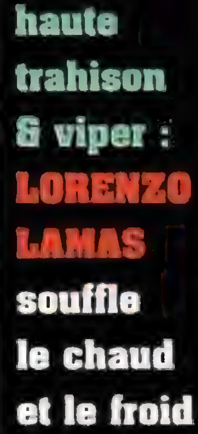


▲ *Renée Soutendijk dans Appartement 512* ▲

appartement 512

▲ Veuve noire dans **Le Quatrième Homme** de Paul Verhoeven, Renée Soutendijk interprète le Docteur Roos Hartman dans ce thriller pimenté de séquences chaudes, dont une, corsée, de masturbation. Le jeu consiste ici à deviner qui est l'assassin de la baby-sitter du fils de la jolie praticienne. Est-ce Eric Coenen dont s'éprend Roos, un jeune type déjà soupçonné d'avoir aidé sa femme gravement malade à succomber ? Est-ce le voisin insomniaque ? Ou est-ce le mari éconduit de Roos, jaloux de sa relation avec le suspect numéro 1 ? Plus intéressant que la majorité des suspenses américains du même cru, **Appartement 512** ménage plutôt adroitement l'ambiguïté de la liaison fatale Roos Hartman/Eric Coenen. Mais aussi solidement charpenté que soit le scénario, il sent le réchauffé, du fait de la quantité de thrillers jumeaux produits à Hollywood. L'originalité n'étant pas son fort, **Appartement 512** se rattrape par une ambiance moite très bien entretenue, atmosphère faite de voyeurisme, de frustration, de peur mêlée au désir. A ce sport, allié à un sens visuel à la fois sobre et esthétisant, Ben Verbong distance un **Sliver** auquel il s'apparente par bien des aspects.

Polygram Vidéo présente *APPARTEMENT 512* (*HOUSE CALL* - Pays-Bas - 1993) avec Renée Soutendijk - Victor Löw - Hans Hoes - Jaimy Siebel **réalisé par** Ben Verbong



haute trahison & viper : LORENZO LAMAS souffle le chaud et le froid



▲ *Lorenzo Lamas dans Viper* ▲

▲ Justicier motorisé de la série télé *Renegade*, vedette d'une flopée de séries B variablement passionnantes (**Le Maître d'Armes, Gladiator, Final Impact**), Lorenzo Lamas tourne sans relâche depuis quatre ou cinq ans, porté comme tant d'autres par les succès de Van Damme et Steven Seagal. Beau gosse, tatoué, la crinière abondante, sportif, ténor du kickboxing, Lorenzo Lamas œuvre exclusivement sur le marché vidéo. Rigoureusement identique d'un film à l'autre, invariablement flic ou ex-flic, le fils du "latin lover" hollywoodien Fernando Lamas et de la glamoureuse Arlene Dahl fait plutôt bonne figure dans un genre dont les figures sont d'ailleurs de marbre, et les têtes à claques. Si Lorenzo Lamas porte quelques appréciables séries B à son actif, **Haute Trahison** n'est pas du nombre. Séquelle du pourtant honnête sous-**Nikita, CIA, Nom de Code : Alexa**, **Haute Trahison** se coltine une intrigue pesante, laborieusement traînée par un Lamas présent des deux côtés de la caméra. Devant, il interprète Mark Graver, agent de la CIA chargé de convaincre son ancienne partenaire et maîtresse Alexa de reprendre du service. Accusée d'avoir massacré quelques braqueurs, elle n'a pas le choix si elle veut se voir confier la garde de sa fille. Sa mission : retrouver un module nucléaire que le mercenaire Ralph Stryker s'apprête à vendre au plus offrant. Elle doit, pour atteindre son objectif, renouer avec le terroriste Kluge, un ancien complice, tandis que Graver s'interroge sur sa loyauté... Un scénario qui en vaut un autre. Mais les débuts de Lorenzo Lamas à la mise en scène nivellent le film par le bas. Les séquences d'action souffrent de piteux champ/contre-champ à peine dignes d'une série télé, d'une inflation de faux raccords, de cascades mal orchestrées. Un boulot de patronage. Le vilain grimace inutilement et, seule l'athlétique Kathleen Kinmont, madame Lamas à la ville, se démène comme une diablesse. Avec conviction mais en vain. Dans ce domaine, les amateurs de méchantes filles body-buildées auront deux spécimens à mater.



▲ *Lorenzo Lamas dans Haute Trahison* ▲

▲ Réalisé un an après, par Tibor Takacs (**The Gate, Lectures Diaboliques**), **Viper** redore le blason un temps terni de Lorenzo Lamas. Non pas que ce polar très violent (il débute par le meurtre d'une petite fille et de ses parents) soit appelé à devenir un classique du genre, mais les qualités requises pour un divertissement musclé sont réunies. Fidèle à lui-même, Lorenzo Lamas met son art du coup de savate au service de Travis Blackstone, ex-flic recyclé dans la mécanique (il roule en dépanneuse !). Les ennuis reprennent lorsque Rhonda, son aguicheuse belle-sœur, se pointe. Du jour au lendemain, à la demande de son père, Travis se retrouve à protéger son frère Franklin des hommes de main du "banquier" qui lui a prêté une forte somme...
Ralentis, jets d'hémoglobine, torture au fer rouge, averse de corps criblés de balles, un final apocalyptique copié sur la scène de l'entrepôt d'**A Toute Épreuve**... Tibor Takacs met le paquet, prenant soin de chorégraphier les nombreux gunfights sur le désormais incontournable modèle de John Woo. Des méchants fortement typés (un sosie blond de l'androïde Ranxerox, un hawaïen libidineux et potelé dont le hobby consiste à photographier ses victimes, la très rancunière petite amie du héros), un récit mené sans le moindre temps mort, une pointe de sadisme, un magot qui part en fumée, Lorenzo Lamas qui voltige sur une voiture en tirant à travers le pare-brise... Autant de raisons de s'adonner à ce **Viper** un peu trop cruel pour une programmation en prime-time à la télévision.

TF1 Vidéo présente *HAUTE TRAHISON* (*CIA II, TARGET : ALEXA* - USA - 1993) avec Lorenzo Lamas - Kathleen Kinmont - John Savage - Pamela Dixon - John Ryan **réalisé par** Lorenzo Lamas

TF1 Vidéo présente *VIPER* (USA - 1994) avec Lorenzo Lamas - Hank Cheyne - Kimberley Kates - Beau Starr - John P. Ryan **réalisé par** Tibor Takacs

warriors & dangerous : MICHAEL PARÉ entre sabre et sulfateuse

▲ Michael Paré dans Dangerous ▲

Un temps, Hollywood misa quelques projets plutôt juteux sur ce jeune premier, cuisinier devenu mannequin. **Philadelphia Experiment**, un succès mitigé, et **Les Rues de Feu**, un bide, deux films entraînés par la révélation de Michael Paré dans **Eddie and the Cruisers**. Mais ceux qui avaient parié gros sur le jeune homme déchantèrent rapidement. Pas très charismatique malgré un physique avantageux, desservi par un jeu limité, Michael Paré ne pouvait décidément pas accéder au firmament des stars. Ne restait alors plus que l'alternative de la série B, domaine où il est plus aisé de se faire une place au soleil. **Into the Sun/Shotgun**, **First Light/Pouvoir Secret**, **Spanish Rose/Le Garde du Corps**, **DragonFight** et **Moon 44** notamment, lui assurèrent quelques bons scores vidéo. **Warriors** et **Dangerous** vont dans la même direction.

Toutefois, **Warriors** ne ressemble pas vraiment aux séries B guerrières dont Michael Paré s'est fait l'un des plus vaillants porte-drapeaux. Le metteur en scène distille une atmosphère sombre, pluvieuse, un ton grave, inhabituel dans ce domaine. Une ambiance principalement destinée à masquer un script nébuleux. Celui-ci prend pour principaux protagonistes le Colonel Vail et le Capitaine Colin. Le premier appartient au Rehab Group, groupuscule de militaires passant pour morts. Après les missions les plus dégueulasses, rien de moins que des assassinats, ces hommes regagnent la prison dorée où ils sont internés pour avoir disjoncté, abattu des civils innocents. Se lance aux trousses de Vail évadé et d'une prostituée ralliée à sa cause le Capitaine Colin, son élève. Ses ordres : abattre le fuyard, dont les autorités redoutent le passage aux aveux, et sa complice. Assez faiblard niveau action (bien décevant est la poursuite ferroviaire), à l'exception du très onirique carnage qui débute le film, **Warriors** fait la part belle à la culpabilité qui anime la proie et le chasseur. Regrettable que l'entreprise plafonne en-deçà des ses ambitions.

Plus conforme aux normes, **Dangerous** s'inscrit dans la mouvance actuelle des polars japonisants. Profitant de l'intérêt public pour **Soleil Levant** et le succès de séries B estimables comme **Blue Tiger** et **American Yakuza**, cette production David Winters, grand cultivateur de navets, illustre très solennellement une banale histoire de vengeance. La revanche de Kon (!) sur le gangster Tito Valero qui a coulé sa sœur flic dans du béton. Kon massacre les trafiquants de drogue dont le chef recrute deux frangins maniaques de l'arme blanche pour se protéger. Pendant ce temps, le flic Random et Davalos, un mercenaire à la retraite, mènent une enquête qui ne réserve guère de surprise en cette bonne ville de la Nouvelle Orléans. Plutôt laborieux, maladroitement esthétisant malgré des images plus soignées qu'à l'accoutumée, **Dangerous** joue tout aussi naïvement la carte de l'exotisme nippon. Une musique de circonstance, des formules philosophiques brumeuses, des sabres bien tranchants, des apparitions fantomatiques façon ninja... Aucun stéréotype n'échappe à l'abécédaire des clichés de Rod Hewitt qui se prend pourtant très au sérieux. Si la distribution réserve quelques surprises (John Savage en tueur glacial, Elliott Gould en junkie crasseux), si quelques séquences se détachent du lot (le gunfight dans le cimetière, le combat de sabre dans une salle de cinéma), **Dangerous** n'en demeure pas moins un produit sans relief, languissant, où Michael Paré s'efface bizarrement au profit de Robert Davi.

TF1 Vidéo présente ***WARRIORS*** (USA - 1994) avec Michael Paré - Gary Busey - Wendii Fulford - Catherine McKenzie **réalisé par** Shimon Dotan

Delta Vidéo présente ***DANGEROUS*** (***THE DANGEROUS*** - USA - 1994) avec Michael Paré - Robert Davi - Cary Hiroyuki Tagawa - John Savage - Joel Grey - Elliott Gould - Sven-Ole Thorsen **réalisé par** Rod Hewitt & Maria Dante



▲ Michael Paré dans Warriors ▲

ice

Après **Intent to Kill/L'Arme Suprême**, **A Time to Die/Sale Temps pour Mourir** et cie, Traci Lords persiste dans le polar de série B. En dépit d'un rôle très physique (elle "kickboxe", court et flingue allègrement), la porno-star reconvertie se montre nettement plus pudique que Sharon Stone lors d'une séquence chaude sous la douche ; elle n'enlève même pas son soutien-gorge. Frustrant pour qui s'attendait à découvrir une fois encore l'extérieur de ses poumons. Farouche donc, Traci Lords interprète dans ce polar très conventionnel Ellen, jeune femme qui préfère le haut vol à son métier de chanteuse. En compagnie de son mari Charley, elle pique au gangster Vito Malta pour 60 millions de dollars de diamants. Au lieu de respecter le contrat habituel (vendre au prix bas la marchandise à un assureur véreux), les époux décident d'écouler eux-mêmes le magot. Mais les choses tournent mal ; Charley est abattue. Timidement, Ellen collabore avec un flic transi d'amour pour elle avant de venger le disparu et de tenter de retrouver le butin, des diamants qu'elle échangerait contre son imbécile de frère.



▲ *Traci Lords & Phillip Troy dans Ice* ▲

Routinier, croulant sous des dialogues d'une confondante banalité, Ice accumule les gunfights au mépris de toute vraisemblance. Ici, les tueurs opèrent dans des lieux publics, en plein match de hockey sur glace dont ils canardent les joueurs. Bref, scénaristes et réalisateur remplissent le cahier des charges sans se poser trop de questions. De plus, les méchants ont vraiment la fâcheuse tendance à rater trop souvent leur cible, et à attendre que les gentils dégainent.

TF1 Vidéo présente ***ICE*** (USA - 1993) avec Traci Lords - Zach Galligan - Phillip Troy - Jorge Rivero - Michael Bailey Smith **réalisé par** Brook Yeaton



▲ *Kyle McLachlan & Samuel L. Jackson dans **La Révolte d'Attica*** ▲

la révolte d'Attica

Déjà auteur d'un des meilleurs films consacrés à l'univers carcéral (**Le Prisonnier d'Alcatraz** avec Burt Lancaster), John Frankenheimer remet ça plus de trente ans après. Dans sa ligne de mire : la mutinerie survenue au pénitencier d'Attica en 1972, une révolte des détenus qui fit 39 morts, dont dix gardiens liquidés par la Garde Nationale, et 80 blessés, lors d'un assaut aussi criminel que confus. A travers l'arrivée d'un nouveau maton, le jeune Michael Smith, John Frankenheimer épingle vigoureusement l'administration pénitentiaire. Une douche par semaine, une communication proscrite entre gardiens et taulards, des toilettes sans la moindre intimité, des brimades, des séjours intempestifs au mitard, la censure du courrier... Le cinéaste dresse une liste impressionnante des interdits à Attica. Poussés à bout, humiliés, les détenus menés par les «black panthers» Michael et Jamaal X, investissent l'établissement, prennent une partie des matons en otage. Mais les négociations entamées avec l'émissaire du gouverneur se soldent par un échec, les autorités préférant de loin la manière forte...

John Frankenheimer y va de sa mise en scène «coup de poing à l'estomac» habituelle. Une mise en images extrêmement brutale pour un téléfilm destiné au câble, extrêmement forte dans la description de la violence aveugle, de la répression sanglante, des règles barbares qui régissent ce monde clos. Un monde auquel les meilleures volontés, Michael Smith y compris, finissent par ressembler. Évidemment, la nuance n'est pas le fort du cinéaste, mais la démonstration atteint son objectif. Le message, asséné à coups de burin, dit explicitement qu'un détenu, tout criminel qu'il soit, n'en demeure pas moins un être humain.

TF1 Vidéo présente ***LA RÉVOLTE D'ATTICA*** (***AGAINST THE WALL*** - USA - 1994) avec Kyle McLachlan - Frederic Forrest - Samuel L. Jackson - Clarence Williams III - Harry Dean Stanton - Phillip Bosco **réalisé par** John Frankenheimer



▲ *Eric Roberts dans Coup du Sort* ▲

coup du sort

Eric Roberts lâche pour une fois les rôles de durs et de brutes dont il est coutumier pour un personnage psychologiquement faible, Jack Hart, photographe légiste au service de la police. Son existence bascule dans la folie lorsqu'il rencontre Jean Starr, une superbe jeune femme dans laquelle il voit la créature de ses rêves. Pour elle, il plaque sa fiancée. Un geste qu'il regrette amèrement lorsqu'il s'aperçoit que sa promise n'est mentalement pas des plus stables. En fait, celle-ci imagine un savant stratagème pour le piéger, lui mettre la bague au doigt. Désespéré, Jack Hart choisit de se suicider...

Partant d'un cauchemar prémonitoire, **Coup du Sort** quitte les sentiers battus du thriller passionnel pour une intrigue complexe, agencée par un réalisateur-scénariste très porté sur les histoires embrouillées où se chevauchent des scènes passées et présentes en de percutants effets de montage parallèle, très porté aussi sur les ambiances étranges, sur la description sarcastique du métier de photographe légiste. Même si la mise en scène plafonne en-deçà des possibilités du scénario, **Coup du Sort** n'en demeure pas moins une tentative louable de thriller différent. Mention particulière à R. Lee Ermey (le sergent-instructeur de **Full Metal Jacket**), carnassier dans la peau d'un flic rustique.

Delta Vidéo présente ***COUP DU SORT*** (***LOVE IS A GUN*** - USA - 1994) avec Eric Roberts - Kelly Preston - Eliza Roberts - R. Lee Ermey - Marshall Bell **réalisé par** David Hartwell

artic blue

N'attendez pas le retour de la grande aventure dans le Grand Nord. Situé en Alaska, **Artic Blue** est, sur le plan esthétique, voisin des téléfilms les plus aseptisés, les plus pâles. Rien, dans la mise en scène, ne donne le moindre relief aux paysages, aux étendues neigeuses. Nous restons dans le domaine du "plat". Guère plus motivé par son scénario, Peter Masterson (**Meurtres en Nocturne**) suit laborieusement l'entêtement du citadin Eric Desmond, écologiste au service d'une compagnie pétrolière, à escorter le rugueux trappeur Ben Corbett, meurtrier d'un chasseur du dimanche et du shérif, vers la ville la plus proche. Évidemment, voyage faisant, Corbett provoque l'accident du petit avion qui le transporte vers la prison. Seuls dans un environnement hostile, les deux hommes finissent par nourrir l'un pour l'autre des sentiments meilleurs...

Il y avait pourtant là de quoi alimenter un bon petit film d'aventures basé sur la confrontation d'un homme des villes et d'un rude homme des bois. Mais malgré la bonne volonté de Rutger Hauer et quelques détails dans la description d'une minuscule bourgade de l'Alaska, **Artic Blue** n'exploite pas le dixième de son potentiel. C'est poussif, médiocrement filmé, nettement moins intéressant que le premier documentaire venu sur le Grand Nord.


▲ *Rutger Hauer dans* ***Artic Blue*** ▲

Film Office présente ***ARTIC BLUE*** (USA - 1993) avec Rutger Hauer - Dylan Walsh - Rya Kihlstedt - John Cuthbert - John Bear Curtis **réalisé par** Peter Masterson

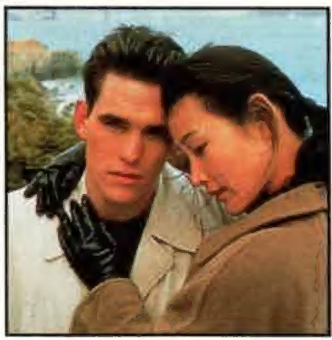

▲ *Bo Derek dans* ***Beauté Fatale*** ▲

beauté fatale

Les apparitions de Bo Derek à l'écran se soldent généralement par des échecs cinématographiques. **Beauté Fatale** n'échappe pas à la règle. A une jolie liste de navets à l'érotisme bon chic bon genre vient se greffer ce produit standard, petit thriller mis en boîte par le décevant Fritz Kiersh. Intrigue tout aussi besogneuse, avec tous les stéréotypes que cela suppose, à commencer par Brian Dillon, agent du FBI dur à cuire et en butte à l'autorité de son supérieur. Convaincu que Ben Algood, industriel du vêtement, n'est pas vraiment mort dans l'assaut de la planque de ses ravisseurs, Dillon démissionne. Désormais propriétaire d'une boutique d'équipement de plongée sous-marine, il retrouve trois mois après les événements la veuve du disparu, l'ex-top model Helen Algood. Une créature ravissante mais salement compromise dans l'enlèvement de son mari qu'elle a organisé avec son amant, frangin de la victime. Mais ce dernier aimerait bien maintenant refroidir Helen pour croquer en solo l'héritage. Que Dillon fricote avec la "beauté fatale" ne simplifie pas les choses...

Aussi insipide qu'à l'accoutumée, Bo Derek tente quelques attitudes apeurées, récite des dialogues inconsistants («J'aimerais que ce moment dure toute la vie» dit-elle dans sa piscine-baignoire en sirotant une coupe de champagne). Pas moyen de construire le moindre suspense, aussi fonctionnel soit-il, sur une "base" aussi fragile. Même les amateurs, s'il en reste, des charmes de la petite Bo ricaneront de la voir très peu s'exposer nue dans une scène d'amour aussi mélo, façon Franco Zeffirelli, que banale. Tellement ridicule que Leslie Nielsen pourrait pointer le bout de son gros nez sans que l'on en soit surpris.

TF1 Vidéo présente ***BEAUTÉ FATALE*** (***SHATTERED IMAGE*** - USA - 1993) avec Jack Scalia - Bo Derek - John Savage - David McCallum - Ian Ogilvy **réalisé par** Fritz Kiersh


▲ *Matt Dillon & Joan Chen dans Golden Gate* ▲

golden gate

Golden Gate traite d'un sujet brûlant rarement exposé au cinéma et à la télévision : la Chasse aux Sorcières du côté des chinatowns. En plein McCarthysme, le FBI, qui voit des communistes partout, harcèle un modeste employé dune blanchisserie, Cheng Jun Song. Pressé par son supérieur, l'agent Kevin Walker fabrique des preuves contre lui, l'envoie en prison. A la sortie de Cheng Jun Song, dix ans après, Walker, soumis aux mêmes pressions, continue de le surveiller. Le pauvre homme, désespéré et mis au banc de sa communauté, se suicide. Rongé par le remords, au début des années 70, Kevin Walker n'a de cesse de protéger sa fille, Marilyn Song dont il tombe amoureux. Mais ce protectorat forcené n'est pas vraiment du goût des autorités en pleine répression des mouvements contestataires....

Intéressant de ramener l'histoire contemporaine des Etats-Unis à une suite de guerres larvées contre un ennemi imaginaire. Dommage que le metteur en scène ne soit jamais ou presque à la hauteur des intentions du scénario. **Golden Gate**, qui débute comme un film noir avec atmosphère rétro et finit en drame, peine en effet à mettre en images une histoire riche, émouvante, symptomatique des maux de l'Amérique, de sa difficulté à intégrer les minorités. Matt Dillon, dont le personnage ne change pas d'un cheveu sur plus de vingt ans d'intrigue, se donne beaucoup. Mais son évidente bonne volonté ne porte guère ses fruits.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente ***GOLDEN GATE*** (USA - 1993) avec Matt Dillon - Joan Chen - Bruno Kirby - Teri Polo **réalisé par** John Madden


▲ *Pierce Brosnan dans* ***Le Revenant*** ▲

explosion immédiate & le revenant : PIERCE BROSNAN, héros et salaud

Avant qu'il ne boucle le tournage de **GoldenEye**, dix-septième **James Bond**, Pierce Brosnan multiplie ses apparitions à l'écran. Film, téléfilm, produit vidéo, le 007 élu fonctionne à tous les carburants. S'il répond affirmativement à la proposition d'incarner un héros, il ne rechigne pas non plus à passer de l'autre côté de la barrière.

Tourné deux ans avant **L'Expert** et **Blown Away**, **Explosion Immédiate** met en scène Danny O'Neill, spécialiste en déminage et explosifs au service du FBI. Perplexe le rend l'attentat commis contre un sénateur. Aucune trace de mécanisme. Un autre attentat dans des circonstances tout aussi énigmatiques, des menaces contre la vie du Sénateur Frank Traveres que l'artificier hait parce qu'il est l'amant de sa femme et Danny O'Neill découvre une combinaison inédite de liquides explosifs qui, mêlés à l'eau et aux sucs gastriques, font d'énormes dégâts. C'est le trafiquant d'armes Mikhail Rashid, furieux d'avoir été lésé de 10 millions de dollars, qui s'en prend aussi violemment à ses anciens interlocuteurs.

Efficacement mis en images par Christian Duguay (**Scanners 2 & 3**), **Explosion Immédiate** offre les spectaculaires déflagrations attendues, même si celles-ci n'ont pas l'ampleur des explosions de **Blown Away** et **L'Expert**. Pierce Brosnan, pour ses débuts dans le film d'action, s'en tire plus qu'honorablement, jouant à la fois sur les tableaux de l'humour (ses rapports avec le robot Madonna sont assez savoureux), de l'émotion et des poussées d'adrénaline. Une bonne série B, un peu trop prévisible sans doute, mais rondement menée comme on dit.

Tourné pour la télévision, **Le Revenant** n'est pas un film de fantôme. Il s'agit d'un thriller qui débute sur des faux-semblants. Ainsi, Patrick Brouse (Pierce Brosnan) passe pour être le mari idéal de la fraîchement divorcée Jane Bonner, harcelée par un ex-mari flic qui accepte mal de s'être vu refuser la garde de leur fils Eric. Alors que les jeunes époux déménagent pour échapper à la colère du père éconduit, Eric disparaît dans d'étranges circonstances. Il semblerait que Patrick Brouse ne dise pas toute la vérité concernant son lien de parenté avec le gosse disparu, un gosse officiellement adopté au moment de sa naissance...

Si le scénario réserve quelques surprises en misant sur la bonne tête et le charisme de Pierce Brosnan, la mise en scène de Robert Lewis donne dans la paisible routine télévisuelle. Le réalisateur assure juste ce qu'il faut pour rendre le suspense regardable, mais pas assez pour passionner, potentiel que **Le Revenant** devait posséder sur le papier. Un téléfilm de plus et une occasion pour le futur James Bond de montrer qu'il peut très bien jouer l'ambiguïté.

TF1 Vidéo présente ***EXPLOSION IMMEDIATE*** (***LIVE WIRE*** - USA - 1992) avec Pierce Brosnan - Ron Silver - Ben Cross - Lisa Eilbacher - Brent Jennings **réalisé par** Christian Duguay

Universal Vidéo présente ***LE REVENANT*** (***DON'T TALK TO STRANGERS*** - USA - 1994) avec Pierce Brosnan - Shanna Reed - Terry O'Quinn - Keegan MacIntosh - Michael McRae **réalisé par** Robert Lewis


▲ *Pierce Brosnan dans* ***Le Revenant*** ▲

OUVREZ-LA !

gaffe aux couv' !

Une fois n'est pas coutume, je ne m'étendrais pas sur vos indéniables qualités et sur l'esprit d'indépendance qui vous caractérise, mais j'émettrais une critique qui me paraît pleinement justifiée : l'extrême laideur de vos couvertures. Que ce soit pour *Mad* ou pour *Impact*, il faut avoir le cœur bien accroché et un détachement hors du commun pour ne pas mourir de honte lorsque quelqu'un découvre que l'on achète cette revue. Certes, vous vous adressez à un cercle de fidèles mais pourquoi négliger l'esthétique de la couv', qui est censée «accrocher» le lecteur potentiel. Cette attitude me fait penser à tous ces groupes de Heavy Metal qui cherchent à rebuter tous ceux qui ne sont pas introduits dans le cercle. L'intérêt n'est pas de faire du commercial mais de permettre un plus grand accès à la revue, à l'heure où le fantastique est à la mode, pour faire découvrir les chefs-d'œuvre au grand public.
Et, en parlant de chefs-d'œuvre, j'aimerais que vous me communiquiez l'adresse de la maison de production qui s'apprête à «commettre» une suite à **The Crow** avec, qui plus est, le blondinet de Bon Jovi dans le rôle du héros. J'invite tous les lecteurs à manifester leur mécontentement face à ce film qui va venir souiller la mémoire du grand Brandon Lee en devenant probablement un «film fun pour nos vacances» (il me semble avoir déjà entendu cela quelque part, non ?). Bon courage à tous.

Gérald Duchaussoy

Là, tu nous surprends ! Nos couv' sont-elles tellement moches qu'elles provoquent le dégoût ? En plus, si les revues sont en effet avant tout conçues pour les fans, nous essayons que les couvertures ne donnent pas dans l'élitisme et s'ouvrent ainsi à un plus large lectorat. En somme, on pense comme toi, même si on n'a jamais cru être des vrais pros de la couv' (pour tout dire, certaines ne nous satisfont carrément pas !). D'autre part, nous essayons en général que la couverture donne un aperçu du sommaire, ce qui explique qu'il y ait souvent plusieurs illustrations et parfois de malheureux mariages (cf n°93 avec **Stargate** *et* **Frankenstein**)*. Mais bon, si tu compares avec* Fangoria*, par exemple, tu avoueras que nos couvertures sont largement moins orientées fantastico/horrifico/gore et donc moins repoussantes pour le lecteur potentiel qui ne connaîtrait pas bien le genre.*
Quant à **The Crow 2**, *difficile d'enterrer le projet avant sa concrétisation, surtout que Edward Pressmann resterait selon les dernières informations producteur. Vu son attachement à l'original, on doute qu'il laissera cette séquelle souiller la mémoire de Brandon Lee.*



■ *Dennis Quaid, l'oublié des Oscars, dans* **Wyatt Earp** ■

la rue Mansart derrière la caméra ?

Après la lecture de vos articles sur **Va Mourire** de Nicolas Boukhrief et **Crying Freeman** de Christophe Gans, tous deux de feu *Starfix*, je vous pose une question fondamentale : pourquoi vous, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec, Vincent Guignebert, depuis le temps (20 ans déjà ?) que vous noircissez des pages dans *Mad Movies* et *Impact* et accumulez les millions (ouaf ! ouaf !), n'avez-vous pas encore réalisé un film à la mesure de vos envies (si vous en avez) ? Ceci à l'heure où l'on fait les procès cons de magazines qui ont tué le cinéma français (Gérard Lanvin contre *Première*) : il est vrai qu'après s'en être pris aux Américains, à la télé, aux quotas européens, au manque d'imagination flagrant des distributeurs, producteurs et réalisateurs français, il fallait bien trouver un bouc émissaire !
Vous, les critiques underground des magazines français, quand est-ce que vous nous livrerez, comme le *Fangoria* américain (**Dream System**...), des films qui répondront aux attentes de tous les lecteurs de *Mad Movies* et *Impact* ?

Olivier Orset

Attends, nous, on veut bien réaliser des films, mais qui va faire les revues après ? Déjà que JPP et Rallouch jouent les stars dans les productions AJC de Richard J. Thomson (JPP vient de donner son accord pour un prochain rôle, à condition qu'il y ait plus de sexe et de gore dans le script ; véridique !), que Guignebert a commencé à écrire son 28ème scénario en cinq ans (aucun n'est terminé, bien sûr) et que Toullec vient de finir de monter son film de vacances à Plogonnec (1978)...
Tu vois qu'on avance vaille que vaille vers une prochaine reconnaissance cinématographique mondiale ! Plus sérieusement, il est impossible de travailler des deux côtés de la barrière en même temps (presse et cinéma). Quelles que soient les envies, nous sommes pour l'instant, à preuve du contraire, dans la presse, et si quelque chose doit bouger, vous en serez bien évidemment les premiers avertis.

un oubli majeur

Ecœurée ! Je suis tout simplement écœurée par l'absence de **Wyatt Earp** aux Oscars. Un petit lot de consolation, sa nomination pour l'Oscar de la meilleure photo ! Et Dennis Quaid dans tout ça ? L'aurait-on mis au placard ? Que fait-on de son interprétation irréprochable, sublime ? Car il faut le dire, Dennis Quaid est LE Doc Holliday. Le visage amaigri, le teint blafard, le regard fiévreux, la toux rauque, qui fait mal aux tripes, le dos voûté, la démarche incertaine, la silhouette frêle et quasi-squelettique, il interprète à la perfection un homme dévoré à petit feu par la tuberculose, un mort en sursis.
Jamais Doc Holliday n'a été interprété avec tant de conviction et de réalisme dans toute l'histoire du cinéma. Si **Wyatt Earp** ne devait obtenir qu'un Oscar, ce serait sans conteste celui du meilleur second rôle pour Dennis Quaid. Cet Oscar, je le lui décerne, même si de ma part cela n'a aucune valeur, et je pense que nombre de lecteurs d'*Impact*, dans leur cœur, le lui décerneront aussi. Désappointée par l'attitude des jurys qui ont ignoré ce film magnifique, même s'il s'est avéré être un flop commercial et a été descendu par bon nombre de critiques (excepté *Impact*), je considère **Wyatt Earp** comme un film plus que réussi où se côtoient dans une symbiose parfaite fraternité, amour, liens du sang, violence, émotion, vengeance... En bref, une petite perle.

Tatiana Delavallée

COMMANDEZ LES
ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II, Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter...
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween IV, Lamberto Bava
66 Robocop II, Freddy V, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek V
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles...
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants.
72 Les Feebles, Warlock, Dossier "La Malédiction", Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2"
75 Avoriaz 92, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur...
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones...
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead..
91 Dossier "Manga", Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 TimeCop, The Shadow, The Mask (parution 12 novembre)

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon...
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie...
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis...
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV





ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.



Je commande **ZE CRAIGNOS MONSTERS** *en cochant la case (réglement joint)* ☐

Bon de Commande

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 77 78 79 80 81 82 83 84
85 86 87 88 89 90 91 92

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ **PRENOM**__________

ADRESSE____________________

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

Steven Seagal, une star à la dynamite...

Un terrain miné...

Un film EXPLOSIF !



Actuellement disponible à la vente en vidéo

